



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

MÉRY

—

LES UNS  
ET LES  
AUTRES

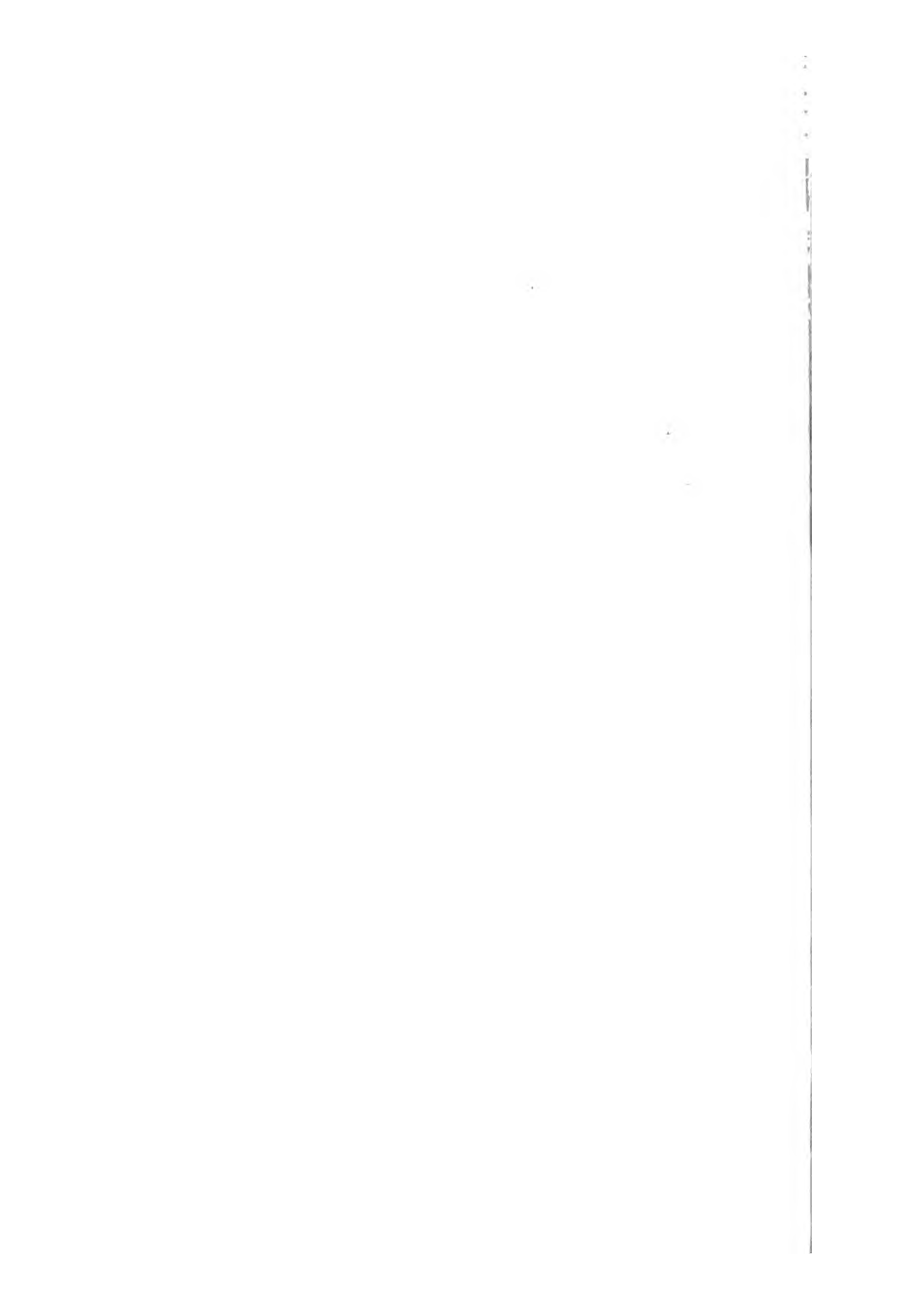


Vet. Fr. III B. 2222









LES UNS

ET

LES AUTRES

## CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

---

OUVRAGES

DE

# M É R Y

Format grand in-18

---

LES AMOURS DES BORDS DU RHIN .....	Un vol.
UN CRIME INCONNU.....	Un vol.
MONSIEUR AUGUSTE — 2 <sup>e</sup> édition.....	Un vol.
POÉSIES INTIMES .....	Un vol.
THÉÂTRE DE SALON. — 2 <sup>e</sup> édition.....	Un vol.
NOUVEAU THÉÂTRE DE SALON.....	Un vol.
URSULE.....	Un vol.
LA VIE FANTASTIQUE. — (Sous presse.).....	Un vol.
LE PARADIS TERRESTRE. — 3 <sup>e</sup> édition.....	Un vol.
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS. — 2 <sup>e</sup> édition.....	Un vol.
ANDRÉ CHÉNIER .....	Un vol.
LA CHASSE AU CHASTRE.....	Un vol.
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.....	Un vol.
LE CHATEAU VERT.....	Un vol.
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.....	Un vol.
LES DAMNÉS DE L'INDE.....	Un vol.
UNE HISTOIRE DE FAMILLE.....	Un vol.
UNE NUIT DU MIDI.....	Un vol.
LES NUITS ANGLAISES.....	Un vol.
LES NUITS D'ORIENT.....	Un vol.
LES NUITS ESPAGNOLES.....	Un vol.
LES NUITS ITALIENNES.....	Un vol.
LES NUITS PARISIENNES.....	Un vol.
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS .....	Un vol.

LES UNS  
ET  
LES AUTRES

PAR  
MÉRY



PARIS  
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1864  
Tous droits réservés



## PRÉFACE

---

Les anciens ont inventé toutes les philosophies, et leurs poètes furent les plus sages des hommes, même quand ils ont eu l'air d'être fous. Le fleuve du Léthé, ou de l'oubli, est le plus belle de toutes leurs inventions.

On ne peut se souvenir que de deux choses, d'une peine ou d'un plaisir. On est heureux

d'oublier une peine qui peut nous tourmenter encore, ou un plaisir que la vieillesse ne nous donnera plus. Il y a double bénéfice dans l'oubli, au point de vue antique, qui est aussi le mien.

Un poète élégiaque, homme de cœur et d'esprit, Millevoye, s'est inscrit en faux contre les avantages offerts par le fleuve de l'oubli, et lui a décoché une épigramme; je la cite de mémoire, sauf erreur :

Onde indiscreète, onde malavisée,  
Qui va roulant aux bosquets d'Élysée,  
Et qui, sans choix, engloutis dans tes flots  
Le souvenir et des biens et des maux,  
Retire-toi ; ta faveur inhumaine  
Ne sera pas l'objet de mon désir,  
Et je renonce à l'oubli de la peine,  
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

Cette opinion me paraîtrait bonne, si la fontaine de Jouvence coulait à côté du fleuve de l'oubli, et qu'il fût permis à l'homme de choisir entre le bain et l'abreuvoir. Tous diraient au fleuve, comme le poète : *Retire-toi!*

Ce n'est pas en causant des choses heureuses de notre passé que l'amertume vient au cœur ; c'est en les écrivant avec tous les détails minutieux, exhumés par le souvenir, dans le recueillement de la solitude. — Le bruit de la parole et la vie du salon donnent des couleurs joyeuses aux choses les plus tristes ; on est fanfaron en nombreuse compagnie. L'isolement assombrit la pensée. Le plus doux souvenir d'un passé lointain nous semble enseveli au fond d'un abîme noir, qui s'ouvre à notre côté, en se jalonnant de cyprès et de tombes. Quel long escalier de marbres funèbres il faut des-

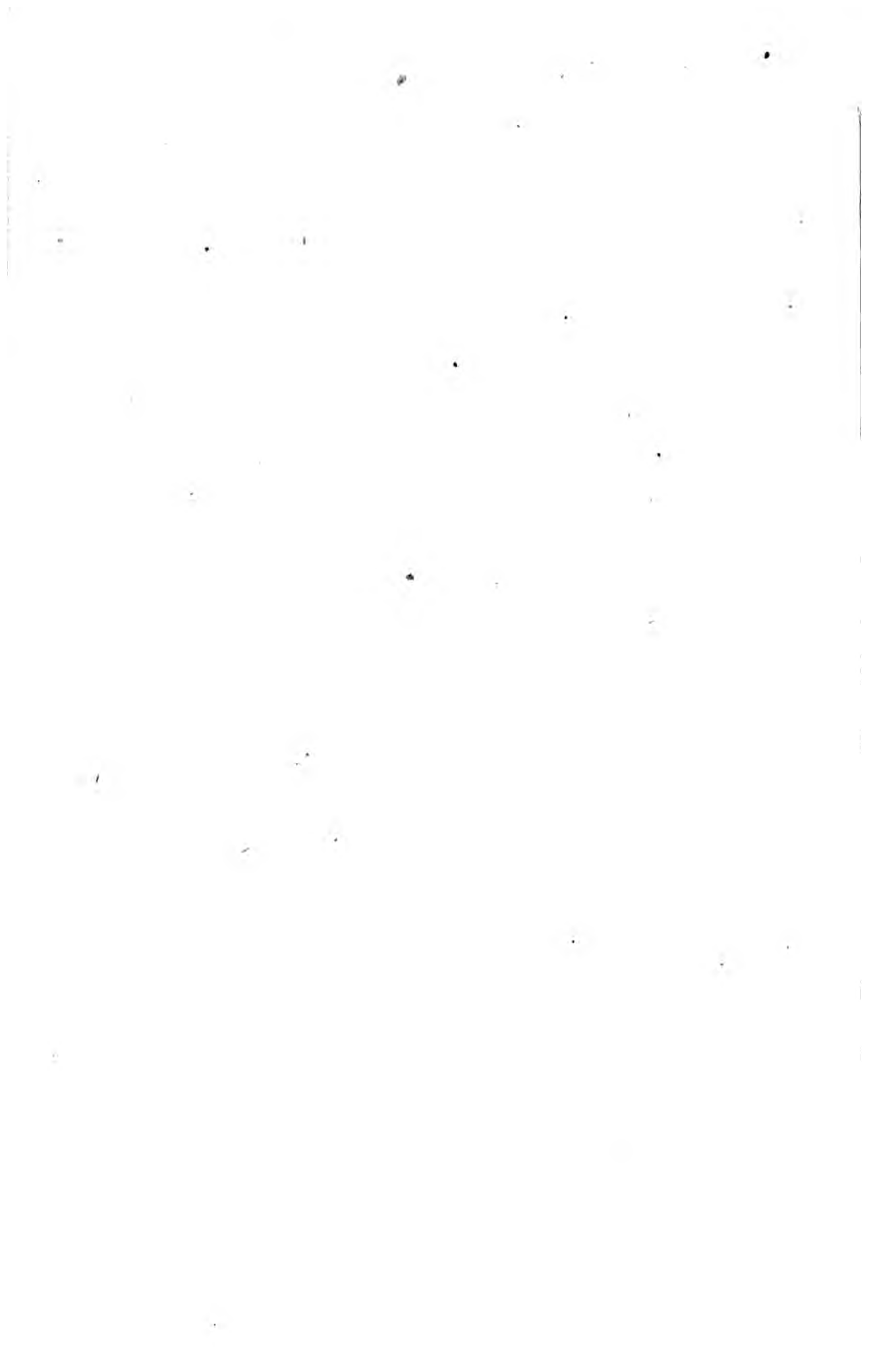


endre, à soixante ans, pour trouver la minute qui vous fit croire au bonheur !

N'importe, il y a toujours une âpre volupté au fond de ces fouilles, et l'on peut y trouver aussi un faisceau de souvenirs, qui ressemblent à des leçons. N'aurais-je exhumé, avec douleur, des limbes d'un passé récent, que la figure de mon pauvre ami Gérard de Nerval, je croirais avoir publié une chose utile et profitable à beaucoup de jeunes gens, quoiqu'un pareil souvenir, depuis douze années, m'ait bien souvent fait regretter le bénéfice du fleuve de l'oubli.

L'ordre chronologique n'a pas été suivi dans ce livre. Les souvenirs sont déterminés par l'inspiration du moment et ne s'assujettissent pas aux dates ; ce sont des lambeaux d'histoire personnelle qu'il faut écrire à mesure qu'ils tombent dans la mémoire ; ils n'ont aucune

corrélation entre eux, D'après cette méthode désordonnée, qui appartient à la rhétorique des rêveries du coin de feu, 1837 peut avoir le pas sur 1830. Le vagabondage du souvenir ne connaît point la logique du classement.



LES UNS  
ET  
LES AUTRES

---

RACHEL A VINGT ANS

I

Une semaine avant son départ pour l'Amérique, mademoiselle Rachel donna un grand dîner d'adieu, dans ce charmant hôtel de la rue Trudon, qu'elle avait fait bâtir pour y passer de longs jours, et qu'elle devait traverser comme une hôtellerie. Les convives étaient

nombreux, presque tous illustres, et les comparses ayant toujours droit de figurer chez une reine de théâtre, je jouais un rôle muet, parmi ces derniers, et j'écoutais les dissertations des académiciens.

On monta au salon après le dîner, un joli salon illustré par Muller et tapissé d'une légion d'amours. Un quarante me fit l'honneur de me demander si je connaissais mademoiselle Rachel; cette question perfide fut entendue par l'illustre artiste, qui voulut bien répondre ;

— Comment, s'il me connaît ! il m'a sauvé la vie pendant un mois !

Le quarante ouvrit de grand yeux, et je fermai les miens en croisant les bras ; pantomime qui signifie, dans un ballet, je n'ai aucun souvenir de ce dévouement si acharné dans le sauvetage.

Mademoiselle Rachel s'était éclipsée après l'énigme, et elle organisait un jeu de gages,

dont elle voulut bien me confier la direction.

— Si cela est, reprit le quarante, vous êtes trente fois candidat pour notre prix Monthyon.

— Monsieur, lui dis-je, on a sauvé la vie au moins une fois, à tous les mortels, avant leur mort, et souvent le sauveur ignore la bonne action qu'il a faite : plusieurs de ceux qui remportent vos prix de mille écus ont commis la vertu avec préméditation. Romulus m'a sauvé la vie à moi, et à son insu.

— Quel Romulus ? demanda l'académicien stupéfait.

— Le frère de Rémus.

— Le fondateur de Rome ?

— Lui-même.

— Quelle plaisanterie ! s'écria mon immortel interlocuteur.

— Rien n'est plus sérieux et plus clair, repris-je. J'allais un jour à Rome, à pied, en me promenant sur la crête des Apennins. La famine

désolait les auberges de la route. J'avais oublié d'apporter des provisions pour nourrir les aubergistes, dont le carême dure douze mois, si les voyageurs suivent la méthode de Bias.

— *Omnia mecum porto*, cita l'académicien.

— Arrivé à la forêt de Viterbe, repris-je, je me soutenais à peine ; je traversai lentement cette forêt criminelle, espérant rencontrer un voleur plus nourricier qu'un aubergiste : pas l'ombre d'un voleur ! A Ronciglione, on me dit que les Français non-seulement n'étaient pas nourris, mais qu'ils étaient assassinés parfois, à cause de leur mauvaise conduite en 1799. Je résolus de parler italien pour me sauver la vie, compromise par la 32<sup>me</sup> demi-brigade. Toujours plus à jeun, je traversai la vaste prairie de Baccano, en regrettant de ne pas être herbivore. A la Storta, je vis douze cavaliers pontificaux, à cheval sur le mur d'un jardin, et déjeunant avec les fruits du propriétaire. Sont-

ils heureux ! dis-je d'une voix éteinte, et je me traînai sur la voie Flaminia, avec les allures du quadrupède. Bref, j'allais expirer dans mes bras lorsque la vue du Tibre arrêta le dernier soupir sur mes lèvres ; je traversai le pont en rampant, et la place del Popolo, à l'état d'ombre vaine ; puis, m'étayant des maisons de la via di Comdotti, je me roulai jusqu'au restaurant Lepri, où je fus recueilli par un garçon qui me donna le bouillon de la vie. Si Romulus avait eu l'idée de bâtir Rome un quart de lieue plus loin, j'étais mort. Ma reconnaissance lui est acquise à jamais.

Mademoiselle Rachel survint, et, me désignant un fauteuil, à côté de mademoiselle Madeleine Brohan, elle me dit : « Commencez le jeu. »

Les hommes graves se retirèrent à l'écart, et se blottirent dans les embrasures des croisées, comme font les diplomates quand ils ont des secrets perfides. Mon jeune ami, Alexandre Dumas fils, resta dans notre cercle frivole, et mêla



son jeune et vif esprit aux joyeuses récréations de Phèdre. Les hommes sérieux déploraient cette métamorphose de Melpomène en Thalie, et redoutaient la décadence de l'art. Ils ne disaient rien, et prenaient des poses de penseurs, en plongeant la main droite dans leurs vastes gilets blancs.

Dans un entr'acte de nos jeux, mon interlocuteur académique, toujours plus acharné sur l'énigme, se pencha sur le fauteuil de mademoiselle Rachel, et lui dit, en me désignant :

— A quelle époque, monsieur, vous a-t-il sauvé trente fois une vie si chère à l'art ?

— A l'époque où j'ai fondé une ville, en 1842, répondit mademoiselle Rachel.

Et, se tournant vers moi, elle me dit :

— Je pars demain pour l'autre monde, avec Raphaël ; veuillez bien, un jour de loisir, expliquer ces deux énigmes pour cet OEdipe de l'Institut et pour mes amis. Cherchez dans

votre mémoire l'été de mon printemps, 1842, et écrivez... Maintenant, je vous dois un gage... Voici un bracelet, et continuons le jeu.

De gage en gage, je dépouillai mademoiselle Rachel de tous ses diamants; je ressemblais à un mont-de-piété désintéressé. . . . .

. . . . .  
Le lendemain, cette maison de l'illustre femme était bien triste, elle préparait son deuil.

J'avais promis de me souvenir de l'été de 1842, et de donner le mot des deux énigmes, et je m'en souviens.

## II



On ne sait pas à trente ans combien peu de minutes nous séparent de soixante. C'était hier. Alexandre Dumas arrivait d'Italie, selon son usage; il apportait de Gênes un bouquet de fleurs,

grand comme le bouclier d'Achille, et il le déposait aux pieds de mademoiselle Rachel, dans un salon de l'hôtel de l'*Univers*, à Marseille, rue du Jeune-Anacharsis; la glorieuse fille avait alors vingt ans; c'était une créature mythologique, et quand la douceur limpide de son regard éteignait la flamme de ses yeux, on ne frémissait plus devant Hermione, on adorait Psyché?

Dumas, qui est né un peu partout et qui vient encore de naître à Naples dernièrement, sous le laurier de Virgile, *tenet nunc Parthenope*, Dumas est aussi Marseillais, et descend peut-être de Protys; le peuple de Phocée s'incline devant lui quand il passe sur le môle du *Lacidum*, et le puissant auteur de *Monte-Cristo* donne des poignées de main à tout ce monde ami, depuis le financier, qui habite sa villa de marbre, au Prado, jusqu'à l'humble pêcheur, qui étend ses filets devant son cabanon d'Endoume. Dumas était donc à Marseille le cicérone naturel de la

jeune et illustre tragédienne, et je me trouvai, je ne sais comment, invité à toutes les promenades maritimes ou terrestres qui précédèrent les représentations de mademoiselle Rachel.

Nous étions dans l'azur et le soleil tiède du mois de juin, à l'époque embaumée de ces processions qui ressemblent plus à des théories grecques qu'à des cérémonies chrétiennes. Les rues se jonchaient de genêts, de myrtes, d'immortelles. La jeune artiste marchait sur des fleurs, comme Cléopâtre à son entrée à Tarse. Nous allions à ce golfe charmant, où la nature copie Baïa de Naples. Un canot nous attendait sur la plage; Dumas agitait les rames, et ses mains vigoureuses, remplaçant les voiles, nous lançaient dans la haute mer.

Rachel s'abandonnait à la joie folle de l'extase; elle souriait à cette nature passionnée qui donna la vie aux héroïnes de Sophocle et d'Euripide; elle s'échauffait aux rayons de ce soleil

athénien, le père de Phèdre; elle s'enivrait de ces effluves d'Orient qui sont la poésie de l'air; et Dumas, laissant aller la barque à la dérive, lui disait : — Les colons thessaliens ont abordé ici en chantant les chœurs d'Euripide; Jules César a campé sur cette colline; le temple de Diane s'élevait au fond de ce golfe; la rotonde de Vénus blanchissait sur ce promontoire; l'exilé Milon cherchait des coquillages dans les algues de ce rocher, et se plaignait aux passants d'avoir été si mal défendu par Cicéron.

— Quel dommage, disait Rachel, que le conservatoire du faubourg Poissonnière ne soit pas bâti sur ce rocher!

Après ces courses dans le golfe, Dumas nous servait un repas homérique, composé par lui, comme un drame, et qu'il assaisonnait encore de son intarissable et merveilleux esprit. C'était le paysage des festins d'Apicius, avec les délicatesses de la cuisine moderne; la table était

dressée devant une maison d'architecture phénicienne, dans un jardin odysseén, où croissaient les treize poiriers de Laërte, et à l'ombre des grands lauriers et des myrtes qui, mêlés ensemble, dit Virgile, *mélangent aussi leurs suaves odeurs*. La mer voisine accompagnait de sa mélodie la voix lyrique de Rachel et, par intervalles, les roulades d'or de son rire d'enfant.

Même au grand soleil, il y a aujourd'hui un crêpe de deuil sur ce paysage.

Les représentations commencèrent avec le solstice d'été, dans la saison qui ne fait entrer que le vide dans les théâtres de Paris.

Deux mille spectateurs remplissaient toujours la salle, et, chose inouïe ! la vaste place du théâtre, et les rues adjacentes étaient inondées d'une foule compacte, qui, n'ayant pu trouver place, se contentait de regarder le théâtre où jouait Rachel. Ce monde avait inventé un plaisir, et, à la fin du spectacle, il se réjouissait

en voyant défilér ceux qui avaient vu la grande artiste. Cette hyperbole d'enthousiasme méridional faillit être funeste à Rachel.

Tous les soirs, dix à douze mille hercules du port avaient l'intention honorable, mais dangereuse, de faire une ovation à la jeune tragédienne. Les caresses de ce peuple ardent devinrent meurtrières; on étouffait Rachel pour embrasser le sillon d'air où passait la femme adorée; c'était le délire d'un amant à dix mille têtes; le fougueux paroxysme d'une légion phocéenne qui voulait venger Phèdre des froideurs d'Hippolyte, en courant la chance de la tuer dans une tempête d'amour.

Trente fois j'ai eu l'honneur d'accompagner mademoiselle Rachel à travers cette houle vivante, et, comme je parle fort bien la langue de mes compatriotes celtiques, je parvenais à force de harangues à ramener tous les soirs la grande artiste à son hôtel, où elle tombait



mourante, mais riant aux éclats, et toujours disposée à subir encore, le lendemain, ce martyre de l'enthousiasme phocéén.

Avant son départ pour Paris, Alexandre Dumas reçut une visite. Je lui présentai un industriel alors inconnu, nommé Chave, qui réclamait un grand service. Dumas a toujours la bouche et la main ouvertes pour obliger ; il sème les ingrats et n'exige aucune reconnaissance.

— Quel service ? demanda-t-il du ton charmant de l'homme qui ne prépare pas un refus dans sa réponse.

— Avant tout, dit Chave, je voudrais que vous eussiez la bonté de m'accompagner à la plaine.

— Allons à la plaine, dit Dumas en prenant son chapeau. Est-ce bien loin ?

— Oui, monsieur, c'est sur la montagne.

— Ah ! bien, dit Dumas, cette plaine est une montagne. Allons toujours, nous gravirons la plaine.



Et nous escaladâmes les pentes abruptes qui conduisent à la plaine Saint-Michel.

Arrivé sur le point culminant, Chave dit à Dumas :

— Que voyez-vous, monsieur ?

— Je ne vois que le soleil qui poudroie, et pas un brin d'herbe.

— Eh bien, dit Chave, j'ai fait bâtir un théâtre dans ce désert, où vous ne voyez rien.

— Un théâtre pour vous seul, monsieur ? demanda Dumas.

— Non, pour le public.

— Mais où le prendrez-vous, ce public, monsieur Chave ?

— Dans une ville que je veux fonder.

— Mais, monsieur Romulus, dit Dumas, êtes-vous bien sûr d'avoir votre raison ?

— Comme je suis sûr d'avoir un public si vous me rendez un service.

— Il est rendu ; demandez.

— Décidez mademoiselle Rachel à donner une représentation sur mon théâtre.

— Je la déciderai. Mademoiselle Rachel aime les choses originales ; elle voudra sortir une fois de ses habitudes ; elle jouera dans le désert comme saint Jean-Baptiste. *Vox clamantis in deserto...* Ah ! pardon... il y a une petite difficulté...

— Laquelle ?

— On donne à mademoiselle Rachel deux mille quatre cents francs par représentation.

— J'en donnerai trois mille.

— Sur la recette du désert ?

— Sur ma caisse et d'avance.

— Avez-vous des acteurs à votre théâtre ?

— Non, monsieur Dumas ; mais j'ai trois maçons qui déclameront *Polyeucte* comme le premier venu.

— Ah ! vous avez choisi *Polyeucte* ! demanda Dumas.

— Oh! dit Chave, c'est la seule tragédie possible ici...; tenez, monsieur Dumas,... regardez là-bas, là-bas,... c'est un quartier, petit comme un grand village, avec des habitants très-dévots, qui disent d'un théâtre : C'est la maison du diable. Voilà mon public. Je débaptise donc *Polyeucte* ; je lui donne ce titre : le *Triomphe de la Religion*, et des affiches grandes comme vous, avec la permission de...

— M. le maire ? interrompit Dumas.

— Non, de M. le curé, reprit Chave, et il faut que vous m'obteniez cette permission.

— Volontiers, dit Dumas ; mais auparavant, laissez-moi inspecter votre ville absente...

— La voilà, dit Chave, en montrant le néant sur les quatre horizons.

— J'y suis, reprit l'illustre poète ; vous avez là une superbe rue qui pourrait s'étendre, s'il y avait des maisons, jusqu'à Jarret, qui serait un fleuve, s'il y avait de l'eau. C'est le Mança-

narès du pays, un fleuve hydrophobe. N'importe, le lit du fleuve existe ; les flots de poussière roulent sous ses ponts honoraires, mais nous dépensons pour faire une saignée à la Durance, une bagatelle, 60 millions, et la rivière des troubadours viendra se promener chez vous en 1845.

— Oh ! comme vous connaissez le pays ! s'écria Chave exalté.

— Laissez-moi continuer l'inspection, reprit Dumas.

Et il allongea ses pas dans le désert par un soleil de trente-cinq degrés. Chave vint se réfugier à l'ombre de Dumas, et moi je le suivais de loin, comme s'il eût écrit.

— Vous avez là, mon cher monsieur Romulus, dit-il à Chave, vous avez un futur rayonnement de trente rues superbes, habitées aujourd'hui par des lézards, qu'il faut exproprier ; voici une large place qui peut devenir

publique, si un public prend la peine de naître, chose toujours aisée chez les peuples marins et ichthyophages. Vénus naquit dans votre mer ; elle savait bien ce qu'elle faisait en naissant ainsi. Elle engageait les amis de l'amour à peupler les côtes maritimes. M. Chave, vous aurez un public. Maintenant, conduisez-moi chez M. le Curé.

Ce bon ecclésiastique était fort ignorant des choses de ce bas monde ; il ressemblait à l'anachorète Paul, qui demandait aux pèlerins du désert, si l'on bâtissait encore des maisons dans le monde ; homme d'ailleurs fort érudit, pour tout ce qui n'était pas profane. Dumas, qui a d'exquises aménités de forme, fit au premier abord une heureuse impression sur le prêtre ; il exposa avec toute la grâce de sa parole l'objet de sa visite, et demanda que la prochaine homélie dominicale voulût bien être tolérante envers la tragédie chrétienne de

Corneille; à l'appui, il cita vingt ou trente vers frappés au coin de l'orthodoxie, et appartenant bien plus aux austérités du cénacle qu'aux profanes jeux de la scène.

Le prêtre écouta en souriant, et dit :

— Il est arrivé à nos oreilles que le théâtre est aujourd'hui, plus que jamais, un lieu de perdition et de scandale. L'*Index* romain, de 1841, signale une pièce intitulée : *la Chanoinesse*, œuvre du démon, dans laquelle ajoute-t-on, les scribes vont se jouant des choses sacrées, *illudentes scribæ*, comme dit saint Matthieu, chapitres xxvi et xxvii, évangile de la Passion. Il y a donc toujours, à Paris, des scribes et des pharisiens?

— Mais, reprit Dumas, Corneille n'est pas un scribe; on pourrait prêcher son *Polyeucte* dans la chaire de vérité, *in cathedrâ veritatis*, et les plus incrédules se convertiraient.

Le bon curé se convertit à la foi de Dumas,

et promit sa neutralité dans l'affaire *Polyeucte*.

Nous sortîmes pleins d'espoir dans l'avenir de la ville de Chave, fondée sous les heureux auspices de *Polyeucte*, d'Alexandre Dumas, et de mademoiselle Rachel.

La jeune tragédienne consentit avec une joie enfantine à jouer sur le théâtre du désert, et Romulus Chave s'évanouit de bonheur.

Quelle mémorable soirée ! les pieuses familles quittant leurs cellules lointaines, se rendirent au théâtre pour assister à la cérémonie du *Triomphe de la religion*, et, sous le péristyle, les mains et les yeux cherchaient le bénitier. Les agriculteurs qui cultivaient la poussière du désert accoururent au bruit inusité d'une foule; les rentiers de la rue Curiol escaladèrent la Plaine, les ouvriers de la ville suivirent la calèche triomphale de mademoiselle Rachel, et, quand *Polyeucte* commença, le théâtre et le désert se virent peuplés.



Jamais Rachel n'a été plus belle, jamais public n'a versé plus de larmes, jamais enthousiasme ne fut plus grand qu'à cette merveilleuse représentation. Les trois ouvriers rugissaient Corneille avec des poitrines de bronze et des voix de mistral, et lorsque Polyeucte s'écria : *Je suis chrétien*, tous les spectateurs tombèrent à genoux dans les loges, en disant à l'unisson : « Et moi aussi ! »

Le lendemain, Chave divisa le désert par lots et le jalonna de poteaux, avec cette inscription : *Terrain Rachel à vendre*.

Ce fut une épidémie d'achats. La colonie grecque, arrivée pauvre à Marseille, en 1824, avant la bataille de Navarin, et toute composée aujourd'hui d'hexa-millionnaires, acheta les terrains bénis par la fille d'Euripide, et les revendit avec des bénéfices énormes. Les ouvriers maçons, qui avaient joué *Polyeucte*, debout sur les murs naissants de Chavopolis,



agitaient la truëlle en déclamant les tirades de Corneille ; les pierres s'élevaient par enchantement, comme autrefois à Thèbes, sous la puissance de la poésie. Des rues larges rayonnèrent du théâtre jusqu'aux limites de l'horizon. Puis les eaux de la Durance jaillirent au sommet de la Plaine ; le Jarret se fit Jourdain et remonta vers sa source, pour prouver qu'il en avait une ; les villageois railleurs, qui passaient autrefois sous les ponts à pied sec, passèrent dessus. La campagne se fit ville et changea ses bruyères en maisons. Jamais on ne vit transformation plus subite ; ce fut un prodige de féerie, un changement de décor exécuté sur une échelle immense. Le fondateur Chave acheta un buste de Rachel, et l'inaugura dans une fête thessalienne dont le souvenir ne s'effacera jamais.

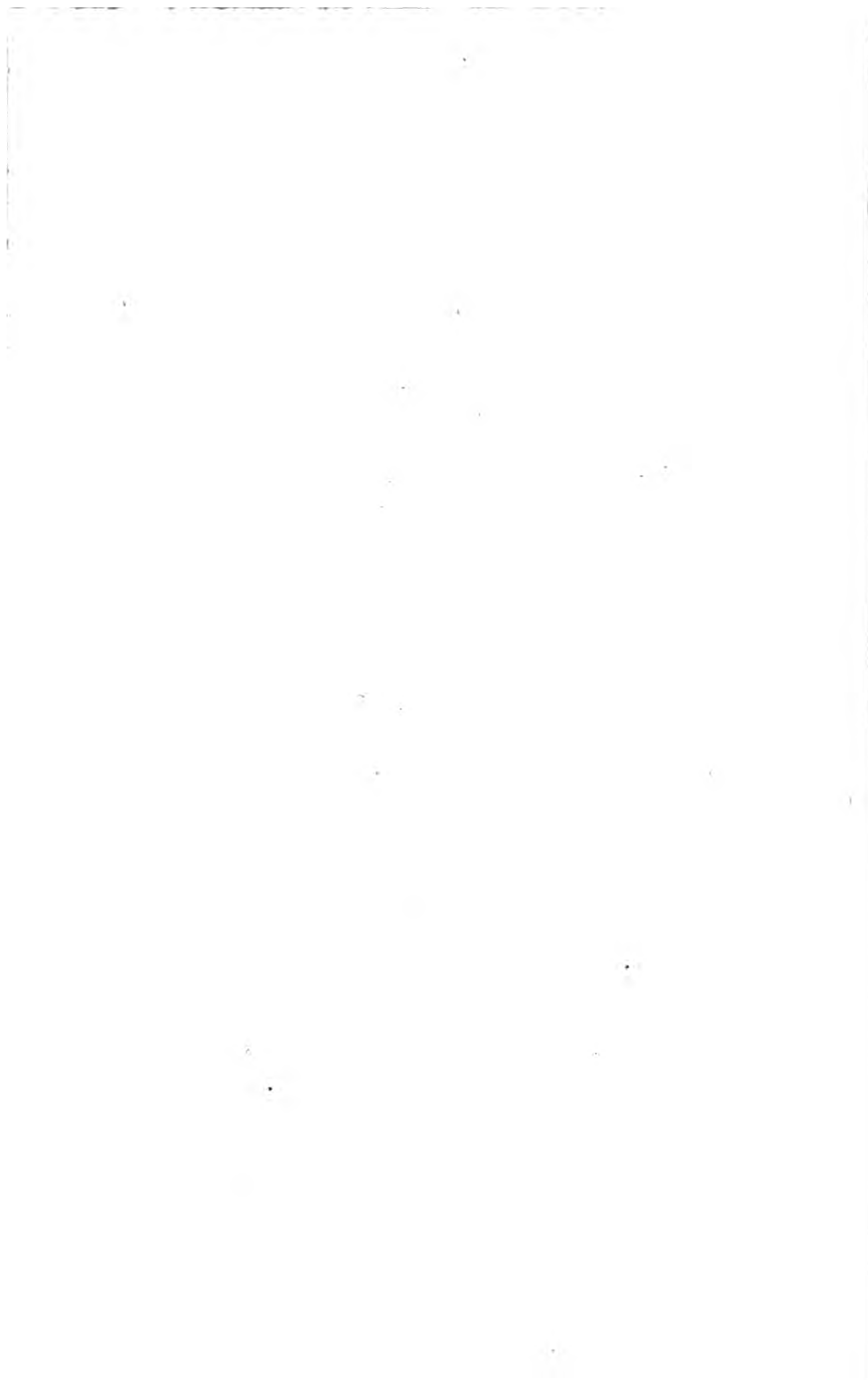
Dix ans après cette féconde représentation de *Polyeucte*, je rencontrai mademoiselle Rachel dans le salon de madame de Girardin, et je lui

annonçai qu'elle avait fondé une ville, ce qui l'étonna beaucoup.

— Elle en est bien capable, dit madame de Girardin ; mais, pour éclaircir le fait, un mot d'histoire ne ferait pas mal, monsieur Hérodote. Nous écoutons.

Et je racontai alors le chapitre historique de cette fondation.

Mon auditoire, peu nombreux, mais des mieux choisis, était présidé par le plus illustre et le plus spirituel des présidents, M. Dupin aîné.



## LES JEUNES DE 1827

---

L'antiquité n'est pas beaucoup plus éloignée de nous que cette année 1827 ; trente-six ans accumulent tant de choses dans ce Paris orangeux, qui, après avoir tout démoli, se démolit enfin lui-même, et fait de la ruine de la veille le néant du lendemain !

Le palais gothique de Philippe le Bel a disparu dans la rue des Bourdonnais, ce qui me console de la mise au néant de l'hôtel du Harlay, dans la capitale insulaire de la *Sequana*.

Le souvenir logeait autrefois dans la pierre; on a exproprié le souvenir; il flotte dans l'air, et l'air ne sera jamais démoli.

Le passant trouvait horrible à voir cet hôtel du Harlay; il était plus beau pour moi que le palais de Philippe le Bel.

En 1827, un jeune étudiant en droit, un créole riche et spirituel, nommé Théodore Reboul, occupait dans cet hôtel la seule chambre habitable; il y avait même deux fauteuils, provenant, disait-on, de la succession du président de Harlay.

Les autres locataires étaient Armand Carrel, Raffnel, le commandant Maillet, quelques jeunes gens appartenant à la littérature secrète, et moi. Nous travaillions tous à un *Résumé* : c'était l'œuvre à la mode. Félix Bodin, le protecteur d'un inconnu, nommé Adolphe Thiers, avait inauguré cette branche de commerce historique, par le *Résumé de l'Histoire de France*, un succès

qui faillit renverser Charles X, trois années avant l'échéance fixée par le Destin.

On disait d'un jeune débutant, *il a fait son Résumé*. C'était la première communion de l'écrivain. J'ai oublié le titre du mien. La France a oublié tous les autres. Les éditeurs de ces catapultes libérales se nommaient Lecointe et Duret, et leur arsenal donnait la vie au quai désert des Grands-Augustins.

Les soirs des Italiens exceptés, on se réunissait dans la vaste chambre du créole Théodore Reboul, et quand les chaises manquaient, le lit se changeait en divan oriental, et Armand Carrel y trouvait son siège de président.

J'avais connu Armand Carrel à Marseille, où il était en garnison, avec le grade de sous-lieutenant au 5<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Déjà l'enfant annonçait l'homme, mais son organe et son regard avaient cette expression de tristesse qui semble présager quelque chose de

fatal dans un avenir prochain. Soupçonné d'avoir pris part à la conspiration de Caron, il jugea prudent de se dérober à des poursuites inévitables, et, grâce au dévouement de deux amis, François Vigne et Démosthène Ollivier, — le père du brillant député de la Seine, — il devait trouver clandestinement passage à bord d'une felouque, en partance pour Barcelone.

A ces deux courageux amis qui organisaient les ruses de l'évasion, d'autres vinrent se joindre pour faire escorte au fugitif, et tous bien résolus de le défendre au besoin; c'étaient de jeunes Gracques de vingt ans, ayant une foi vive et une ferveur généreuse, à l'âge où les frivolités sont les affaires de la vie. Ma mémoire a retenu leurs noms, et ces noms sont aujourd'hui honorés entre tous à Marseille : Auguste Prat, Ramel-Maugis et Chevillard. Carrel était déguisé en pêcheur catalan; il portait la braye

et le caban de drap grossier et le bonnet rouge aplati sur le front. Le départ s'opéra par une de ces nuits sans étoiles qui semblent porter avec elles des présages sinistres, et les adieux furent échangés sur la plage des Catalans, alors déserte, et aujourd'hui si vivante, grâce à l'intelligente impulsion d'Émile de Girardin. Quel rapprochement ! Ces deux noms devaient se réunir en 1848, à Saint-Mandé, dans une journée glorieuse pour le célèbre publiciste, une journée qui vit la réconciliation sur la pierre d'un tombeau.

Je retrouvai Carrel, à Paris, en 1827, à l'hôtel du Harlay, où nos deux mansardes n'étaient séparées que par une mince cloison. Le jeune officier avait quitté l'épée et pris la plume, qui devint une arme terrible entre ses mains. Comme tout le monde, il débutait alors par un *Résumé* : l'éditeur Lecointe lui avait donné celui de la Grèce, sur la recommandation d'Alphonse



Rabbe, qui *vaticinait* la brillante destinée d'Armand Carrel, pour me servir de son expression.

Un soir, la réunion de l'hôtel du Harlay était plus nombreuse que de coutume, et avait la physionomie d'un club de 89, composé de jeunes patriotes, âgés de vingt-deux à vingt-cinq ans.

La loi du sacrilège avait été appliquée pour la première fois, dans la matinée, contre M. Soulé, journaliste imberbe, et directeur du *Nain jaune*, revue paraissant tous les cinq jours. L'auteur de l'article était Santo Domingo, un écrivain alors célèbre, et la peine s'élevait à trois ans de prison. Le délit consistait en quatre mots : *Abstenez-vous des farineux!* Le ministère public fit un commentaire de quatre heures sur ces quatre mots, et obtint le maximum.

Tous les OEdipes d'aujourd'hui jetteraient

leur langue au sphinx, et ne devineraient pas cette énigme.

Le plus ardent de tous, Varner, aujourd'hui calme et riche industriel, secoua sa belle chevelure noire, et s'écria :

— Nodier a raison lorsqu'il fait dire à son Jean Sbogar ces paroles de désespoir : *Si je tenais le pacte social dans mes mains, je n'y changerais rien, je le déchirerais !* et Nodier est royaliste ! Oui, il est impossible de vivre dans la société des villes. Le corsaire de lord Byron nous apprend notre devoir à nous tous, jeunes gens. Équipons un brick, un aviso, une tartane ; faisons nous corsaires au profit de l'insurrection grecque, et allons faire la guerre aux Turcs, dans les îles de l'Archipel.

Ce projet parut fort simple, et on l'accueillit avec enthousiasme ; Carrel fut nommé capitaine du navire à l'unanimité. Il ne s'agissait plus que de faire les frais de l'expédition. Hélas !

tout l'équipage était pauvre, et le navire échoua sur cet écueil avant d'être mis à l'eau.

Raffnel, l'ami intime de Carrel, se leva et dit avec le plus grand calme :

— Que joue-t-on demain aux Italiens ?

— *Tancredi !* avec la Pasta, dit Carrel.

— Et bien, je partirai après-demain, moi, reprit Raffnel, d'un ton résolu ; je vais en Grèce. Les horreurs commises à Missolonghi, si bien racontées par Reybaud, crient vengeance. Qui m'accompagne ?

— Moi, dit Maillet.

Et il entonna la chanson de Béranger :

Uu jeune Grec sourit à des tombeaux.

On répéta le refrain en chœur.

Félix Bodin se leva, en demandant la parole ; c'était la célébrité du jour ; on se tut pour écouter le protecteur d'Adolphe Thiers.

— Messieurs, dit-il, votre noble enthousiasme

me touche, mais je crains bien qu'il ne soit stérile. N'empruntons pas à Jean Sbogar et à Lara leurs armes de corsaires ; nous avons les nôtres, nous avons les journaux et les *Résumés*. Restons dans les limites de la charte. Un orateur libéral vient de faire entendre à la tribune ces belles paroles : *Celui qui veut plus que la charte, ou moins que la charte, n'est pas un bon citoyen ; ainsi vous...*

Un violent murmure interrompit Félix Bodin, et Armand Carrel lui lança cette apostrophe, alors si formidable :

— Vous parlez comme un ultra et un ventru.

— Monsieur, s'écria Varner à son tour :

Sous une ligue ennemie  
Les Français sont abattus,

comme dit Béranger, et, au lieu de vous indigner, vous parlez comme un homme qui dîne chez Piet, le député ventru, restaurateur de

la Chambre. Vous ne méritiez pas l'honneur d'écrire la préface de l'*Histoire de la révolution* de M. Thiers.

Félix Bodin affecta cet air digne que l'on prend lorsqu'on n'a pas autre chose à prendre, et sortit en saluant.

— Eh bien, j'aime mieux son absence, dit Carrel.

Carrel était le seul qui ne tint pas en haute estime le célèbre *Résumé de l'Histoire de France* de Félix Bodin; il était déjà de l'avis de la postérité.

Alphonse Rabbe entra; c'était le doyen; il avait trente-six ans; on l'appelait le père Rabbe, et on le traitait de vieux.

— Messieurs, dit-il, dans ce style qui était sa langue naturelle; messieurs, je crois que nous devons demander à la nuit ces puissantes inspirations qui décidèrent Guillaume Tell et ses amis à frapper des coups réparateurs.

— Il pourrait être plus simple dans ses phrases, dit tout bas Carrel à ses voisins ; mais il faut le prendre comme il est ; c'est un homme de talent et de cœur.

— Que me faites-vous observer, Carrel ? demanda Rabbe.

— Rien, dit Carrel ; je trouve que vous avez raison ; poursuivez.

Et l'homme antique poursuivit ainsi :

— J'arrive de la rue des Tournelles ; j'ai vu ce pauvre Soulé ; cette condamnation à trois ans de prison le tue avant la prison. Il se meurt de la poitrine. L'oracle d'Épidaure lui a dit, par la bouche du docteur Dubois : Si vous allez respirer l'air méphitique du préau, je ne réponds pas de vos jours. C'est déplorable ! à dix-neuf ans ! un noble caractère ! un avenir superbe ! Je lui avais dit mon *macte animo, generose puer*, et tout cela est brisé par l'étourderie de ce Santo-Domingo, un Thersite expulsé de

Rome par le pape, on ne sait pourquoi. Au reste, Soulé va venir ; il attend une heure de nuit plus favorable ; le sbire rôde autour de sa maison, *quærens quem devoret*. Puissent les ténèbres lui être propices ! Je crains pour lui le soleil de demain.

Tous les auditeurs, habitués au style de Rabbe, ne virent que le côté sérieux de la chose, et une vive agitation se manifesta dans le cénacle d'amis. Il s'agissait de sauver le condamné du *Nain jaune*, et de lui épargner les horreurs de cette longue et mortelle captivité ; mais tout ce qu'on proposa fut reconnu impraticable ; une seule chance de salut parut admissible, si elle était approuvée par Soulé ; l'idée appartenait à Raffnel qui trouvait facile d'emmener avec lui le jeune journaliste dans le Péloponèse, et de faire servir son énergie à la cause des Grecs.

Cette proposition parut inexécutable comme



les autres, quand Soulé entra dans notre réunion avec sa pâle figure d'agonisant. Les débats de la police correctionnelle, qu'il avait soutenus avec une éloquence fiévreuse, semblaient avoir épuisé ses forces; sa voix ne donnait plus une note virile, et le sang se mêlait à la salive sur le mouchoir blanc qu'il appuyait sur ses lèvres pour fermer au froid le conduit des poumons; mais la vie ardente étincelait encore dans ses yeux; c'était le rayon de l'espoir.

On lui prodigua les témoignages de la cordialité la plus sincère et de l'intérêt le plus vif, et l'expédient sauveur ne fut pas trouvé.

Alphonse Rabbe connaissait, disait-il, un personnage de bon conseil et de haute position qui pouvait être la providence de Soulé, dans cette crise suprême, et il sortit pour confier ce secret à ce bon conseiller et à ce puissant protecteur.



En qualité de secrétaire, j'accompagnai Rabbe dans cette course au café de *Londres* ; le personnage mystérieux était un des habitués.

Le café de *Londres* était situé rue Jacob, non loin de l'angle de la rue des Petits-Augustins ; on y rencontrait presque tous les soirs plusieurs célébrités du monde des arts, de la littérature et de la politique : Alexis Dumesnil, homme de grand esprit et auteur d'une excellente *Histoire de Philippe II* ; le peintre Gérard, qui demeurait dans le voisinage ; de Latouche, fort célèbre en ce temps-là, et auteur, comme Lemierre, d'un vers de siècle :

La chèvre royaliste et le chou libéral,

dédié à ceux qui ménageaient les deux partis ; M. Jay, homme si bon dans le monde, et classique si féroce dans *le Constitutionnel* ; Léon Vidal, aujourd'hui inspecteur général des prisons ; Magalon, illustré par un procès de presse,

et quelques autres encore. Rabbe était l'orateur de cette pléiade de causeurs spirituels. Un soir, il s'emporta, dans une discussion, contre Alexis Dumesnil, qui, tout gentilhomme qu'il était, n'avait pas l'humeur clémente, quand on heurtait ses convictions en public. Un duel eut lieu ; je n'en ai jamais vu de plus terrible entre deux hommes de lettres ; les manieurs de plume ne sont pas des manieurs d'épée ; ils apportent, en général, sur le terrain, le noble courage de la résignation, et s'en tirent toujours avec honneur. Alexis Dumesnil et Rabbe se battirent en soldats intrépides, et comme deux hommes dont le courage du duel est un accessoire du métier. Rabbe fut blessé, selon son habitude, et très-grièvement. A dater de ce jour, les deux adversaires se lièrent d'une étroite amitié. Rabbe disait : « Je suis fait de bronze ; on ne peut me tuer en bloc, mais on me tuera en détail. »

La divagation est permise dans ces sortes de

· mémoires. La plume court, et un mot ou un nom la fait ricocher, comme la pierre fait de l'obus ; c'est qu'il faut toujours saisir au vol une occasion de citer une anecdote épisodique, pour peindre une époque si différente de celle qui nous regarde passer.

En entrant au café de *Londres*, nous le trouvâmes désert. La dame du comptoir dit à Rabbe que ses amis étaient probablement vis-à-vis, au cabinet de lecture de madame Panier.

Le génie intelligent, que nous appelons le hasard, combinait tout pour nous servir avec une habileté mathématique.

Rabbe affecta un air insoucieux, et demanda à madame Panier ce qu'il y avait de nouveau.

— Deux romans qui feront du bruit, répondit la femme littéraire.

— De qui ? demanda Rabbe d'un ton indifférent.

— De nos deux meilleurs romanciers, Lamotte-Langon et Raban. On annonce un autre roman : *Cécile, ou les Passions*, de M. de Jouy. C'est un chef-d'œuvre, vient de nous dire M. Jay.

M. Jay est-il venu ? demanda Rabbe.

— Oui, le voilà, dans le salon ; il lit *le Globe*.

M. Jay quitta brusquement le journal, et, serrant la main de Rabbe, il dit sur le ton du désespoir :

— Ce *Globe* nous fait bien du mal ! Où allons-nous, mon Dieu ! où allons-nous !

Rabbe avait des raisons de ménager M. Jay à cause du *Constitutionnel*.

— Qu'est-il donc arrivé dans la république des lettres ? demanda-t-il : *Quam rempublicam habemus ?* comme dit Cicéron.

— Le goût est perdu. *Le Globe* propage des doctrines subversives, qui égarent la jeunesse.

M. Victor Hugo est défendu par M. de Chateaubriand, membre de l'Académie, lui, dont le devoir est de soutenir les saines traditions. Je viens de lire dans un journal, un petit poème d'un jeune iconoclaste nommé Alfred de Vigny ; en voici le début :

Quand la belle SÉRIEUSE,  
Pour l'Égypte appareilla,  
Sa figure radieuse,  
Avant le jour s'éveilla.

— Savez-vous ce que c'est que la *Sérieuse* ?

— Une femme, dit Rabbe.

— C'est une frégate ! reprit M. Jay. Une frégate qui s'éveille avant le jour ! Une frégate qui a une figure, comme vous et moi ! Est-ce fort ?

— Très-fort, dit Rabbe... Pardon, mon cher monsieur Jay, je suis venu chercher quelqu'un, et...

— Avez-vous lu l'article d'Hoffmann, dans *les Débats* ? interrompit M. Jay.

— Non... pardon... une affaire grave...

— Un article écrasant contre Victor Hugo ; oh ! lisez cela. Vous savez que, dans une espèce d'ode, Victor Hugo dit, en parlant de je ne sais quel monstre :

Il traîne son corps bleu...

et Hoffmann cite ce vers, et ajoute, *corbleu!* c'est un assommoir. Victor n'en reviendra pas. Il est tué du coup.

Rabbe serra la main de Jay, et sortit, en laissant le bon vieillard, qui invoquait les dieux vengeurs et les mânes de Boileau.

— Il m'a promis un article pour mon résumé d'Espagne, me dit Rabbe, quand il se fut éloigné. Hélas ! il faut vivre. J'ai six cent francs de loyer ! Oh ! ces choses viles de la matière qui asservissent l'esprit !... Un almanach nous crie : « Tu as ton terme à payer ! » et la main qui se fermait en poing pour assommer un plat rhéteur s'ouvre de toute la largeur de ses cinq doigts pour lui donner un adieu cordial. Avant

tout, il faut avoir l'estime de son portier. C'est la vie ! Lord Byron a bien raison de dire, dans son *Manfred*, qu'il est fort agréable de mourir.

Rabbe tomba dans une rêverie sombre ; il s'entretenait déjà de ses fatales pensées qui, trois ans plus tard, devaient le pousser au suicide, dans un dernier et invincible accès de désespoir.

En traversant le pont des Arts pour nous rendre à l'hôtel du Harlay, le hasard, dont je parlais tantôt, nous fit rencontrer le poète Barthélemy.

Il venait de débiter dans les lettres par une excellente satire, et un beau poëme sur l'insurrection des Grecs. Ce double succès lui avait donné le moyen de faire un voyage en Angleterre ; mais, après un court séjour à Londres, il rentrait à Paris.

— Avez-vous votre passe-port sur vous ? lui demanda vivement Rabbe.



Et, sur la réponse affirmative, il acheva de nous communiquer sa pensée, qui était excellente.

Par une nouvelle combinaison du hasard, le signalement de Barthélemy pouvait s'appliquer de tous points à Soulé. Deux jumeaux n'auraient pas offert une si parfaite ressemblance. Nous courûmes annoncer cette bonne nouvelle à l'hôtel du Harlay.

On devine le dénouement.

Armand Carrel et Rabbe accompagnèrent Soulé aux messageries de Boulogne, et Soulé traversa la Manche, sous le nom d'Auguste Barthélemy.

Le lendemain, Armand Carrel, ému aux larmes, nous dit :

— Ce pauvre Soulé n'aura pu soutenir la traversée ; mais il vaut mieux mourir sur l'Océan que dans une prison.

Nous étions cinq quand il nous dit cela.



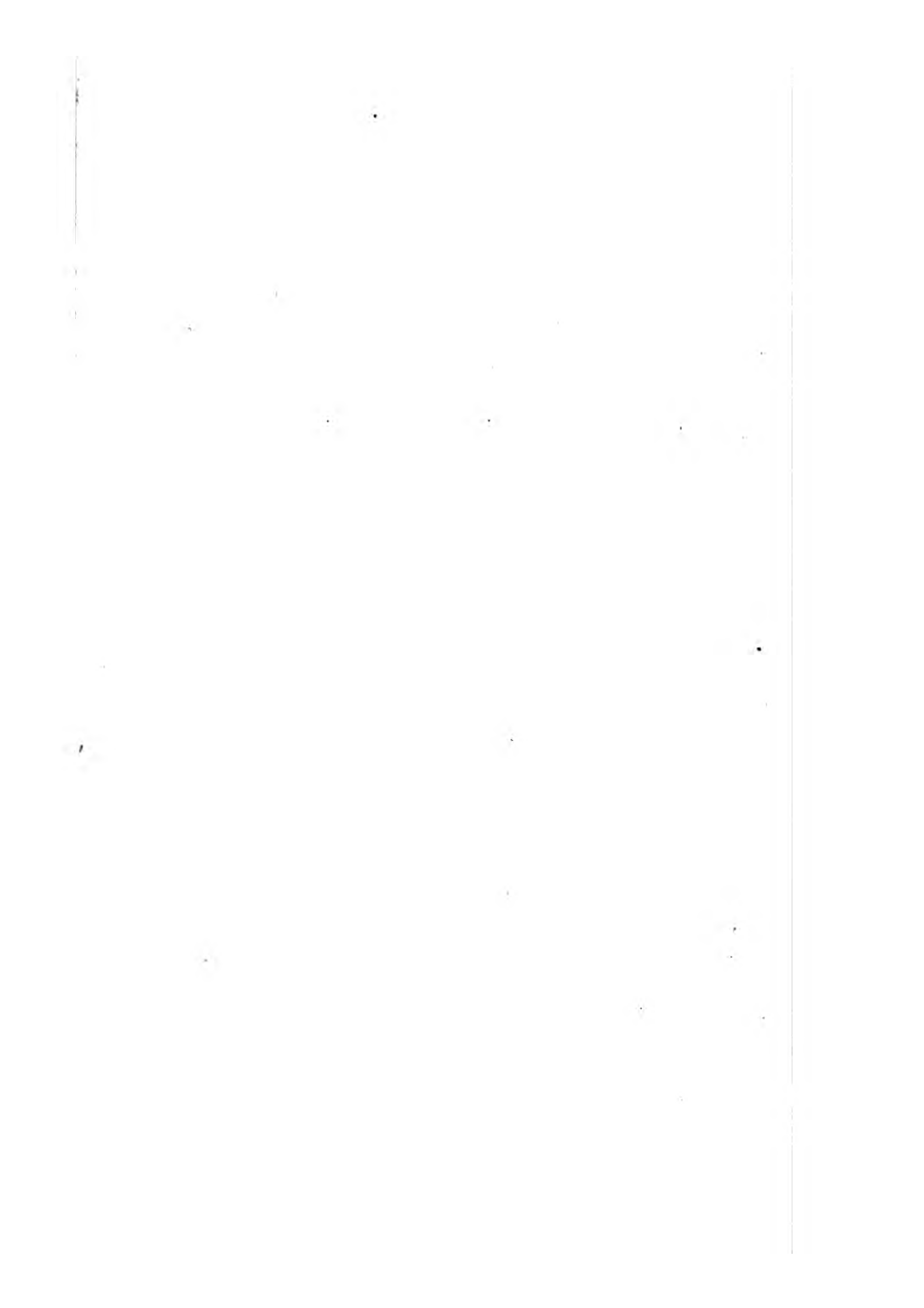


- Quatre sont morts de mort violente ! Armand Carrel, Rabbe, Raffnel et Reboul. Raffnel partit pour la Grèce comme il l'avait dit, et fut emporté, en arrivant, par un boulet de canon. Reboul prit son grade d'avocat, et, à peine débarqué sur la colonie natale, il fut tué dans un duel, à vingt-deux ans.

Un soir de l'hiver 1856, je sortais du Théâtre-Italien ; un homme, doué d'une taille et d'une vigueur athlétiques, se jette dans mes bras et se nomme : c'était Soulé.

Naturalisé Américain, orateur le plus éminent du congrès de l'Union, il avait accepté l'ambassade de Madrid, et il se rendait à son poste. Les journaux nous ont appris son duel avec le ministre de France, M. Turgot, qui fut gravement blessé. A son retour en Amérique, il a pris une part active et courageuse à la lutte actuelle, et l'avenir lui réserve peut-être encore de plus hautes destinées. Il n'y a pas au-

jourd'hui, dans le monde politique américain, un nom plus célèbre que celui du rédacteur du *Nain jaune*, du pauvre agonisant de l'hôtel du Harlay.



## UN SOUVENIR DE ROME

— 1834 —

---

Comme le monde, l'homme a, dans sa petite histoire personnelle, son époque moderne, son moyen âge et son antiquité.

En me replongeant par le souvenir vers l'année 1834, et dans les circonstances qui ont accompagné mon séjour à Rome, il me semble que je me fais revivre dans une antiquité fabuleuse, contemporaine du siècle d'Auguste. Les rêves de voyageur, ces fièvres de lits d'auberge, viennent alors se mêler aux réalités de la vie, et

jettent dans le passé une brume lumineuse qui ne permet pas de voir les objets distinctement. On est alors obligé de se recueillir pour trouver la vérité, dans le mirage du souvenir. Il y avait beaucoup de soleil sur la place de Venise ; j'avais côtoyé le théâtre de Marcellus ; était-il ruine ou monument ? La statue équestre d'un Antonin dominait le Capitole ; j'avais vu la colonne rostrale de Casius Dailius ; le *Tibicen* était-il là ? je crus l'avoir entendu. Un palais superbe s'ouvrit : j'entrai et je vis une noble femme, Agrippine ou Octavie. Il faut me recueillir encore, et ne pas mentir ; j'ai horreur du mensonge dans l'histoire.

J'avais déjeuné ce jour-là au palais Colonna, chez M. de Latour-Maubourg, notre ambassadeur à Rome ; après, j'avais passé le pont jeté du palais Colonna au jardin, un beau jardin où j'aimais à me promener, car il est empreint de cette singulière mélancolie qu'on ne trouve que

dans ce pays. C'est l'Élysée, avec le soleil et l'amour, avec la langueur méridionale, avec d'exquis parfums d'arbres et de fleurs.

A travers les clairières des grands pins, ces parasols de Rome, vous apercevez l'*aracæli* du Capitole en face et les ruines culminantes qui s'élèvent du Forum voisin, dans une poussière lumineuse. J'aurais passé ma vie dans ce jardin italien.

A une heure après midi, je pris congé de M. de Latour-Maubourg pour aller au palais Rinuccini.

L'ambassadeur me dit en riant :

— Je ne veux pas savoir où vous allez ; je suis censé l'ignorer.

— Je vais voir une femme, lui répondis-je ; ce n'est pas compromettant.

— Regardez-la un peu pour moi.

Je descendis la via San-Romoaldo, et j'arrivai, quelque minutes après, sur la place de

Venise. Cette place était déserte et pleine de soleil. Le palais de Venise était si resplendissant, qu'il avait perdu le sombre caractère de prison que l'architecte lui donna.

C'est là que le Corso finit ; il est silencieux à ses deux extrémités, à la place du Peuple et à la place de Venise ; il est bruyant et animé aux alentours de la place Antonine, ce Forum moderne des belles boutiques et des étrangers.

Le palais Rinuccini, où j'entrai, me parut le temple du silence ou du sommeil. La porte en se refermant sur moi avec un bruit ménagé, mit en rumeur une multitude de petits échos, qui coururent de marche en marche et d'ellipse en ellipse au sommet de l'escalier.

Le vestibule était frais comme l'intérieur d'une pyramide, malgré la chaleur intolérable du dehors. Un domestique me fit traverser beaucoup d'appartements, et ouvrit respectueusement la porte dorée d'un salon, en m'annon-

cant à l'illustre exilée impériale, à la mère de l'Empereur.

Je m'assis, à l'invitation d'une jeune femme qui faisait compagnie à l'auguste malade, et j'attendis qu'on m'adressât la parole pour parler à mon tour.

Notre entretien commença bientôt par un échange de phrases ordinaires sur l'Italie, Rome et les voyages. La fermeté de l'organe de madame Lœtitia me frappa singulièrement. Je la voyais si faible, si décharnée, si souffrante, si dévastée par les chagrins, la maladie et l'âge, qu'il me semblait que chacune de ses paroles devait être la dernière, et que cette galvanisation d'organe était comme une lueur qui éclate plus vive dans une lampe qui s'éteint.

Lorsque j'entrai, l'auguste malade était couchée sur un petit lit étroit, d'où elle n'était plus descendue depuis sa fatale chute à Villa-Borghèse, depuis quatre ans ! Insensiblement, et



avec l'aide de sa camériste, elle parvint à s'asseoir sur son lit en s'étayant de larges carreaux : elle garda cette position tout le temps que dura ma visite. Ses yeux, ouverts et fixes, se portaient çà et là dans le salon, comme s'ils eussent cherché quelque chose ; et je vous assure que je ne la plaignais pas d'être aveugle, car ce qu'elle aurait vu dans ce salon ne l'aurait pas consolée ?

Presque tous les tableaux et toutes les statues de Gros, de Girodet, de David, d'Isabey, de Bosio, de Canova, qui peuplaient cette solitude, ne rappelaient que des catastrophes inouïes, des morts violentes, des triomphes que le dévouement avait faits lugubres, des auroles changées en couronnes d'épines, des Thabor devenus Golgotha ! Moi qui voyais ce cortège éblouissant de héros, ce panthéon domestique, encadré ou sur piédestal, autour d'une mère aveugle, proscrite, agonisante, je me sentais des pleurs dans la voix, et j'appelais à

mon secours une assurance factice, de peur de dénoncer, par une parole tremblante, la cause de mon émotion, et de rendre visibles à la mère aveugle tant de tableaux où ses fils et ses petits-fils lui souriaient dans leur joie impériale et leur bonheur des anciens jours ! Deux incidents m'ont paru dignes d'être rapportés, de ma première entrevue avec la mère de Napoléon.

— Étiez-vous à Paris, me dit-elle, lorsqu'on a remplacé la statue de mon fils sur la colonne Vendôme ?

— Oui, madame.

— Quel effet cela a-t-il produit dans Paris ?

— Ce fut un véritable jour de fête pour toute la population parisienne. Il semblait qu'on assistait à la résurrection de l'empereur.

— Ce devait être bien beau ! Mon secrétaire m'a lu, dans les journaux, les détails de cette journée, mais tous ces récits étaient bien courts... Ils auraient été plus longs, que je les

aurais trouvés toujours incomplets... Une mère ! J'ai été étonnée qu'on n'ait pas donné à la statue de mon fils le costume impérial.

— Les avis ont été partagés là-dessus. On a pensé qu'il fallait représenter l'empereur sous la physionomie la plus populaire, avec son habit de prédilection, celui que l'Europe connaît. Cet avis a prévalu.

Madame Lœtitia garda quelque temps le silence comme pour réfléchir ; elle revint sur ce sujet pour me demander ce que je pensais, moi, du costume qu'on avait donné à l'Empereur sur la colonne.

— Je reconnais, lui dis-je, qu'on a pu donner d'excellentes raisons pour représenter ainsi l'Empereur ; il fallait perpétuer à jamais cette héroïque figure dans tout ce qu'elle avait de pittoresque pour le peuple et le soldat, afin que les siècles à venir la vissent telle que nous l'avons vue, et plutôt dans cette simplicité de costume,

d'un vulgaire sublime, que dans une enveloppe idéale ou de convention. Maintenant, je vous avouerai, Altesse, que ce costume serait peut-être mieux à sa place sur un autre monument. Il fallait faire un autre piédestal pour cette statue moderne.

« L'art est une chose sévère et qui ne s'accommode pas de toutes ces raisons, si bonnes qu'elles soient. En copiant les colonnes de Trajan ou d'Antonin, on se condamnait à les copier jusqu'au bout. Il est dans nos habitudes invétérées d'art et de goût de regarder notre colonne de bronze comme un monument romain; c'est une forme admise que nous ne séparons pas de l'idée antique. Or, un simulacre moderne, enté sur l'antique, aura toujours quelque chose de choquant, d'incompatible avec les exigences de l'art.

« Cette nuit, en sortant d'Argentina, je traversais la place Antonine, et j'ai cru, dans

l'obscurité, traverser la place Vendôme, tant l'illusion était complète, car le marbre noirci d'Antonin ressemble à du bronze, surtout la nuit.

« La colonne romaine a perdu la statue qui la surmontait; mais la nouvelle statue de l'Apôtre qui a remplacé l'Antonin, s'harmonise toujours parfaitement avec le marbre antique. L'Apôtre est drapé comme l'empereur païen : voilà qui est bien trouvé ! Quant à nous, il est possible que nous ayons fait une faute d'art; mais elle trouve son honorable excuse dans une pensée nationale : à choisir entre le raisonnement d'artiste et le sentiment du peuple, il fallait donner la préférence au dernier. »

La femme vénérable secoua la tête d'un air d'approbation, et, poussant un long soupir, elle dit : « Je ne verrai jamais cela... jamais !... On m'a envoyé de Paris plusieurs gravures de la colonne... Ah! mes pauvres yeux! comme je

les ai regrettés ! J'ai vu ces dessins en les touchant... Je les ai vus avec les doigts... Si j'avais été à Paris, Dieu m'aurait donné la force de monter sur la colonne pour bien m'en assurer... Il me semble qu'on a voulu tromper une pauvre mère exilée et aveugle... De quoi vous étonnez-vous ? L'âge et le malheur rendent défiant !

Tout cela fut dit péniblement, à mots entrecoupés de soupirs, avec des pauses de silence, avec des efforts convulsifs. Il me semblait que chaque parole était la dernière qui devait sortir de cette bouche, tant la forme pâle que je voyais paraissait plutôt appartenir à la tombe qu'à la terre des vivants.

Quand elle eut repris un peu de force, elle me dit : « Il est bien cruel, bien cruel de vivre comme je vis, là, couchée et souffrante, loin de mes enfants ! Je n'ai pas de distraction, et je pense toujours ! Quand je pouvais marcher,

j'allais quelquefois à la messe à Sainte-Marie du Portique ou à San-Lorenzino Lucina, en suivant le Corso ; j'allais me promener à Villa-Borghèse : c'est un quartier français, Villa-Borghèse, n'est-ce pas ? Ce sont les Français qui ont fait la belle promenade de Monte-Pincio ? Il semble qu'on respire l'air de France sur cette colline charmante. Il y a notre palais de l'École, notre église de la Trinité, que j'aime mieux que Saint-Louis. Je trouve Saint-Louis mal placé, dans un quartier obscur ; la Trinité est dans une belle position... Ils sont bien heureux ceux qui montent en ce moment l'escalier de la place d'Espagne pour aller aux vêpres de la Trinité-du-Mont ; il fait si beau temps aujourd'hui ! je sens qu'il y a beaucoup de soleil dans mon salon ; il me semble que je le vois briller sur mes vitres. Le soleil est mon dernier ami !

J'employai toutes les formules de respect pour la prier d'éloigner de son esprit les idées désol-



lantes, et de ne songer qu'à la gloire qui environnait son nom!

Cette conversation avait ému l'auguste agonisante; je me levai, en me promettant de la revoir bientôt, pour rouvrir l'entretien sur un sujet moins triste.

Je remontai le Corso jusqu'à la place Antonine, et, cette fois, je regardai, avec un intérêt beaucoup plus grand, la colonne d'Antonin. C'est alors que je compris combien l'Empereur avait été bien inspiré, lorsqu'il voulut donner le costume antique à sa statue de la place Vendôme. Il y a des contradictions monumentales qui ne peuvent subsister, me dis-je; un jour peut-être, on mettra les deux bronzes, colonne et statue, en harmonie parfaite, selon l'idée de l'immortel fondateur <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ceci a été écrit et imprimé en 1835.





## UN VOYAGE A OXFORD

---

Dans son voyage en Mongolie, M. le baron Bolom nous donne un dessin, avec ce titre : *Antiquité chinoise.*

Voilà un titre qui épouvante l'imagination !

L'antiquité classique commence au quatrième siècle avec le moyen âge ; elle remonte ensuite et se perd, dans la nuit des âges fabuleux, avec la civilisation, ou la barbarie inconnue, sous les assises de la tour de Babel et sous les eaux ténébreuses des lacs du Nicaragua.

On nous montre, au Louvre, trois statues âgées de cinq mille ans. C'est déjà beaucoup.

Tout cela n'est rien, disent les Chinois. Les mandarins affirment que la Chine existait dix mille ans avant la création du monde.

Les mandarins de l'académie de *Ming-tang*, disent les Chinois, ont prouvé, pièces en mains, qu'après le chaos des premières races, commence la dynastie des Jin-Hoang, *les empereurs des hommes*, dont les successeurs furent les Ty-Hoang, *les empereurs de la terre* (traduction littérale). Arrivent ensuite les glorieux règnes des dynasties des cinq frères *Loung* et des soixante-quatre *Chéty* ; puis, les règnes de Koung-San-Ché, de Tchen-Min, de Y-ti-Ché, et les règnes bien plus illustres encore de soixante et onze familles, tous cependant effacés par l'avènement de l'immortel empereur Ki, le *plus grand musicien du monde et l'inventeur de*

*la politesse chinoise.* Telle est l'origine du monde chinois !

Le mandarin, auteur de la première carte chinoise, nommée *Tai-thsing-ithoung-tcki*, le savant Tcheou, va beaucoup plus loin ; il prouve que le ciel autrefois n'était pas borgne et qu'il avait deux lunes ; l'autre, celle qui manque au firmament, tomba sur la terre et se fit Chine. Cette opinion du jeune prince Tcheou, surnommé le prince de la lumière, a paru un peu hasardée au jugement des doctes européens.

En examinant avec attention le genre humain chinois, on serait tenté d'admettre que son espèce n'appartient à aucune des races fondées par Sem, Cham et Japhet, et que ses molécules organiques, tombées de la lune et tamisées par notre atmosphère, ont germé sur notre sol en produisant des êtres dont le visage ressemble à une pleine lune. Cette théorie serait assez conforme aux idées émises par le

savant M. Slider, dans son curieux ouvrage, les *Mystères de la création dévoilés*.

Le culte fervent dont les Chinois entourent les images de la lune ; le rôle considérable que joue cet astre stupide dans la théogonie chinoise, donneraient une certaine autorité à l'opinion du prince Tcheou. L'origine lunatique semble révélée dans les actes, les cérémonies, les fêtes et même les costumes des Chinois. La lune est partout, le soleil brille chez eux par son absence, et, lorsqu'il y a une éclipse, c'est toujours pour la lune qu'ils tremblent et qu'ils appellent à son secours l'artillerie de leurs tambours et de leurs *gongs*.

Paris compte avec effort deux savants qui sont payés pour s'occuper de la Chine. Un jour, j'eus l'honneur de les consulter pour connaître leur opinion sur tous ces mystères apportés en Europe, par Tavernier, lord Witmore, Maccartney et les missionnaires. Le

plus fort de ces savants garda le silence et poussa un soupir. Le second prit un accent sibyllin, et me dit : *La Chine est un lac immense où la sagesse croupit.*

Cela m'instruisit peu.

Je partis pour consulter les savants anglais ; je traversai Londres et je m'arrêtai à Oxford, à l'hôtel du *Lion Rouge, Red Lion.*

Oxford, ville universitaire, est peuplée de savants, mais elle est déserte. La grande rue qui la traverse n'a pas d'égale au monde ; on croirait voir un décor d'opéra que la municipalité anglaise expose un moment pour amuser le voyageur et qu'elle fait rentrer ensuite dans les magasins. C'est une succession de palais de tous les styles, de tous les pays, de tous les rêves, dont la variété continue étonne, offusque ou charme le voyageur. Les passants ne se montrent jamais dans cette rue de peur de l'user. Pareil respect est dû à ce bijou monumental.

Au centre de cette rue, on trouve la plus illustre des universités, entre cour et jardin. Je savais qu'un de nos compatriotes, nommé Lieutaud, demeurait là, en sa qualité de professeur de chinois. Il vint à ma rencontre, me serra les mains et me demanda quel service il avait à me rendre. — Excepté le chinois, je puis tout vous apprendre, me dit-il.

Je lui expliquai le genre de service que j'attendais de lui.

Il me présenta le soir même à deux sino-philés qui avaient habité trois mois le faubourg franc d'*Hog-lane*, à Kanton.

Après une présentation faite en bonne forme (l'intimité s'établit vite en Angleterre), les deux savants m'invitèrent à prendre le thé, à neuf heures, à la chute du jour. Nous étions en plein été.

Je fus exact au rendez-vous et j'expliquai, en prenant une tasse de thé, le but de mon

voyage aux deux savants, flambeaux de la science chinoise.

Ils répondirent par un sourire anglais, et au lieu de me parler du prince Tchou et de la seconde lune, ils me proposèrent une partie de *short-whist*, à une livre la fiche. Ils avaient entendu parler de mes *games* à *Reform-Club*, et ils me faisaient l'honneur de me regarder comme un commis voyageur en whist, continuant sa tournée en Angleterre. La question chinoise n'était à leur yeux qu'un prétexte honorable, ou une ruse de perfide Français.

J'acceptai la partie, en me réservant une meilleure occasion de causer Chine avant mon départ.

A minuit, j'avais perdu toute ma fortune de Bias voyageur, quarante livres. J'avais donc payé d'avance ma leçon chinoise, et, après avoir donné ma dernière *half-crown*, je me crus en droit de demander à mes deux savants



quelques explications sur la théorie du prince Tcheou.

Ils me répondirent, qu'après minuit, l'heure n'était pas *respectable*, et qu'il fallait ajourner la séance au lendemain.

Et ils m'invitèrent au *lunch*.

Donc, le lendemain, à deux heures, je retrouvai mes deux savants.

— Honorables flambeaux de la science, leur dis-je, je ne suis pas venu à Oxford pour jouer au whist, mais pour m'instruire. La carte de la Chine est la seule que je désire voir sur le tapis. Veuillez bien me dire si la carte de l'empereur Théodose, appelée *Carte théodosienne*, est antérieure à celle de votre empereur *Tien-Long*.

Les deux savants restèrent interdits, comme si je leur eusse parlé chinois.

Le plus jeune prit ensuite la parole, et me dit :

— Vous ignorez peut-être que nous pouvons vous montrer, non loin d'ici, le château de Blenheim, qui appartenait à l'illustre Marlborough, qui a fait tant de mal à Louis XIV.

— Je sais cela, répondis-je; nous avons fait une chanson sur Marlborough; voulez-vous que je vous la chante?

— Avant tout, reprit le jeune savant, nous vous devons une revanche au whist; l'acceptez-vous?

J'eus la faiblesse d'accepter, avec l'espoir que les *atouts* me seraient plus favorables que la veille. Le *whist* à trois est un de mes jeux favoris, et, si le hasard gardait la neutralité, en laissant tout au savoir, je ne redouterais aucun joueur de l'Angleterre; mais le hasard m'accable de ses ironies intelligentes, lorsque je veux feuilleter le livre du destin, composé de cinquante-deux cartes, et tout mon savoir ne sert qu'à me prouver que je ne sais rien.

Nous jouâmes jusqu'à la nuit, et je perdis tout ce que je n'avais pas.

Mon compatriote Lieutaud vint à mon aide, et je lui empruntai trente livres, tout juste ce qu'il avait économisé dans ses leçons de chinois.

Voilà tout ce que j'appris de la théorie du prince Tcheou, dans mon voyage à Oxford. J'avais perdu toute ma fortune, je m'étais endetté et déposé en nantissement à l'auberge du *Red Lion*. J'appris, mais trop tard, que ces deux savants ne savaient rien et qu'ils professaient le *whist* dans les universités ; le jeu civilisateur, disaient-ils, le jeu qui donne à l'Angleterre la supériorité sur toutes les autres nations.

Il m'a pourtant été démontré, dans mes séances à *Reform-Club*, que les Anglais font de ce jeu un vrai travail et qu'ils le jouent lourdement. L'inspiration ne leur arrive qu'après

une longue réflexion, et ils ont toujours l'air de vouloir retenir la carte qu'ils vont lancer.

J'écrivis à M. Émile de Girardin, ma providence française, et sa réponse me permit de me dégager de l'auberge de *Red Lion*. Je n'avais donc rien appris de nouveau sur la Chine, sur le ciel borgne, sur la chute de l'autre lune et sur le prince Tcheou.

A mon retour à Paris, M. Émile de Girardin, profitant de mon ignorance chinoise, me demanda un roman chinois pour la *Presse*, qui faisait de si glorieux débuts.

J'écrivis alors *Anglais et Chinois*, et le succès de ce roman faillit me faire passer mandarin. Je savais que j'étais fort ignorant, mais je me gardai bien de le dire, pour ne pas arrêter l'affluence des abonnés.

Dans ce roman, j'eus la hardiesse de faire insurger les Chinois contre les Anglais. On cria au paradoxe, comme on cria plus tard, lorsque

je fis insurger les Indiens, dans ma *Guerre de Nizam*, contre la métropole. J'étais habitué à ce cri, *paradoxe!* depuis mon premier, qui datait de l'opéra de *Guillaume Tell*.

J'ai raconté ailleurs que le roman *Anglais et Chinois* avait donné à M. Lagrené l'idée de se faire nommer ambassadeur en Chine ; j'ai même cité à l'appui de mon assertion, la lettre que cet illustre personnage me fit l'honneur de m'écrire au retour de son ambassade <sup>1</sup>. Comblé des présents qu'il avait apportés de la Chine, j'eus le bonheur d'être son convive chez madame de Girardin, et c'est là que j'appris de l'ambassadeur les choses les plus curieuses sur le Céleste Empire. J'oubliais mes infortunes d'Oxford. La théorie de Tcheou fut mise sur le tapis, ou pour mieux dire, sur la nappe, et M. de Lagrené, avec son érudition nouvelle-

<sup>1</sup> Voir la préface de la *Vie fantastique*, éditée par Michel Lévy.

ment acquise aux bonnes sources, me confirma les assertions du père Voisineau, qui avait parlé le premier des deux lunes et de l'origine lunatique des Chinois.

J'avais écrit déjà plusieurs volumes sur la Chine, et je croyais en avoir fini avec son peuple fantastique et son peuple inhumain, lorsque le dessin du voyage en Mongolie me tomba sous les yeux. Ce fut une surprise et une révélation. Il m'a fallu reprendre la plume, et la retremper dans l'encre de Chine une dernière fois.

Le *Musée des Familles*, de septembre 1862, XXIX<sup>e</sup> volume, page 361, a reproduit, avec une parfaite exactitude, ce dessin, donné par le baron Bolom, et c'est la meilleure explication matérielle qu'on puisse donner de la théorie de Tcheou. De temps en temps, le hasard d'une découverte vient en aide à la science, et change en vérité les conjectures les plus fabuleuses.

Certes, ce dessin antique ne prouve pas que la terre avait autrefois deux lunes, et que la Chine soit une lune tombée du ciel devenue borgne; mais elle démontre que ce système a eu un grand crédit, en Chine, dans les temps les plus reculés.

A quel âge de l'antiquité chinoise remonte cette peinture? Appartient-elle à la dynastie des Jin-Hoang, ou des Ty-Hoang? Est-elle antérieure à l'ère adamique? Sort-elle de l'atelier d'un artiste qui florissait sous le règne de l'immortel Ki, le César Auguste et le Léon X de la Chine? C'est ce que personne ne saurait affirmer, à moins d'avoir la science infuse du premier mandarin de Mingtang. Contentons-nous d'admirer cette curiosité qui amuse et enchante comme un rêve d'Orient, matérialisé par le pinceau.

Cette antiquité nous reporte au temps heureux où la terre était servie par deux lunes. Il



n'y avait pas de nuits obscures. Le service d'illumination était complet.

Deux esprits intermédiaires, deux anges, comme nous disons, planaient dans l'éther et dirigeaient les deux lunes, pour les empêcher de se heurter étourdiment comme deux billes de billard. Tout allait bien, lorsqu'une comète vagabonde prit l'une de ces deux lunes au collet (voir à gauche) et la précipita sur la terre avec un Chinois, une Chinoise et l'Esprit créateur.

Un grand désert se fit dans la partie de la terre qui allait être chinoise, et la lune tombée laissa une longue traînée de brume entre les deux sommets d'un palais merveilleux destiné à devenir le premier temple des Chinois. L'image de l'astre des nuits fut placée sur piédestal avec tous ses attributs, son attitude calme, sa tunique nocturne, et sa figure douce qui se laisse regarder, et n'a pas l'orgueil égoïste de la figure du soleil.



Deux jeunes Chinoises, en costume d'alcôve, se mettent à la fenêtre des deux côtés du palais et adorent la lune. Les prêtres lui apportent, comme présents, des vases de fleurs. On sacrifie même, si je ne me trompe, deux victimes humaines, pour apaiser probablement l'autre lune, furieuse d'avoir perdu sa sœur. Au bas du tableau, les plus belles filles de la Flore chinoise, le *Lavantera*, la *Rosa Kinensis*, le *Yangs*, s'élèvent devant l'image de la lune, et deux paons, emblèmes de la beauté, décorent le piédestal. C'est l'apothéose de la lune ; c'est un rêve dicté à un mandarin par un grand poète endormi.

Cette peinture manque à la riche tapisserie que M. de Lagrené a rapportée de sa glorieuse expédition. Comme elle compléterait admirablement ce travail ou ce poème ! La tapisserie résume tout le rêve chinois, peint sur laque, sur émaux, sur papyrus jaune, sur crêpe nan-

kin ; les paysages sans perspectives entassant les kiosques, les pagodes, les miaos, les femmes accoudées aux balcons, les grappes de marsanas avec leurs clochettes d'or, les touffes d'yangs, les tiges d'hibiscus et de spondias, servant de perchoirs à l'*avis splendida*, emplumé d'émeraudes ; les palanquins où rayonnent à travers le rideau deux yeux obliques, et des visages frais et ronds ; les lacs émaillés de fleurs de nénuphar ; les troupeaux de chèvres du Thibet grimpant sur des collines d'or ; de graves petits Chinois jouant avec des chats écarlates ; des femmes préparant le thé ; des mandarins ayant l'air de méditer au pied d'une tour de porcelaine ; des jardiniers inventant des fleurs pour narguer la nature ; des pleines lunes larmoyantes, étranglées par des dragons noirs ; un peuple de magots à face narquoise ; un congrès de savants muets, assis sur leurs talons ; des miniatures de pagodes aux tuiles

d'or ; des balcons aux auvents anguleux, semés de clochettes ; des vases remplis de toutes les fleurs et de tous les fruits que la nature oublia de créer ; enfin, un éblouissant chaos de toutes les folies adorables, filles d'un coup de soleil tropical et matérialisées par des artistes tombés de la lune comme des aérolithes vivants ; ajoutez à ces étrangetés sublimes le tableau de *l'Antiquité chinoise*, et vous aurez toute la Chine sur un mur de salon, le poëme, sans lacune, de ce pays émouvant qui va devenir prosaïque, bourgeois et ennuyeux, au premier jour, mais qui fera d'avantageux traités de commerce avec les Anglais.

Cette dernière réflexion me remet en mémoire des vers que j'envoyai à Théophile Gautier, en 1838, et dont la publicité me paraît aujourd'hui assez opportune.

## ADIEU A LA CHINE

Tout voile est déchiré, toute illusion morte,  
Le bout de l'univers est devant notre porte ;  
Plus de ces beaux pays, d'un lointain fabuleux !  
Adieu le fleuve jaune, et tous les contes bleus !  
Que vas-tu devenir, fabuleuse planète,  
Toi, qu'un père Kircher vit avec sa lunette,  
Petit monde, greffé sur le nôtre, dit-on,  
Et dont le péristyle est au port de Kanton ?  
On la nommait la Chine, et pour nos rêveries  
Elle existait au moins sur les tapisseries ;  
Fille du grand soleil, elle nous consolait,  
L'hiver, quand nous prenions du thé noir dans du lait,  
Derrière un paravent, et que, la tasse pleine,  
Nos doigts, avec respect, serraient la porcelaine,  
Riant tableau d'émail, où, sur un palanquin,  
Passait, au bord d'un lac, la femme de Nankin.  
Dernier rêve de l'homme, illusion dernière !  
Laissez au fer anglais finir sa double ornière,  
Et nous allons apprendre, un jour, en nous levant,  
Qu'il faut briser les dieux de notre paravent,  
Que la chinoiserie était folle dépense,  
Que la Chine n'est pas ce qu'un vain peuple pense,  
Et qu'après sa muraille, on n'a rien découvert  
Qu'un plat pays bourgeois, sans magots, ni thé vert !

• Qui m'eût dit, lorsque j'envoyais ces vers à Théophile Gautier, en 1838, qu'au mois de mai 1862, je lirais dans les journaux cette phrase : *L'empereur de la Chine va introduire le gouvernement représentatif, avec deux Chambres, dans le Céleste-Empire.* Je le souhaite pour le bonheur de ce grand pays et de son malheureux peuple. Mais les poètes regretteront toujours l'ancienne Chine mystérieuse et inabordable, l'empire du Cathay tombé de la lune, et lune peut-être lui-même, et fermant ses portes aux Européens railleurs. Encore un progrès bourgeois ; encore un coup de pioche sur l'écluse de Suez ; tout le monde ressemblera à tout le monde ; Paris dictera ses lois somptuaires à sa province universelle ; il y aura des vaudevilles français à Stamboul comme à Pékin, et la crinoline ouvrira son envergure sur la mappemonde ; la reine des Ovas ne vient-elle pas de faire une commande parisienne pour le laid sexe féminin

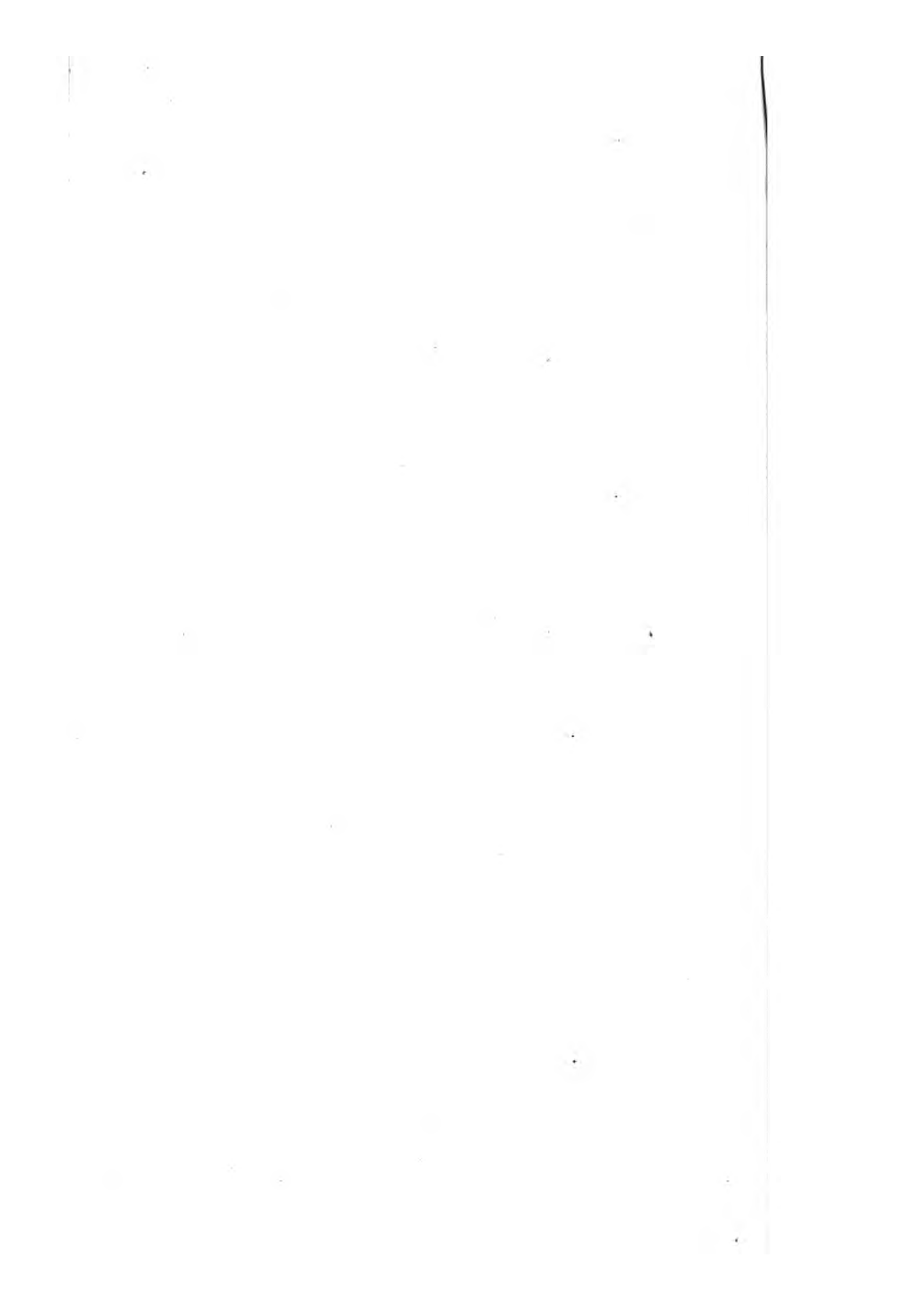
de Madagascar ! Les sauvagesses de l'Océan du Sud demandaient des miroirs de quatre sous aux marins de Bougainville ; leurs filles demandent des chapeaux du passage du Saumon. La vapeur maritime a fait éclore partout le chemin de fer terrestre ; hier encore on remontait le Gange en palanquins de Calcutta aux frontières du Penjaub ; aujourd'hui, lisez les journaux anglais de l'Inde : l'angle immense qui part de Calcutta, met sa pointe à Delhi, et retombe à Bombay, est un angle ferré où fument les locomotives, où les stations s'élèvent sur le domaine des tigres expropriés pour cause d'utilité publique. Les voyageurs mangent des tranches de jambons d'York sur les gazons des buffets, où les bêtes fauves mangeaient les voyageurs. Il y a quinze ans, j'annonçai au hasard, comme un paradoxe, dans mon roman des *Damnés de Java*, que la longue chaussée de briques qui, depuis une civilisation incon-

nue, traverse Java, depuis Sumatra jusqu'à Sourabaïa, était comme la pierre d'attente providentielle d'un *rail-way* prochain, et, l'autre jour, tous les journaux annonçaient que ce paradoxe était une vérité indienne. Oui, dans cette île merveilleuse, berceau du monde, la chaussée de briques se ferre par actions; elle est cotée à la bourse de Calcutta. Il y a déjà des stations devant le volcan *Mara-Api*, la *colère du feu*; devant les ruines mystérieuses de Solo; dans ces forêts nocturnes qui avaient reconquis leur virginité, et que les pionniers livrent aux locomotives. Les eaux thermales de Java vont faire concurrence à Vichy et à Plombières; le genre humain va se rajeunir à ces jouvences du soleil; mais la poésie de l'inconnu s'évaporerait partout; on se croira toujours sur le chemin de fer de Bougival ou de Pontoise; on entendra en tout lieu le cri de cinq minutes d'arrêt; on verra descendre des nuages de crinoli-



nes et de fracs noirs, sous les hangars de toutes les gares. Ce sera fort monotone sans doute, mais la monotonie du bien-être général est la seule chose qui puisse donner à notre globe l'universelle civilisation.





## SOUVENIR D'UNE LECTURE DU TALMUD.

---

L'été dernier, je passai plusieurs jours en Allemagne avec Nadar ; il se proposait alors de donner aux bords du Rhin l'émouvant spectacle qu'il a donné sur les rives de la Seine. Les exigences douanières du Zollverein n'ont pas permis à l'intrépide aéronaute d'arriver gratuitement à Kehl avec son ballon gigantesque ; on voulait lui faire payer 30,000 francs son billet d'entréc, sa stalle de l'air. Nadar a trouvé le

prix des places exorbitant, et il a convoqué tout Paris au Champ de Mars.

Nadar m'expliquait, dans nos promenades, sa théorie sur la direction des aérostats et la puissance auxiliaire de l'hélice. J'étais convaincu en l'écoutant. Nadar parle comme un savant d'esprit ; il a un organe mélodieux, qui fait un contraste charmant avec son allure de Titan gentilhomme ; il s'exprime avec une facilité limpide, échauffée par la verve impétueuse d'un homme du Midi ; ses yeux ont la douceur et la flamme de la fascination ; ils semblent étinceler sous le front d'une Circé virile. Tout annonce en lui l'homme supérieur et résolu qui attend, comme Copernic, un instrument pour mesurer les astres, et comme Colomb, une planche pour traverser l'Océan.

Ces individualités sont rares, et lorsqu'un de ces phénomènes organisés me fait l'honneur de côtoyer mon impuissance, je me suspens volon-

tiers à sa ceinture pour voyager quelques jours avec lui.

C'est donc ce que j'ai fait avec Nadar.

A force de le regarder avec étonnement et de l'écouter avec bonheur, je fus obsédé par une idée étrange, une de ces idées qui ne peuvent tomber dans l'esprit qu'au milieu de l'été, quand le cerveau brûle et cherche un bain de fraîcheur dans l'ombre crépusculaire des forêts allemandes, à l'heure du milieu du jour.

Je trouvai que Nadar ressemblait à cet être mystérieux que le Talmud désigne sous le nom de Nemrod. Comme la divagation n'a pas de logique et vous fait arriver à un but en vous faisant oublier le chemin qu'on a pris, j'admis un instant l'impie système de la transmission des âmes, et, sous l'influence d'un coup de soleil de juillet, je conclus qu'après cinq mille ans de sinécure aérienne, l'âme de Nemrod était passée dans le corps de Nadar.

Je communiquai à Nadar mon idée bizarre, et il me pria de vouloir bien lui dire ce que son aïeul avait fait de mémorable.

— Nemrod a découvert la direction des ballons trois mille ans avant Jésus-Christ, rien que cela.

Nadar, qui ne recule devant rien, recula, en me jetant une exclamation.

Des gestes affirmatifs continuèrent ma phrase, dans la langue chorégraphique.

— Et où avez-vous fait cette découverte? me demanda-t-il.

— Dans le Talmud, le plus vénérable des livres après le livre par excellence, la Bible, le Talmud, œuvre ténébreuse, commencée dans une crypte de Babylone, avant Cyrus, et finie par le rabbin qui visita le premier les ruines du temple de Salomon.

— Et le Talmud a parlé des ballons? s'écria Nadar, en regardant le ciel, son océan.

— Vous allez voir...

Et comme j'allais commencer mon récit, extrait d'une traduction du Talmud, ainsi que les incrédules peuvent s'en convaincre, je m'interrompis brusquement.

Ici j'ouvre une parenthèse.

Un phénomène d'intuition mystérieuse nous tourmente quelquefois et nous met en rêverie. Le cas est rare, par bonheur, car s'il était fréquent, les maisons de fous auraient de trop nombreuses succursales. En regardant autour de nous certains objets, immobiles, agités, vivants ou matériels, hommes, femmes, arbres, animaux, maisons, palais ou cabanes, il nous semble que nous avons vu, dans un autre monde, les mêmes choses, dans le même ordre, la même disposition et sous l'influence d'une pensée que nous retrouvons, et qui se rattache à une date inconnue, à une existence dont il nous est impossible de préciser l'épo-

que. Cette sensation est forte, mais fugitive. A peine éclos, elle s'évanouit comme un parfum du passé dans la mémoire de l'odorat.

En ce moment, Nadar me paraissait absorbé par une réflexion de cette nature; le nom de Nemrod, appliqué à la direction des ballons, le ramenait peut-être dans un passé ténébreux et lointain, dans lequel il cherchait de confus souvenirs.

Il y eut un instant de silence; on n'entendait d'autre bruit que le murmure du torrent voisin et la brise du Midi dans les vieux chênes druidiques de Lichtenthal.

— Voyons, me dit Nadar en riant à la Circé, contez-moi l'histoire hébraïque de mon prédécesseur.

— Nemrod, lui dis-je alors, appartient aux âges dits fabuleux, parce qu'ils sont peut-être les seuls historiques. L'Écriture se borne à désigner ainsi ce roi de l'Euphrate : *Nemrod fut*

*un grand chasseur devant le Seigneur.* — C'est tout simplement une énigme, et par bonheur le Talmud s'est chargé de nous en donner le mot.

Nemrod naquit dans le pays des horizons purs; des jours lumineux, des nuits rayonnantes, le pays des astronomes primitifs : il était Chaldéen. La Théogonie d'Hésiode et d'Homère ne devait égarer et charmer le monde que vingt siècles plus tard; les dieux et les déesses n'étaient pas sortis du berceau grec. Les Chaldéens cherchaient un seul dieu dans le ciel; et voyant dans le soleil le père de la vie et de la fécondité, ils adorèrent le soleil.

— Il me semble, me dit Nadar, que nous nous éloignons un peu de la direction des ballons.

— Nous la touchons du doigt, repris-je; une minute de patience. Un préambule, en apparence oiseux, est l'assaisonnement de la curiosité.



— Soit, dit Nadar, assaisonnez.

Et je repris en ces termes :

— Nadar, Nemrod, veux-je dire, est le créateur des nobles ambitions ; il se sentait né pour s'élever au-dessus du vulgaire, et il eût été conquérant, s'il y avait eu alors quelque chose à conquérir. Mais la terre était en train de se repeupler, pour cause de déluge ; les Chaldéens dormaient à la belle étoile, pour économiser les maisons ; les propriétaires étaient encore dans le néant, et les familles nomades des pasteurs vagabondaient avec leurs troupeaux, des bords du golfe Persique aux ruines de la tour de Babel.

Nemrod, ne sachant comment employer son activité puissante, et n'ayant rien à faire, se fit roi, se couronna, et attendit un peuple sur le vaste terrain d'un palais que d'habiles architectes devaient un jour lui bâtir. Pour charmer ses loisirs, le roi de la future Babylone s'adon-

nait au plaisir de la chasse, et sa flèche ne manquait jamais le but que son œil avait désigné. Il tuait les aigles au vol, et arrêtait les panthères dans leurs bonds.

— Mon cher, interrompit Nadar, vous me ferez manquer le convoi de Paris.

— Vous partirez demain, lui dis-je sur l'air de *la Favorite*. Cependant, le peuple attendu n'arrivait pas, et le roi isolé éprouvait chaque jour le vif désir de gouverner et de dominer quelque chose, ou de conquérir le domaine d'un voisin, et, ne voyant rien sur la terre, il tourna vers le ciel ses regards ambitieux.

— Enfin, nous y voici ! s'écria Nadar. Lâchez tout !

— Un instant, dis-je, mon cher Nadar..., à force de regarder le soleil, Nemrod le Chaldéen reçut un coup de soleil, en plein midi, et son imagination s'enflamma ; il crut voir derrière l'astre du jour la main d'un dieu qui dirigeait sa



course, et il résolut de conquérir l'empire de l'azur, le royaume de l'infini. A cette époque, la science astronomique n'avait pas encore démontré, à l'aide des logarithmes, que la terre est à trente-huit millions de lieues du soleil. Quand on voyait lever cet astre au sommet d'une montagne, on croyait pouvoir le toucher avec la main, en étendant un peu le bras.

Les ruines de la tour de Babel étaient un nid d'aigles, mais quels aigles ! Ceux de nos ménageries sont des oies en comparaison. Tout a dégénéré. Le roi Nemrod s'amusait à gouverner ces oiseaux, faute de peuple, et il les apprivoisait comme des perruches, avec son regard fascinateur. Un jour, il choisit, dans sa basse-cour, le plus fort de ses aigles domestiques, un géant d'ornithologie, et, le liant par les serres à un appareil de cordages, fixé à la circonférence d'une nacelle d'osier, il regarda le dieu du soleil, et s'écria : Je te détrônerai,

et je serai un grand chasseur devant toi.

Il s'agissait de diriger le premier aérostat vers le point de la voûte céleste ; rien ne parut plus simple à Nemrod l'inventeur. Il condamna son aigle à un jour de jeûne forcé ; puis il suspendit des viandes saignantes à l'extrémité d'une perche, qu'il devait tenir dans la main, en ayant soin de tenir toujours la nourriture à une demi-coudée du bec de l'oiseau carnivore. Fier de sa découverte et sûr de sa victoire, il prit son arc et ses flèches, monta dans sa nacelle, et l'aigle déployant l'immense envergure de ses ailes, se rua comme un Tantale aérien sur la proie toujours fugitive, et enleva l'intrépide chasseur dans la direction du soleil.

Jamais plus sublime folie n'avait éclaté dans un cerveau humain, à cette époque de géants ; elle a sans doute donné naissance aux fables de Prométhée, le ravisseur du feu céleste et de la race titanesque, entassant Ossa sur Pélion

pour escalader le ciel et détrôner les dieux.

Ivre de joie, Nemrod emporté par le vol de l'aigle, arrivait aux régions du silence ; quand il daignait abaisser son regard sur la terre, il découvrait une miniature de carte géographique, bien antérieure à la carte Théodosienne ; il mesurait d'un coup d'œil la vaste plaine où bientôt allaient s'élever les cités de Ninus, d'Assur et de Sémiramis, Babylone, Ecbatane, Suse, Ninive ; et, de cette hauteur prodigieuse, l'Euphrate lui apparaissait comme une ligne déliée et bleuâtre, descendant des monts Arméniens au golfe Persique, à travers des points blancs et noirs, indice de végétation et d'aridité. La nacelle montait, montait, montait toujours ; l'aigle déchirait l'air de son bec furieux, en poussant des cris rauques, et l'appât suspendu servait de gouvernail, et donnait à la nacelle la direction demandée par le premier conquérant de l'air. Tout à coup, en sortant d'une zone

brune, l'aérostat fut enveloppé par une atmosphère éblouissante, où l'embrasement du ciel semblait rouler sur tous les horizons des torrents d'étincelles. Le disque du soleil se détachait, comme un bouclier d'or sans rayons, au milieu de cet incendie aérien, et un de ces spectres de vapeur, comme les cisèle le caprice d'un nuage lumineux, se leva au-dessus de l'astre, en se penchant vers la nacelle de Nemrod.

Le soleil et le conquérant paraissaient être à la distance ordinaire qui sépare le gibier du chasseur.

Nemrod prit son arc et une flèche, se leva, mit un pied sur le bord de la nacelle, visa juste, et un sifflement aigu annonça qu'une pointe d'acier traversait l'espace, dans la direction du soleil...

Le lendemain, dit le Talmud, un berger qui conduisait son troupeau sur les berges de l'Euphrate, aperçut avec horreur le corps de Nem-

rod, gisant dans les herbes, à côté de l'aigle, et, à quelques pas de là, une flèche teinte de sang!...

Nadar me dit avec émotion :

— Est-il bien vrai que ce récit soit dans le Talmud?...

— Je voudrais bien l'avoir inventé, lui dis-je, mais je ne fais que le reproduire d'après le livre sacré des Israélites. En arrivant à Paris, allez à la Bibliothèque impériale, et demandez une traduction du Talmud, vous y trouverez le chapitre de Nemrod et son ascension.

— En attendant, reprit Nadar, écrivez votre récit, mais vous ne l'écrirez jamais tel que vous venez de me le raconter.

— J'essayerai, lui dis-je; mais, après l'antique, voici le moderne. Il y a un supplément.

— Du Talmud?

— Non, de M. Tissot.



— Lequel des trois Tissot?...

— Le quatrième, l'inconnu; c'est un inventeur, et, par conséquent, il n'était pas de l'Institut. Ce M. Tissot, trouvant que les ordres d'architecture de Vitruve abusaient des colonnes, depuis trop longtemps, et que tous les monuments de l'univers ressemblaient toujours à des jeux de quilles gigantesques, inventa l'ordre des grâces. Aucun architecte ne voulut mettre ce nouvel ordre à exécution, et on continua Vitruve. Ceci se passait, il y a trente ans environ...

— Il me semble, me dit Nadar, que votre supplément s'éloigne un peu de la direction des aérostats.

— Au nom du ciel, où vous monterez, mon cher Nadar, repris-je, donnez-moi un supplément de patience!... M. Tissot se remit à inventer, et, cette fois, il songea comme vous à la direction des aérostats. Son projet était admi-



rable, en gravures; cela marchait comme sur des roulettes, sur le papier. L'épisode du Talmud avait inspiré M. Tissot, assez heureusement au point de vue de la théorie, qui n'est pas celui du Champ de Mars. « Un jour, disait-il dans sa notice dont je possède encore un exemplaire, un jour, je vis passer sur ma tête, à une hauteur prodigieuse, un vol de grues, formant la lettre V, et je dis : — A quoi servent les grues, dans la création, où tout doit servir à quelque chose? A rien, me répondis-je, et je me mis à réfléchir sur l'inutilité des grues. Tout à coup je fis amende honorable au Créateur, et je découvris que ces oiseaux voyageurs et sociables pouvaient être utilisés pour la direction des aérostats. »

M. Tissot, plein de cette idée, construisit un modèle en carton qu'il exposa au passage du Caire. Tout fonctionna à merveille; le ballon avait deux pieds de haut, avec une nacelle

dans la proportion requise. Une perche, figurée par une longue aiguille de bois et laissant flotter à son extrémité un appât friand, dépassait de trois pouces les becs de vingt-quatre grues en carton, attelées à la corbeille. Un rouage mettait en mouvement la machine, et les grues, se précipitant en masse vers l'appât nourricier, entraînaient l'aérostat vers les quatre points cardinaux de la salle, à la volonté de M. Tissot.

Hélas ! un attelage de vingt-quatre grues vivantes est difficile à trouver ; Dieu sait où perchent les grues, et M. Tissot l'ignorait complètement : les savants n'en savaient pas davantage ; Plin, le naturaliste, est muet sur le chapitre des grues, et Buffon imite ce silence prudent. M. Tissot entendit dire que la Société royale de Londres s'occupait des grues dans ses moments perdus ; il se rendit à Londres, et

s'adressa au fameux taxidermiste Ardisson, secrétaire de la société, qui lui montra quatre grues empaillées, en offrant de les lui vendre cinquante livres la pièce. M. Tissot acheta les quatre oiseaux directeurs, avec le raisonnable projet de les exposer, dans la plaine Saint-Denis, au moment du passage des grues, qui devaient à coup sûr s'abattre du haut des airs, pour rendre une visite à leurs compagnes terrestres, et alors, un immense coup de filet de vingt-quatre grues assurait l'expérience de la direction des ballons. Par malheur, en débarquant à Calais, M. Tissot oublia de déclarer ses quatre grues à la douane; on confisqua le colis au profit de l'État, et le voyageur fut condamné à 4,000 francs d'amende, comme contrebandier en oies sauvages et malfaiteur. L'appareil de carton, le voyage à Londres, l'achat des quatre grues, l'amende et les frais de pro-

spectus, ruinèrent M. Tissot, qui était pauvre, comme tous les inventeurs. Il tomba dans un découragement profond. Quelques amis, qui avaient foi dans les grues, lui conseillèrent d'adresser un mémoire à l'Académie des sciences ; le mémoire fut fait : on nomma, selon l'usage, une commission de quatre membres et d'un secrétaire pour examiner la découverte. L'examen dura deux ans ; le secrétaire seul se rassemblait tous les jeudis, attendait jusqu'à six heures les quatre confrères qui s'acharnaient dans leurs absences, et, après avoir rédigé un procès-verbal en quatre lettres « rien, » il allait dîner chez Flicoteaux. M. Tissot réclamait une réponse tous les lundis, et ruinait encore sa ruine avec des lettres affranchies. Le secrétaire répondit enfin que la découverte avait été jugée impraticable, après mûr examen. Cette réponse aurait bien affligé M. Tissot ;

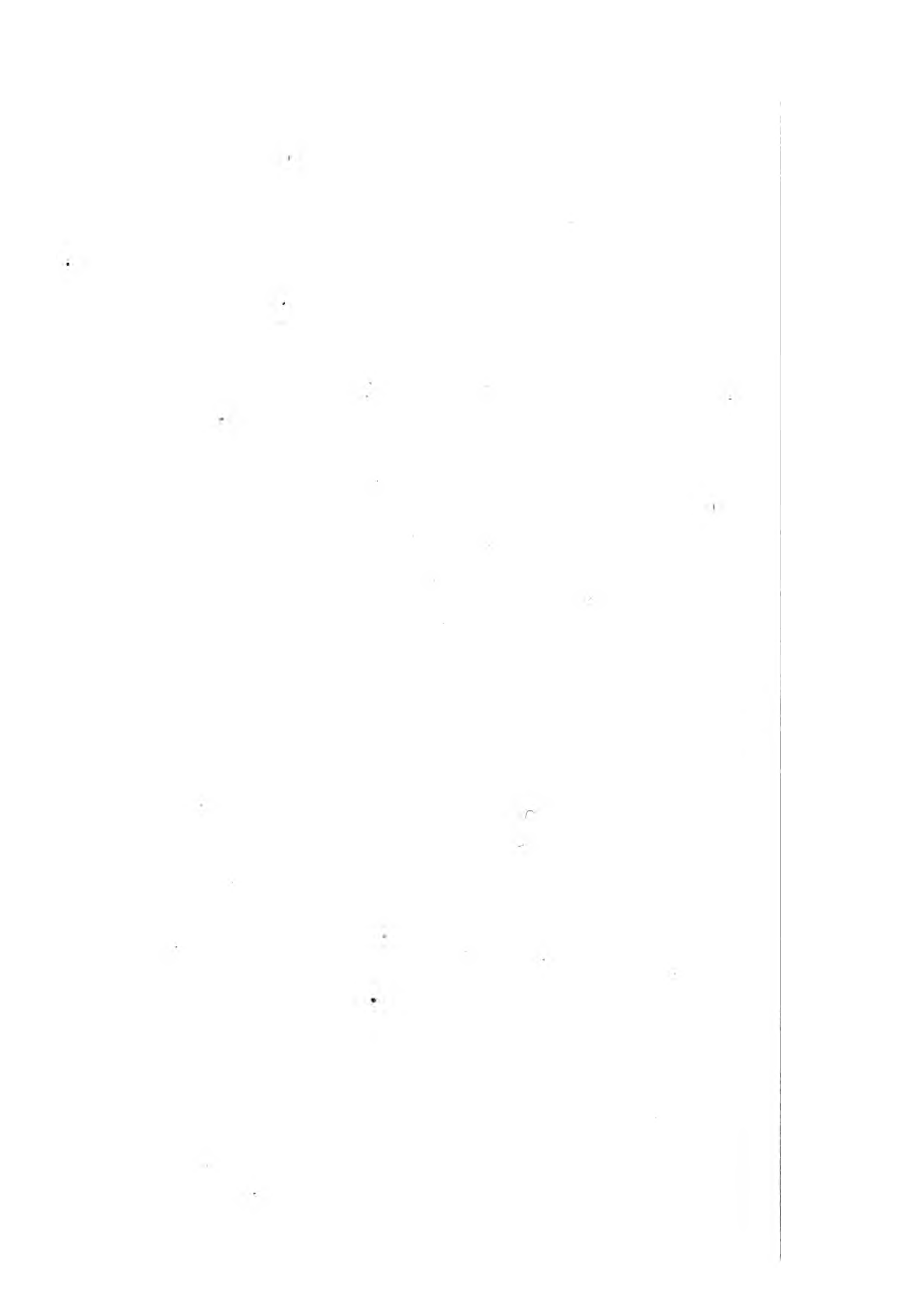
heureusement il était mort quand elle arriva.

Et j'accompagnai Nadar à la gare du chemin de fer, en lui souhaitant deux fois bon voyage, l'une pour le voyage de terre, l'autre pour celui des nues, et j'ajoutai, ce que je crois fermement : L'hélice est le levier d'Archimède pour les ballons. Vous avez résolu le problème. Mais il faut beaucoup d'or pour en payer l'exécution ; le lest est fort cher cette fois, et la Californie des inventeurs n'est pas à Paris.

Nadar sourit ; il avait tout prévu, même le lest de l'or, et il savait que les recettes des répétitions générales, soit à Paris, soit à Londres, payeraient suffisamment les frais de la première représentation.

Ce chapitre était écrit en Allemagne bien avant le terrible incident du Hanovre ; à quelque chose malheur est bon. Toute l'Europe s'est émue de ce voyage du *Géant*. Les sympa-

thies universelles sont acquises au courageux aéronaute et à la jeune et charmante femme qui a montré tant d'héroïsme et de dévouement, et qui a été l'ange gardien de la nacelle dans cette course à travers la mort.



## UNE CAMPAGNE DANS LE PALATINAT

---

De 1674 à 1693, lorsque Versailles s'ennuyait, il envoyait des incendiaires dans le Palatinat ; c'était un amusement. On avait alors sur ces guerres à la torche des idées qui ne sont plus les nôtres aujourd'hui. Le bon Turenne écrivait à Louis XIV : *Il faut brûler le Palatinat et le manger*. Le sieur de Mélac passait le Rhin avec quatre cents hommes, trois pièces de canon, et des allumettes, et il brûlait Heidelberg, Spire, Manheim, et trente-deux villages. L'histoire



compte seulement deux incendies du Palatinat, ce serait déjà trop de deux, mais il est facile de prouver qu'il y en a eu cinq.

Le village de Walldorf, situé à deux lieues de Heidelberg, a été brûlé trois fois dans le cours de ces horribles guerres palatines. Ce nom m'avait frappé, il y a bien longtemps, et il était resté dans ma mémoire. Un jour, pendant l'été de 1858, me trouvant en Allemagne, j'appris par les journaux du pays, que le village de Walldorf venait d'être incendié, et que le désastre réduisait à la misère un grand nombre de familles. — Vraiment, me dis-je, ce Walldorf est l'Oreste des villages; quand la guerre ne l'incendie pas, la paix se charge de la besogne. Il passe sa vie à renaître de ses cendres. Cette fois, Turenne; de Lorges, Mézac et Louvois sont innocents. Une imprudence locale a fait le désastre, et il serait de bon goût qu'une intervention française le réparât.

Je communiquai mon idée à madame la comtesse Kalergis, qui est l'âme de toutes les fêtes, dans la haute société de Bade, et qui fait tout réussir. — Nous donnerons un concert, et nous jouerons la comédie, me dit-elle. Je vais faire le programme. Il y a dix mille francs de recette assurée pour les incendiés du Palatinat. Les ombres de Turenne et de Mélac seront contentes de nous. Décidément, nous valons mieux que nos aïeux : ils étaient incendiaires, nous sommes pompiers.

Madame la comtesse Kalergis ne s'est pas contentée d'être la femme la plus spirituelle du monde, la digne amie de madame Émile de Girardin, elle a un talent et un cœur d'artiste ; Dieu seul connaît le nombre des bonnes œuvres qu'elle a faites ; ce n'est pas elle qui en a gardé le souvenir ; puis, lorsque la circonstance l'a exigé, elle a toujours mis son incomparable talent de pianiste au service d'une bonne action.

Alors, ses doigts de fée élèvent le piano à la dignité de violoncelle ; le clavier chante avec les gammes d'or de madame Gueymard ; Chopin s'est métamorphosé en Grâce ; le charme divin de la femme anime tous les ressorts de l'instrument.

Ici la fantasque parenthèse ouvre ses antennes de fer, me fait repasser le Rhin, et me transporte, par le souvenir, dans un salon qui était un temple, et au milieu d'un monde à jamais éteint. L'aube blanchissait la cime des arbres des Champs-Élysées ; il n'y avait plus que les intimes autour du fauteuil de madame de Girardin : Victor Hugo, Lamartine, Balzac, les deux Dumas, Théophile Gautier, le docteur Cabarus ; quel public ! C'était celui de madame la comtesse Kalergis, qui se mettait au piano pour nous faire entendre les suaves mélodies de l'aurore. Le concert des brillantes causeries s'interrompait ; les bouches les plus éloquentes

faisaient silence; on écoutait avec ravissement ces hymnes du cœur que la grande et noble artiste chantait avec l'organe de son piano merveilleux, et, quand le jour se glissait à travers la colonnade du jardin, on le chassait comme un importun; on rabaisait les tentures sur les vitres, pour continuer les brillantes nuits que nous donnaient ces ineffables concerts.

Le cœur se serre à l'idée que le stupide néant s'est emparé de toutes ces fêtes, et qu'il ne nous les rendra plus. Entrons en Allemagne, et oublions.

Madame la comtesse Kalergis écrivit le programme, et soumit à mon approbation un article assez grave; il s'agissait, pour moi, d'improviser une comédie, en vingt-quatre heures, d'y jouer un rôle, et de la faire répéter et jouer, en deux jours.

Je saisis avec empressement l'occasion de ne rien refuser à la noble *impresaria*.

Madame Rumbold, princesse Labanoff, qui joue la comédie, comme la première des jeunes premières, et chante comme une *prima donna di cartello*, voulut bien accepter un rôle. Vivier, qui tire du cuivre des fusées de mélodies de l'or le plus pur, nous promet de s'associer à l'œuvre, et il ne manque jamais à sa parole, ce grand artiste.

Voici le programme que madame la comtesse Kalergis composa, et fit afficher à la vitre de la librairie Marx, le jour du bénéfice de Wall-dorf. A midi, tous les billets étaient enlevés. On vendit les derniers à des prix fous.

---



---

## SOIRÉE DE BIENFAISANCE

1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1858, A 8 HEURES

Au profit des incendiés du village de Walldorf  
Près Heidelberg

---

### PROGRAMME

#### PREMIÈRE PARTIE

- 1<sup>o</sup> Prologue en vers par. . . . . M. MÉRY.  
récité par l'Auteur.
- 2<sup>o</sup> *Prélude et Fugue de Bach*, Nocturne de  
*Chopin*. . . . . M<sup>me</sup> KALERGIS.
- 3<sup>o</sup> Valse d'Alary, chantée par. . . . . M<sup>me</sup> RUMBOLD.
- 4<sup>o</sup> Sérénade de *Schubert*, exécutée sur le  
Cor par. . . . . M. VIVIER.  
(Accompagnateur M. KETTERER).
- 5<sup>o</sup> Duo de *Thalberg* sur les motifs de *Norma*,  
exécuté sur deux pianos par. . . . . { M<sup>me</sup> KALERGIS et  
M. WIENAWSKY.

#### DEUXIÈME PARTIE

#### PREMIÈRE REPRÉSENTATION

## LA COQUETTE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, PAR M. MÉRY

La musique de la romance a été composée par M. ALARY

Personnages.	Acteurs.
Hortense de Valmont. . . . .	M <sup>me</sup> RUMBOLD
Edmond Duclos. . . . .	M. RUMBOLD.
Ernest. . . . .	M. DE TALLENAY.
Thomas, jardinier. . . . .	Baron de HAHN.
D'Herbés, observateur couronné par l'In- stitut. . . . .	M. MÉRY.

La scène est à Ville-d'Avray, près Paris, en 1858.

Il avait fallu tout improviser en deux jours.  
— *Les malheureux ne doivent pas attendre, le bonheur seul est patient*, avait dit madame Kalgis, et chacun paya de zèle, pour obéir à la reine de la fête. Le rideau du joli théâtre se leva devant un parterre de rois, de princes, de ducs, et toute l'aristocratie voyageuse de l'Europe. J'ai retrouvé sur un album le prologue que j'eus l'honneur de lire, le voici :

#### LA FÊTE DE BIENFAISANCE

Aujourd'hui, le voyage est une promenade :  
On part; on va passer quatre beaux mois à Bade,  
Dans ce parc de l'Europe, où vingt peuples divers  
Prévoyant, en été, les fléaux des hivers,  
Guérissent tous les maux qu'ils auront, et vont boire  
L'air pur de Lichtenthal et de la Forêt-Noire.  
Il est doux d'être riche alors, et de choisir,  
Chaque matin, un plan qui dore le loisir,  
Et de savoir cueillir douze heures embaumées  
Comme des fleurs, pour nous, sur le cadran semées :  
C'est l'embarras du choix; pendant les trois saisons



On trouve ce qu'on veut sur les quatre horizons.  
Là-haut, le vieux castel ouvre sa vaste enceinte;  
Devant lui, les sapins distillent leur absinthe,  
Et, dans cette ruine, un champêtre festin  
Contente à peu de frais l'appétit du matin !  
Le décor est splendide, et la grande nature  
De la salle à manger festonne la tenture,  
Et ces vieux pans de mur, ces lierres, ces arceaux  
Seraient payés bien cher aux Frères-Provençaux.  
On peut, un autre jour, lancer la cavalcade  
Vers Géroldsau, devant le roc de la cascade,  
Ou vers la Favorite, ou, par un frais matin,  
S'égarer, en rêvant, du côté d'Eberstein.  
Toujours le paysage encadrera l'histoire.  
On peut même explorer l'illustre Forêt-Noire,  
Que des auteurs français, bons, mais extravagants,  
Dans vingt drames menteurs peuplèrent de brigands,  
Et qui, dans ses vallons, innocemment abrite  
Le Faust laborieux, avec sa Marguerite,  
Sans Méphistophélès ; ou le bon paysan,  
Ou le peintre naïf, ou l'honnête artisan :  
Tous, dans les longs hivers, quand les fleurs sont flétries,  
Cultivent, près du feu, leurs humbles industries,  
Et cessent le travail, lorsque les douze coups  
Ont annoncé minuit, par la voix des coucous.

Après le bain, il est une meilleure cure  
Pour le piéton ; il monte au sommet du Mercure  
Au lever du soleil, quand l'azur radieux



Environne ce mont du messager des dieux ;  
Celui qu'une santé trop bonne rend malade  
Se guérit, sans docteur, avec cette escalade,  
Chez Balthazar Weber commande un grand festin,  
Et choisit, pour dîner, neuf heures du matin.  
Chaque soir, bal, concert, opéra, comédie,  
Tous les plaisirs des arts, et pas de tragédie !  
La Musique partout ; les échos allemands  
S'épuisent à chanter, après les instruments ;  
C'est la reine de Bade : à toute heure on l'écoute ;  
Au budget des plaisirs Dieu sait ce qu'elle coûte ;  
N'importe ! on la prodigue, on la sème dans l'air  
Au pays de Mozart, de Goethe et de Schiller ;  
C'est un hymne sans fin ; sur la terre embrasée  
Le matin, elle pleut comme une autre rosée ;  
Vers le milieu du jour elle ne s'endort pas ;  
Elle suit la parole aux heures des repas,  
Et, le soir, quand le ciel étend de sombres voiles,  
Veuve du grand soleil, elle chante aux étoiles :  
Son répertoire est vaste, il contient l'infini ;  
Beethoven, Meyerbeer, Mozart et Rossini,  
Tout ce que la musique et ses notes divines  
Ont conquis sur le Rhin, aux deux rives voisines,  
Conquêtes qui jamais ne coûtent, en passant,  
Dans le Palatinat, une goutte de sang.  
Et lorsque vous croyez que cette enchanteresse,  
Riche en trésor d'amour, de grâce, de tendresse,  
A tout dit, Berlioz ouvre ce beau palais,  
Et collaborateur du grand poète anglais,

Partageant avec lui sa gloire et sa couronne,  
Chante l'hymne éternel des amours de Vérone,  
Et semble, avec la voix de tous ses instruments,  
Accompagner au ciel l'âme des deux amants.  
Il faut en convenir, oui, la vie ainsi faite  
Dans la belle saison est une longue fête ;  
Tant d'azur est au ciel qu'on ne se doute pas  
Qu'un mauvais sort parfois nous visite ici-bas ;  
On croit que le bonheur est chose fort commune,  
Et que notre univers en masse a fait fortune.  
Tout à coup, on apprend, par un beau soir d'été,  
Quand le dernier rayon inonde de gaieté  
Le kiosque, le parc, les balcons, les charmilles,  
Les jardins, on apprend que soixante familles,  
Des mères, des vieillards, sans asile et sans pain,  
Victimes d'un fléau vont expirer de faim,  
Là, devant Heidelberg, sur cette même terre  
Où deux fois l'incendie accompagna la guerre !  
Alors, on est saisi d'une vive douleur,  
Tous les hommes heureux admettent le malheur ;  
La coupe du festin sur les lèvres s'arrête ;  
La main s'ouvre aussitôt avec l'obole prête,  
Et chaque nation, sans perdre un seul instant,  
Au congrès du secours nomme un représentant.  
Il faut que chacun donne, ou que chacun assiste :  
L'amateur du grand monde arrive, il est artiste,  
Il paraît en public, dès qu'il faut secourir  
Ceux qui souffrent, là-bas, et ceux qui vont mourir.  
La muse aux cheveux blonds, fille de Varsovie,

Va moduler Chopin et le rendre à la vie ;  
L'autre, sa noble sœur, va montrer que les arts  
Sont dignes de Paris dans la ville des czars,  
Et Vivier, le poète aux sympathiques flammes,  
Dans le cuivre a, pour nous, fondu l'or de ses gammes.  
Enfin, toujours ouvrant l'oreille au malheureux,  
De ce vaste palais le maître généreux,  
Ornant de ces salons la merveilleuse enceinte,  
Donne aux arts réunis l'hospitalité sainte,  
Et nous dit ce beau vers d'un sage d'Orient :  
*Il est doux de tarir les larmes en riant.*

Le concert et la comédie vinrent ensuite ;  
le parterre blasonné rappela tous les artistes,  
à la chute du rideau, et joncha le théâtre de  
bouquets à l'adresse de madame Kalergis, et  
de la princesse Labanoff.

La bonne œuvre était faite, il fallait maintenant porter la recette aux incendiés du Palatinat. Le comité chargea de ce soin M. Émile de Girardin et moi. Par malheur, l'illustre publiciste fut subitement rappelé à Paris, par ordre télégraphique, et j'entrepris seul ce voyage, à tra-

vers les magnifiques jardins, ravagés par Louvois et Mélac.

A Heidelberg, ville que je revois toujours avec bonheur, je descendis, selon mon usage, à l'hôtel du Prince-Charles, pour prendre les renseignements nécessaires à l'accomplissement de ma mission. Cette partie du Palatinat où se cache Walldorf m'était complètement inconnue, et je crois même, que depuis l'incendie de 1693, aucun Français n'a mis un pied hasardeux sur cette zone allemande. Le maître de l'hôtel du Prince-Charles me fit très-poliment comprendre que le nom français est peu béni de ce côté du Necktar, surtout dans les villages de Sandhofeim et de Kircheim. Quant à Walldorf, ajouta-t-il, vous pouvez être tranquille. On sait déjà que la haute société badoise a donné une fête au bénéfice de ses incendiés, et je sais que vous y serez bien reçu.

A Heidelberg, les mères, encore aujourd'hui,

menacent leurs enfants de Mélac, quand ils ne sont pas sages, et madame Julia, gardienne des admirables ruines, reçoit les Français en leur disant, d'un ton sévère : *Venez, voilà les belles choses que vous avez faites chez nous. On a beau lui dire : Je n'étais pas né, comme l'agneau de la Fable ; elle sait sa Bible, et elle vous répond : « Vous n'étiez pas dans le paradis terrestre aussi, et vous portez la peine du péché d'Adam, c'est un péché originel. »*

Nous voilà donc, en 1858, complices du Mélac de 1693 !

En partant pour Walldorf, je me disais : « Il serait toujours fort désagréable, sous prétexte de péché originel, d'expier les fautes de Turanne, de Louvois, et du sieur de Mélac. »

J'avais pris une petite voiture et un postillon qui connaissait le pays. Cette magnifique plaine, jardin si fécond, ne garde aucune trace de l'incendie de ses trente-deux villages ; l'a-

griculture y étale toutes ses richesses ; chaque grain de terre y porte son fruit. Ce Palatinat ressemble à la campagne du Baudinard, près d'Aubagne ; et je fus ému en voyant la reproduction allemande de ce riche pays provençal, où j'avais passé toutes les années d'enfance que je dérobaï à l'école. A ce souvenir, venait se joindre le tableau de la guerre palatine ; ce paysage si doux, ces beaux vergers, ces berges de velours, ces prairies charmantes, ces jardins de fleurs avaient donc trois fois disparu sous des amas de cendres, et la torche avait condamné à la misère, au désespoir, à la mort toutes les familles d'agriculteurs qui vivaient de cette terre bienheureuse ! Non, ils n'étaient pas méchants les hommes qui signaient à Versailles ces monstrueuses exécutions ; ils étaient fous.

- Je traversai les deux villages hostiles dont m'avait parlé le maître de l'hôtel, à Heidelberg,

et la foule s'était rassemblée sur les places pour voir le phénomène d'une voiture de poste. Les visages me parurent fort peu sympathiques au voyageur français. J'entendis prononcer le nom de Mélac dans les groupes des notables. S'ils allaient croire, ces naïfs villageois, me dis-je, que je suis le fils de Mélac, ou Mélac lui-même, je ne reverrais plus l'autre rive du Rhin ! Par luxe de prudence, j'avais jeté mon cigare, pour éloigner d'eux toute idée d'incendie, et j'avais dit au postillon d'avancer lentement. N'importe ! malgré toutes mes précautions, je parus fort suspect à ces agriculteurs ; mais ils ne s'écartèrent en rien des lois les plus méticuleuses de l'hospitalité.

Walldorf était toujours bien beau. Je traversai de nouvelles plaines, de nouveaux jardins, et tout à coup, la végétation féconde disparut, et la route traversa une forêt sombre et déserte. Ce paysage me déplut assez. Le désert



n'est pas effrayant à condition qu'il restera toujours désert; on craint que trois ou quatre industriels ne viennent le peupler tout à coup. J'avais sur moi l'énorme recette en fredericks d'or, et les caissiers, chargés de trésors portatifs, sont excusables s'ils éprouvent de l'émotion en traversant une forêt sinistre. Mon émotion avait calomnié cette forêt vierge. J'adressai mes excuses à son dernier arbre, qui me causa un certain plaisir.

Enfin, je reconnus, dans le lointain, notre client Walldorf, aux traces noires de son incendie. La forêt, annoncée par son nom, existait probablement autrefois, mais elle a été réduite en cendres, il y a près de deux siècles, et n'a plus repoussé. L'engrais de l'incendie a donné une admirable fécondité à la campagne et aux jardins. Le deuil du passé a fait la joie du présent.

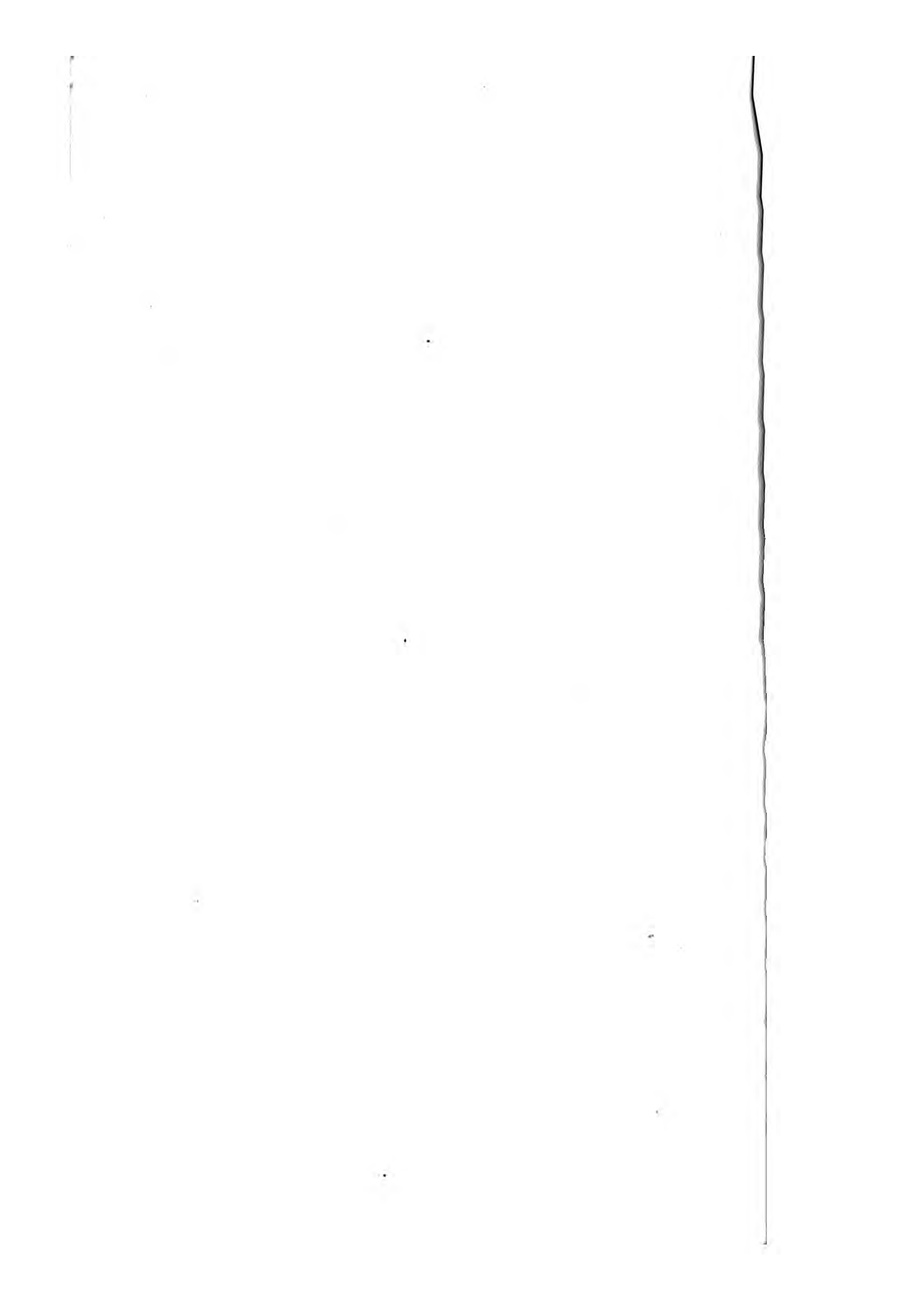
Je n'ai qu'à me louer de l'accueil qui me fut



fait par la population de Walldorf; le bourgmestre seul me reçut assez mal; il garde les bonnes traditions de ses aïeux, et il fait fort bien; mais il ne défend pas à ses administrés de recevoir cordialement un Français qui arrive en bienfaiteur. On me conduisit, sur ma demande, chez les deux personnes les plus notables de l'endroit, le curé catholique, et le pasteur protestant; tous deux chargés de recevoir les fonds des souscripteurs. Ils me reçurent très-cordialement, me firent asseoir à la table hospitalière, et me versèrent du *markobruner* dans des coupes de Bohême. Tout en causant avec ces bons ecclésiastiques, je songeais à ces guerres palatines dont les causes tenaient aux dissidences religieuses, et à l'intolérance de leur siècle, et voilà où on était arrivé, à faire vivre en bonne intelligence, pasteur de Luther, prêtre romain, catholique et protestant, au milieu d'un village incendié par cause d'édit de

Nantes. C'était bien la peine de donner tant de désastres à l'Allemagne ; il valait bien mieux commencer par le markobruner.

Ayant réglé mes comptes avec le pasteur et le curé, je pris congé d'eux, et la foule m'accompagna très-amicalement jusqu'aux dernières maisons du village, où la voiture de poste m'attendait. Ce jour fait époque dans ma vie. J'avais, dans mes états de service, une campagne dans le Palatinat.



## UNE ŒUVRE DE MEYERBEER

---

Après l'incendie de Walldorf, nous eûmes encore quelques infortunes à secourir dans le Palatinat. On m'avait fait l'honneur de me requérir pour concourir à une soirée de bienfaisance destinée à soulager les infortunes d'un petit village incendié, aux bords du Rhin. Presque en même temps, un désastre éclata sur Offenbourg, et les malheureuses chaumières d'Ebersteinbourg implorèrent l'assistance de la colonie française et russe. Madame la comtesse

Kalergis, toujours prête dans son rôle de Providence visible, organisa deux soirées. Les artistes amateurs accoururent, et nous mîmes en scène une nouvelle comédie : *Après deux ans*<sup>1</sup>.

Une jeune femme du grand monde parisien, madame Kahn, née à Vienne en Autriche, s'était chargée d'un rôle important dans ma comédie. Un scrupule la saisit, le matin même du jour de la représentation ; elle voulut avoir une compagne de son sexe, et madame Kalergis, approuvant cette idée, me dit : « Faites-moi un rôle de vieille gouvernante, je le jouerai ce soir. » J'obéis, selon mon usage, et, dans ce rôle improvisé, la belle débutante polonaise obtint un succès immense. Madame Kahn fut admirable, et Bressant, qui assistait à la représentation, me dit : « *On n'aurait pas mieux joué ce*

<sup>1</sup> Cette comédie et l'autre, la *Coquette*, ont paru dans mon *Théâtre de Salon*, chez Michel Lévy. J'ai fait une quinzaine de ces comédies, pour des soirées de ce genre ; elles forment deux volumes.

*rôle chez nous.* » Et, sur ma prière, le grand artiste de la Comédie-Française eut l'obligeance de redire cet éloge à madame Kahn.

Le lendemain, madame Kalergis et la princesse Labanoff, en robe de bal et chaussures de satin, escaladaient la haute montagne abrupte, du sommet de laquelle s'éparpillent les misérables chaumières d'Ébersteinbourg. Quelle noble idée de faire ainsi des frais de toilette pour rendre visite aux pauvres que le père Bridaine appelle *les amis de Dieu* ! Ces grandes dames entraient, le sourire aux lèvres, dans ces huttes où des enfants nus jouaient sur la terre humide, et elles distribuaient les pièces d'or aux mères, et les florins aux petites familles. Pas une chaumière ne fut oubliée ; il n'y eut point de jaloux. Les deux nobles femmes donnèrent ainsi la vie d'un doux hiver à cette petite population de la montagne ; elles avaient laissé des lambeaux de leurs belles robes à tous les buissons du chemin.

La fin de la saison approchait, et la foule reprenait le chemin de l'Europe. Les lustres commençaient à s'éteindre, et les rossignols de l'art musical s'étaient envolés. Une jeune artiste, d'un beau talent et d'un beau nom, arriva pour donner un concert. Elle avait une lettre pour madame la comtesse Kalergis, et cela lui inspirait bon espoir, malgré le déclin de la saison.

Jugez de son désespoir, lorsqu'elle apprit que madame Kalergis était partie la veille, et avec elle toute sa société, son peuple de reine.

— Si mon idée réussit, lui dis-je, vous pourrez encore avoir un brillant concert, mais il faut se hâter, car, dans deux jours, il n'y aura plus que les arbres autour de nous.

Meyerbeer était arrivé à Bade, et il logeait à l'hôtel de l'Europe. Je me rendis chez l'illustre maître, et je lui expliquai le motif de ma

visite intéressée. Il s'agissait de composer la musique d'une grande œuvre, de la veille au lendemain.

Meyerbeer, toujours excellent pour les grands artistes, consentit.

Le soir même, je lui apportai le poème ; le lendemain, à midi, j'avais la musique, et, le soir, le concert donnait une recette de trois mille francs.

On m'annonce que ce poème, dont le long récitatif est admirablement accompagné par le piano, et que la ballade viennent d'être gravés et publiés par Brandus et Dufour, les heureux éditeurs de Meyerbeer. La main de l'illustre auteur des *Huguenots* se retrouve dans toutes les notes de cette partition improvisée, qui obtint un immense succès, à sa première audition.

Je puis donner le poème, que je retrouve dans un album.



## LE REVENANT DU VIEUX CHATEAU

## LÉGENDE ALLEMANDE

En tout pays, les monts, sur leurs plus hautes cime ,  
Ont suspendu des tours aux lèvres des abîmes.  
Depuis l'ère des Grecs, des Perses, des Romains,  
Le temps, avec sa faux, et l'homme, avec ses mains,  
Dévorent le ciment, ou renversent ces pierres,  
Et la nature, après les voiles de ses lierres,  
Leur donne de ses fleurs le sauvage ornement,  
Et fait de tout ce deuil un spectacle charmant.  
Le vieux château de Bade, en traversant les âges,  
Comme les burgs du Rhin, a subi ces outrages ;  
Il était jeune au temps où le pays voisin,  
Tout à coup envahi par le flot sarrasin,  
Vit sur les dômes saints tomber la croix latine  
Et s'élever vainqueur le croissant de Médine,  
En ce temps-là l'Europe envoya des soutiens,  
Au héros, le vengeur et l'espoir des chrétiens,  
Pour jeter une écluse à ces hordes damnées,  
Cataracte d'enfer tombant des Pyrénées,  
Éteindre le croissant et relever l'autel  
Avec l'aide du Christ et de Charles-Martel.

Or, voici ce que dit une vieille balade  
Prise dans le trésor des légendes de Bade.

Le jeune burg riait au soleil, sur les bois ;  
On entendait les chants et les joyeuses voix  
Qui saluaient Martha, la belle fiancée ;  
Quand, sur le mont Mercure une flamme élancée,  
Au tomber de la nuit, attira tous les yeux,  
Et répandit le deuil sur le castel joyeux.  
C'était un des signaux que d'antiques usages,  
Sur la cime des monts, destinaient aux messages :  
Ils ne luisaient qu'à l'heure où vassaux et barons  
Entendaient l'ouragan mugir aux environs,  
Et pour des missions, hardiment accomplies,  
Arrachaient la cuirasse au clou des panoplies.  
Venu de Palestine, un pieux pèlerin,  
Au milieu de la nuit osa passer le Rhin,  
Et conta le péril à la foule interdite.  
Il fallait donc s'armer et courir au plus vite  
Vers la Gaule où déjà le Sarrasin, passant  
Sur la croix abattue, arborait le croissant.  
Nul n'inscrivit son nom au livre des infâmes,  
Tous partirent ; le burg ne garda que les femmes ;  
Martha la fiancée, au sommet d'une tour,  
Pleura sur eux et fit des vœux pour le retour ;  
Le jeune Otto, l'époux promis à sa tendresse,  
Avait, en entendant ce long cri de détresse,  
Répondu le premier, agitant dans les airs  
Son glaive et son poignard qui croisaient leurs éclairs.

Cette sainte campagne appartient à l'histoire ;  
Grande fut la journée, illustre la victoire,

Glorieux le martyr qui mourut en priant,  
Et vit les Sarrasins regagner l'Orient!  
Otto fut de ce nombre ; à la fleur de son âge,  
Il tomba, mais vainqueur, sur le champ de carnage,  
Et son dernier regard se tourna tristement  
Vers le Rhin, où Martha pensait à son amant.  
On embauma son corps, selon un vieil usage,  
Et puis, à découvert on laissa le visage ;  
Et debout, revêtu de l'armure des forts,  
On eût dit qu'échappé du domaine des morts,  
Le cœur battant toujours sous la cotte de maille,  
L'œil en flamme, il courait vers un champ de bataille.

C'est ainsi qu'une nuit le jeune fiancé  
Fut, au burg paternel, secrètement placé,  
Comme on expose au fond d'un temple catholique,  
Entre quatre flambeaux, une sainte relique.  
Martha ne savait rien ; récluse dans sa tour,  
Elle s'entretenait seule avec son amour,  
Priaient souvent, tirait quelques sons de sa harpe,  
Et brodait avec art la somptueuse écharpe  
Où se mêlait si bien, sous ses agiles doigts,  
Le rouge et l'or, couleurs des burgraves badois.  
Une voix, qui n'avait rien de suspect pour elle,  
A minuit s'éleva du pied de la tourelle,  
Et dit : Ne perdez pas, madame, un seul instant,  
Car le seigneur Otto, de retour, vous attend  
Depuis le soir, là-bas, dans la chapelle ; il prie  
Devant le saint autel de la Vierge Marie.

C'était un mécréant jaloux, rival d'Otto,  
Reptile venimeux, nourri dans le château,  
Qui, conservant toujours l'injure au fond de l'âme,  
Accomplissait enfin une vengeance infâme.

Martha bondit de joie, en criant : De retour !  
Le ciel en soit béni ! L'échelle de la tour  
Fut descendue au vol ; Martha prenait leurs ailes  
Aux oiseaux, ou leurs pieds aux agiles gazelles ;  
Pauvre fille ! elle allait, se heurtant aux piliers,  
Dans la salle des preux, si chère aux chevaliers ;  
Dans les longs corridors, ces labyrinthes sombres,  
Où les marbres sculptés ressemblent à des ombres ;  
La plus profonde nuit ne l'épouvantait pas,  
L'étoile de l'amour éclairait tous ses pas...  
L'église était déserte ; un voile mortuaire  
Descendait de la voûte au fond du sanctuaire ;  
La lampe de l'autel éclairait tristement  
De son pâle rayon ce funèbre ornement.  
Vers un coin de la nef, à l'autel de la Vierge,  
L'œil était attiré par la clarté d'un cierge,  
Et dans un cadre noir, entre deux lourds piliers,  
Sous le large écusson des nobles chevaliers,  
Un homme était debout, d'une attitude fière,  
Dans l'immobilité des images de pierre,  
Et le cierge éclairait cela confusément.  
D'un seul coup d'œil, Martha reconnut son amant,  
Elle courut à lui, mais ses deux mains tendues  
Ne rencontrèrent pas les deux mains attendues ;



Sa voix n'éveilla point la voix du bien-aimé,  
Son corps fit tressaillir un corps inanimé.  
Ce spectre était horrible à voir ; ses yeux de flamme  
Regardaient fixément la pauvre jeune femme,  
Et son bras droit, roidi par le froid du trépas,  
Tenait la lourde épée et ne remuait pas ;  
Une immense douleur saisit la fiancée ;  
Sur une pierre nue elle tomba glacée,  
Atteinte de ce mal qui brise les plus forts  
Et quand le jour parut, le temple avait deux morts !

Ce que le peuple dit, il faut toujours le croire,  
Sa légende pieuse a complété l'histoire.  
Voici ce que disait le peuple au bon vieux temps,  
Lorsque le vieux château n'avait plus d'habitants :  
La nuit, Martha revient sur les hautes tourelles,  
Effleurant de ses pieds les nids des hirondelles ;  
On entend une harpe, et les échos du bois  
Redisent tristement les plaintes d'une voix,  
La ballade de mort dans les airs cadencée,  
Que raconte aux sapins la jeune fiancée ;  
Et, dans les nuits d'été, même encor de nos jours,  
Où l'homme ne croit plus aux sublimes amours,  
On entend la forêt se plaindre dans l'espace,  
Le chant aérien d'un fantôme qui passe,  
Un lugubre concert de feuilles, et souvent  
Une harpe aux créneaux agités par le vent.  
Eh bien, ces bruits confus qui glissent sur les pierres,  
Ces sauvages accords des sapins et des lierres,

Ces sons que tant de fois notre oreille écoute,  
Sont l'accompagnement de l'hymne de Martha.  
On dirait qu'une voix lamentable domine  
Cet orchestre sauvage et sa grande ruine,  
Et qu'un spectre sorti des souterrains voûtés  
Nous impose silence et nous dit : Écoutez.

## BALLADE

Je suis la fille bien-aimée  
D'Hermann, seigneur de ce castel,  
Qui suivit la vaillante armée  
Des chrétiens de Charles-Martel.

Vous qui passez quand la nuit tombe  
Au sommet de ces vieilles tours,  
Donnez une larme à ma tombe,  
Un souvenir à mes amours.

Je suis la blonde fiancée  
D'Otto, l'effroi des Sarrasins ;  
Il dort, là, sous l'herbe glacée,  
Avec les barons, nos voisins.

Vous qui passez quand la nuit tombe  
Au sommet de ces vieilles tours,  
Donnez une larme à ma tombe,  
Un souvenir à mes amours.

Je suis la plainte qui résonne  
Le soir, dans l'arbre du coteau,  
Et la voix de minuit qui sonne  
Au donjon de ce vieux château.

Vous qui passez quand la nuit tombe  
Au sommet de ces vieilles tours,  
Donnez une larme à ma tombe,  
Un souvenir à mes amours.

Voilà ce que nous faisons maintenant, depuis douze années, dans le Palatinat. Autrefois, une armée de soldats passait le Rhin pour donner la mort à de pauvres diables, ennemis de Louvois, à leur insu ; aujourd'hui, un bataillon d'artistes passe le même fleuve pour donner la vie à tout un pays. Le progrès n'est pas un mot vide de sens.

## SOUVENIR D'ENFANCE A MARSEILLE

---

Je te connais depuis longtemps, chère ville, et personne ne te connaît mieux que moi.

Quand j'étais enfant, tu étais enfant aussi, malgré ton antiquité, sans antiquités. Ton port avait horreur des vaisseaux ; il y en avait cinq démâtés : les *Cinq-Frères*, la *Ville-de-Vevey*, les *Deux-Nanettes*, la *Philippine* et le *Solide*, il avait fait le tour du monde, avec le capitaine Marchand, et il était tout embaumé des vives senteurs de l'océan Indien.



Quatre hommes peuplaient alors la solitude des quais du port : le capitaine Masse, le brave corsaire Mordeille, M. Hubaud, le savant bibliophile, et Bertrandon, le sculpteur de poulaines. Quatre marchands attendaient des acheteurs sur cette zone : Desperriers, marchand de gravures, qui exposait le portrait de Racine ; le facteur Lippi, qui vendait des guitares aux jeunes troubadours ; Madame Chaix, libraire, qui vendait *Estelle et Némorin*, contrefait à Avignon, et Signoret, portant le costume de 1720, et vendant de l'amadou à l'angle des Augustins.

Tous les soirs, un troubadour de Montpellier nommé Stella, entouré de quatre *capouns* de la Loge, chantait une romance assez leste, mais écrite dans une langue étrangère pour nous, la française, et qui avait pour refrain :

Le hibou dort,  
L'instant est sûr.

Ces deux rimes m'inquiétaient déjà beaucoup ; je n'avais pas encore entendu des opéras.

La Cannebière n'avait aucune réputation ; elle était habitée par le soleil , et , lorsqu'un peu d'ombre se glissait dans cet échantillon du Sahara, on voyait un père qui entrait chez le libraire Mossy pour acheter un dictionnaire latin, ou un fils qui marchandait des billes de marbre chez Noséda ou Garambois.

La rue Saint-Ferréol aurait été dangereuse à traverser à midi, s'il y avait eu des malfaiteurs. Une seule boutique s'ouvrait, ou, pour mieux dire, ne s'ouvrait pas, dans cette rue : c'était la librairie honoraire de Sube. On voyait, à travers les vitres, trois vieillards assis au fond. Ils étaient vêtus de faquines et de roupes en drap de gavot ; ils professaient des opinions jansénistes, et se moquaient à huis clos de la bulle *Unigenitus*. Si un passant commettait l'imprudence d'ouvrir la porte pour demander

un livre, les trois jansénistes se levaient et le repoussaient dans la rue, comme soupçonné de vol. On ne croyait pas à l'acheteur.

Le café Casati était fréquenté par les négociants qui venaient y fumer, et boire des verres d'eau, de six à neuf heures du matin ; quand les expectorations de fumeurs avaient fait un lac navigable devant le comptoir de madame Casati, les habitués allaient prendre le chocolat chez Ferrari, rue Saint - Ferréol. Casati en mourra de douleur ! disait Plantin.

On ne rencontrait dans la rue Paradis que M. Vidal le banquier, M. Michel Gautier, M. Rabinel, Flotte-Raissac, Crudère et Gavoty. Il y avait sur la place Royale un pavillon chinois qui jouissait d'une horrible réputation.

Les allées de Meilhan, désertes le jour, prenaient vers minuit un caractère espagnol qui ne manquait pas d'une certaine poésie galante. Le petit Colomb, la guitare à la main, venait

y chanter la romance du Calife de Bagdad.

Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme,  
Viens embellir, égayer mon destin;  
Si tes beaux yeux ont commandé ma flamme,  
Par tes vertus termine mon chagrin.

D'un sort prospère

Fais-moi jouir;

Ah! sans te plaire,

Point de plaisir.

Son rival, Chapelle le pharmacien, avait un répertoire plus varié; il chantait : *O pescator dell' onda, Portrait charmant, Fleuve du Tage et Voici la Pentecôte*. Ces deux troubadours avaient un public de promeneurs péripatétitiens qui se couchaient au soleil levant.

La vieille ville, plongée dans l'ombre et le silence, vivait heureuse avec la conscience de son éternité. Elle avait ses églises, ses pompes dominicales, ses fêtes religieuses, et ne demandait rien de plus. Elle ne connaissait que trois autorités sur la terre : l'abbé Bonnafous,

l'abbé Nicolas et l'abbé Court ; elle admirait le prédicateur Sardou, cet éloquent adversaire des théâtres, de la comédie et des comédiens. Quand une affaire impérieuse obligeait un habitant de la vieille ville à passer devant la rue Beauveau, il frissonnait d'horreur en voyant la façade de ce théâtre maudit, où l'on jouait *Joconde et Zémire et Azor*.

Un incident venait parfois donner un peu d'animation à la haute ville, et mettait sur le seuil des portes des femmes qui tricotaient des bas jaunes en riant.

C'était M. Casimir Rostan, habillé de gris, qui, en sa qualité d'académicien, conduisait un étranger de distinction sur ces hauts lieux, pour lui montrer toutes leurs antiquités absentes et l'immense poussière qu'elles ont laissé au grand soleil.

— Voilà, disait M. Rostan, voilà où était le camp de Jules César, *Castrum Julii* ; voilà où

s'élevait le temple de Diane ; voilà la place du rempart où le connétable ouvrit la brèche en 1514 ; voilà les fondations qui supportaient la fameuse tour Sainte-Paule ; voilà la maison qui a remplacé celle de Milon, le meurtrier de Clodius.

Et l'étranger de distinction ouvrait de grands yeux sous ses lunettes vertes, et répondait : C'est fort curieux ! c'est fort curieux ! c'est fort curieux ! Mais il n'avait rien vu.

Une femme disait à sa voisine :

— *Que saou ce qu'es aquellei gens ?* (Qui sait ce que sont ces gens-là ?)

Et la voisine répondait sur un ton de commiseration railleuse :

— *Que voues que siegue ? ès d'arleris de Franciots !* (Que veux-tu que ce soit ? ce sont d'imbéciles de Français !)

Dans la rue appelée Grande, par excellence, trois boutiques étaient honorées par le passant. M. Proal y vendait les draps robustes de la

*Gavouetarié*; M. Santi, confiseur, était devenu l'idole des enfants, en fabriquant des *canélas* et des *muscardins*, à l'épreuve de la dent humaine; M. Colombier, orfèvre, en costume de la *peste de Marseille*, y vendait des crochets d'argent, orgueil des jeunes filles, et y achetait avantageusement pour lui de la vieille argenterie d'occasion.

Au numéro 60 logeait le plus grand des jurisconsultes connus, M. Cresp, qui donnait ses audiences, pour six francs, aux *pantous d'aou terradou*, — aux paysans de la banlieue. Il avait seulement le tort de fumer la pipe en donnant des consultations, ce qui lui nuisait un peu dans l'esprit de ses clients. Les marins seuls avaient alors le droit de fumer.

Aussi lui préférait-on quelquefois M. Seytres, procureur, qui ne fumait pas, et passait pour être un embrouilleur de procès, *Es uno espino*, disait-on de lui. C'est une épine.



Quatre hommes étaient vénérés tous les jours quand ils traversaient la grande rue : MM. Capus, Aillaud et Tardieu, trois avocats d'une éloquence incomparable, et M. l'abbé Jauvas, qui citait toujours saint Hippolyte dans ses sermons à l'église des Prêcheurs. Le dimanche, à midi, les habitants de la Grande-Rue se mettaient aux fenêtres pour voir passer les jeunes servantes, qui portaient pompeusement des tourtes achetées au Petit-Mazeau.

Le cours des Phocéens était assez peuplé le matin, depuis cinq heures jusqu'à dix. Les maçons y tenaient leur bourse et attendaient que M. Nattin, l'entrepreneur des bâtisses, vint recruter deux manœuvres pour restaurer une cheminée abattue par le mistral.

Parfois, en hiver, le conseil municipal décidait qu'il serait fait une réparation à une colonne de la halle Charles-Delacroix. C'était M. Draveton, architecte de la ville, qui venait



alors sur le cours et choisissait trois maçons, les plus pères de famille possible. M. de Village, conseiller municipal, habillé en échevin, disait : « Il faut bien faire quelque chose pour les pauvres ouvriers. »

Une grande distraction quotidienne était en ce temps-là offerte aux Marseillais oisifs, et ils étaient tous oisifs.

A quatre heures du soir, M. Périer, consul de Rome, et M. Chassan, se rendaient au chapitre, alors quartier désert, spécialement consacré aux joueurs de boules. Là, s'élevait une guinguette tenue par un Piémontais, dont le surnom était *Gambé*, le plus adroit des disco-boles, ce qui lui avait concilié l'estime de M. Périer, consul romain.

Deux lignes de spectateurs s'allongeaient démesurément en ellipse, comme les murs d'un cirque, et encadraient le jeu de boules. On ne peut se faire une idée de l'intérêt que Marseille

portait à ce spectacle gratuit. Quand M. Chassan pointait, six cents hommes suivaient sa boule, avec des oscillations de tête, des trémoussements de jambes, des contorsions de torse, des respirations haletantes, que Rome, sœur de Marseille, n'a pas vus, au même degré, le jour du combat des Horaces et des Curiaces. L'ellipse vivante reprenait son immobilité lorsque la boule de M. Chassan ne roulait plus.

Souvent, une contestation s'élevait dans la galerie, il s'agissait de décider entre deux boules, qui paraissaient à égales distances du but. Chaque spectateur passait à son tour, mesurait de l'œil, et prononçait suivant ses affections. Alors, M. Périer, calme comme Thémis, tirait une ficelle de la poche de sa faquine bleue, et, après un mesurage lent et consciencieux, il rendait un jugement sans appel.

Après le premier quart d'heure de nuit, la foule s'écoulait avec une certaine agitation ; les

orateurs citaient les coups remarquables de la partie, et ils étaient au comble de la joie, ceux qui pouvaient serrer les mains de M. Périer ou de M. Chassan.

Le jeu de boules était placé sous l'invocation de saint Eutrope, *sant Estropi*, patron des heureux raccrocheurs.

Il y avait alors aussi une société du Caveau, instituée pour conserver la gaieté de nos pères, et des flons-flons traditionnels. Le préfet et le général de division, en étaient membres de droit, ce qui les ennuyait beaucoup au fond. Ces deux autorités ne chantaient pas au dessert, mais ils accompagnaient les joyeux refrains, par de légers dandinements de tête et des oscillations de couteau. L'expression du visage restait sérieuse et officielle. — Ces démonstrations suffisaient à M. Jossand, professeur de rhétorique de M. Thiers, un savant qui affectionnait le refrain de *Ma tante Urlurette*, et au président,

M. Marius Massot, qui composait de fort jolies chansons, de l'école de Désaugiers.

La *Bastide* offrait alors les charmes de la vie patriarcale; le luxe en était proscrit comme chose gênante à la campagne. Les figures des Quatre Saisons, produits de la tapisserie primitive, décoraient le grand salon; quatre cartes géographiques, maculées par l'humidité de l'hiver, ornaient le vestibule. Au dehors régnait une négligence agreste qui avait son mérite. Le cassier étalait ses fleurs jaunes sur le mur; le barquiou, rempli d'eau savonneuse, s'allongeait sous des voûtes de noisetiers, de lilas et de lauriers romains; un grand figuier ombrageait un puits mousseux, où abondait l'eau de source. Quatre poules animaient ce paysage et donnaient des œufs frais à l'heureux bastidan.

On allait à pied à la bastide; le père prenait ce jour-là une canne de jonc. La mère portait dans un panier la charcuterie de Cailhol et de

Julien, friandises sans pareilles. Les enfants s'habituèrent de bonne heure à la poussière, en courant sur les chemins, et trahissaient déjà leurs instincts de chasseurs en attrapant des larmeuses sous les feuilles des câpriers.

Quelques riches faisaient la route sur la charrette que le paysan avait recouverte d'un tendoulet.

Une seule voiture sillonnait les rues de Marseille; elle appartenait au docteur Trucy et avait servi au comte de Provence, qui fut Louis XVIII. Elle était traînée par un quadrupède qui ressemblait de loin à un cheval. Ce véhicule inspirait de grandes craintes à la population, et, lorsque les domestiques sortaient avec les enfants, une voix paternelle leur criait dans l'escalier : « Prenez garde au carrosse de M. de Trucy ! »

Les alarmes causées par cette voiture devinrent un jour si vives que plusieurs pères se

rendirent en députation à la mairie pour prier M. de Montgrand de vouloir bien mettre à pied M. Trucy. « Messieurs, leur dit le maire, mon devoir est de protéger les industries. Il y a deux cents voitures à Paris, et personne ne se plaint. »

Les pères se mirent alors sous la protection de la Vierge de la Garde, et ils envoyèrent à sa chapelle des *ex voto* où figuraient des enfants, échappés par miracle à la voiture du docteur Trucy.

C'est ce qui donna naissance plus tard au fameux calembour : *Trucidat Societatem*, fait par mon ami Ange Gozlan, frère de Léon.

Paris était regardé comme une ville inabordable et ouverte seulement à trois heureux Marseillais. Ils s'entouraient d'un cercle immense d'auditeurs, lorsqu'à leur retour de la capitale, ils contrefaisaient Talma dans *Abufar*, et Potier dans le *Ci-devant jeune homme*. Cha-

cun ensuite contrefaisait le contrefacteur, et obtenait un petit succès dans un cercle restreint.

Un soir, soir à jamais mémorable, on jouait, au grand théâtre, deux opéras en vogue : le *Chasseur et la Laitière*, de l'illustre compositeur Duni, et les *Pêcheurs*, de l'illustre compositeur Gossec. Eh bien, malgré l'attrait invincible d'un pareil spectacle, tous les yeux se portèrent sur le jeune voyageur de commerce Ricard, qui arrivait de Paris.

Il portait un costume fait par Michel et Léger, tailleurs, rue Vivienne; un habit bleu, dont le collet immense avait, après de longues évolutions, expiré sur deux M; la cravate blanche était double et ensevelissait le menton; un gilet chamois laissait voir un jabot de batiste, maintenu par une énorme topaze. La chaîne de montre se terminait par une clef en cornaline, de la largeur d'un écu de six francs;



mais, ce qui excitait le plus l'admiration du public, c'était un pantalon collant de casimir jaune à côtes et une paire de bottes Sakoski.

Dans les entr'actes, le jeune Ricard daignait se tourner du côté de la salle, et se livrait modestement aux regards enthousiastes. Il accrochait ses deux pouces aux échancrures du gilet, et causait avec M. Jogand et M. Ay-card, qui riaient aux larmes. Le jeune fat racontait ses bonnes fortunes du Palais-Royal, et les voisins jaloux qui saisissaient au vol quelques lambeaux de ses confidences, regardaient avec stupéfaction cet homme qui arrivait de Paris pour personnifier le bonheur à Marseille.

Cette génération phocéenne était pourtant heureuse, et si Talma et Potier étaient venus la visiter, elle n'aurait rien désiré de plus. Je parle de la classe bourgeoise, car les quatre-vingt mille citoyens de la vieille ville auraient donné tout le répertoire de Talma et de Potier



pour une conférence du curé Bonnafous et de l'abbé Louche. La conférence était un dialogue dramatique rempli d'utiles enseignements, avec des plaisanteries assaisonnées de sel provençal d'une qualité supérieure au sel attique.

Les vieilles franchises marseillaises, respectées par Jules César, semblaient encore être en vigueur à cette époque. Un seul homme représentait l'autorité visible, et il maintenait le calme dans toute la ville. Il avait nom Gobet, et son pouvoir expira en 1814. Il avait des traits rudes et pétrifiés, comme si son visage eût été sculpté à coups de marteau dans un bloc de granit. Comme costume officiel, il traînait une souquenille qui était devenue verte à force d'avoir été bleue, et il se coiffait d'un énorme chapeau pointu, dont la claque visqueuse se rabattait pour servir de parapluie ou de parasol.

Ses honoraires annuels s'élevaient à quatre cents francs, avec une gratification de deux

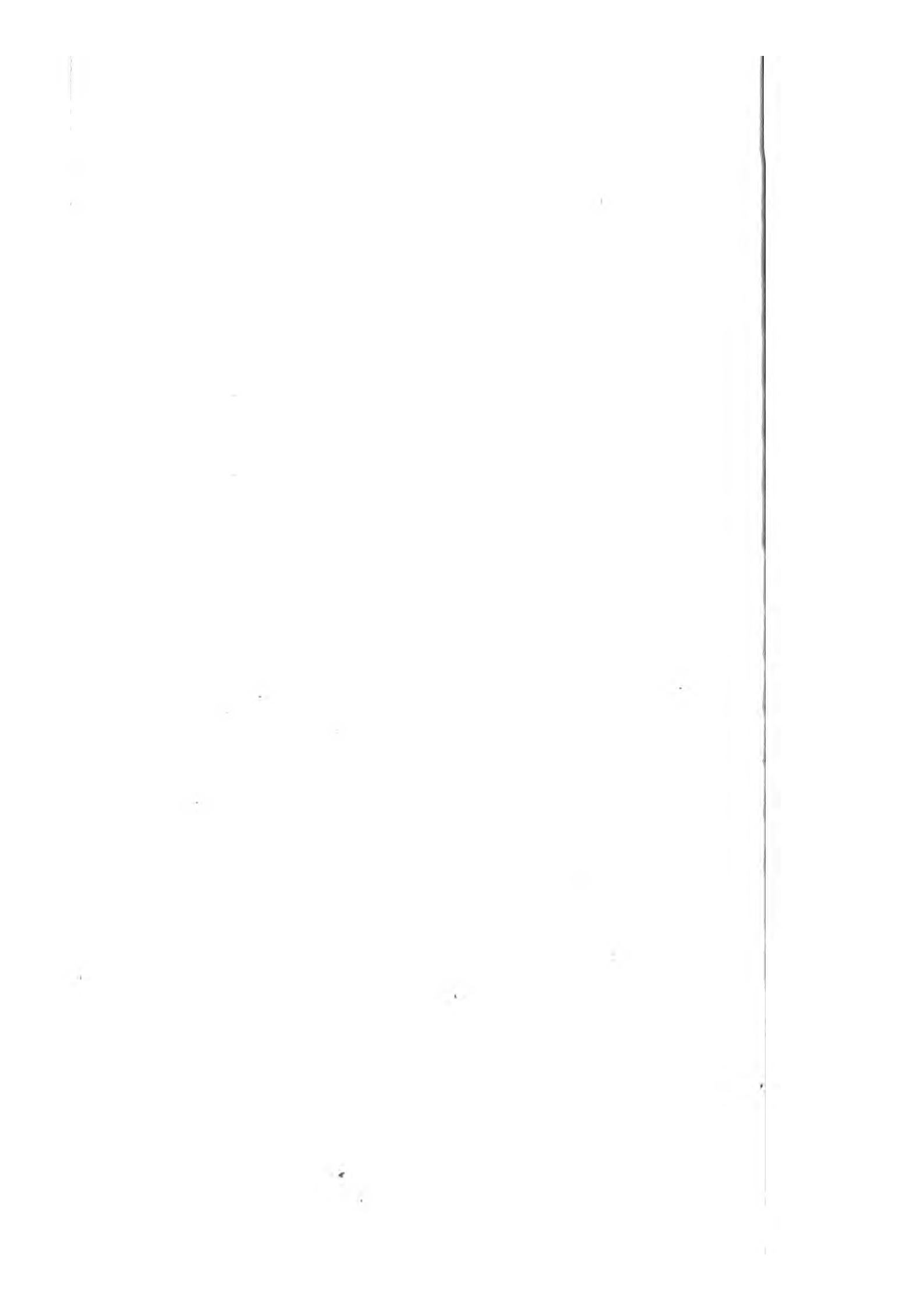
écus neufs au 1<sup>er</sup> janvier. Il aimait à se promener sur le port, où le commerce ne donnait aucun signe de vie, et il contemplait tristement les cinq vaisseaux qui ressemblaient aux ruines d'une Palmyre navale. Il s'arrêtait parfois devant l'étalage de Signoret et causait avec lui sur le commerce de l'amadou, et Signoret, seul commerçant notable du quai, se plaignait beaucoup du tort que lui faisait la concurrence du fameux Jean, aussi marchand d'amadou, à un sou le paquet, devant le grand puits. Jean était protégé par M. Vernet, son voisin, ancien tambour-major de la garde départementale, mise en déroute par les Allobroges du général Cartaux. Gobet, qui gémissait sur la décadence du commerce, promettait alors sa protection à Signoret, et présageait des jours meilleurs à Marseille, sœur de Carthage, de Tyr et de Sidon.

O chère ville de Marseille, te reconnaîtrais-tu

aujourd'hui à ce portrait d'autrefois dont je te garantis la ressemblance ! Le temps a fait un pas, une minute s'est écoulée sur l'horloge éternelle de Dieu, et te voilà couronnée reine de la Méditerranée et des océans ! On ouvre, pour toi, la porte de l'Inde, on met devant ton môle un pont de vapeur, qui marie la Tourette avec l'Atlas. On fait un hachis de tes montagnes pour changer en port l'immensité de ton golfe ; le bruit de tes chantiers retentit jusqu'aux dernières lignes de ton horizon maritime ; la forêt de Lucain est descendue de la colline sainte, elle s'est changée en mâts et flotte sur tes rivages ; tes rues infinies se bordent de palais et s'emplissent de foule ; tes hôtelleries sont le caravansérail de l'univers ; tes bastides sont des villas merveilleuses, tes rochers sont des prairies ; ton Prado est l'avenue triomphale de la mer ; antique contemporaine de Tarquin, tu es la plus jeune des villes sous

Napoléon III, et chaque siècle en s'écoulant doit encore te rajeunir.

Chez toi, le triomphe de la matière n'a pas nui à la fortune de l'esprit. Ton peuple artiste adore les fêtes de l'intelligence; tes amphithéâtres sont ouverts aux adeptes de l'instruction; tes financiers élèvent des temples aux beaux-arts; ton conservatoire est déjà justement célèbre; tes journaux sont rédigés par des écrivains d'élite restés fidèles au sol natal; tu as envoyé à Paris, cerveau de la France, cerveau fait avec des molécules provinciales, cinquante de tes enfants, qui se sont plus ou moins illustrés dans la politique, les arts, les lettres; aucune ville n'a fourni un pareil contingent au cerveau. L'autre jour encore, deux Marseillais, Thiers et Émile Ollivier, étaient acclamés pour représenter Paris, à défaut de Parisiens.



## GÉRARD DE NERVAL

---

On a beaucoup écrit sur Gérard de Nerval ; sa mort, qui consterna le monde lettré, fournit prétexte à une foule de conjectures ; à cette époque, je fus sollicité de donner mon avis sur cette fin tragique, qui laissait le doute entre le suicide et l'assassinat. Seul, parmi ses relations intimes, je gardai le silence. Aujourd'hui, dix ans se sont écoulés, et j'arrive le dernier, mais le plus instruit, hélas ! pour donner mon opinion sur cette catastrophe. Ce

chapitre de mes souvenirs sera aussi une leçon pour les jeunes impatients qui débutent dans la littérature, et veulent, du premier bond, atteindre les cimes de la célébrité.

J'ai eu l'honneur de collaborer avec Gérard de Nerval ; nous avons fait ensemble trois grands ouvrages dramatiques, assis côte à côte, devant la même table, et nous servant de la même plume. Nous ne nous sommes pas quittés pendant trois ans ; on m'accordera bien le droit de parler de lui, quoique un peu tard.

N'ayant pas commencé ma carrière littéraire par le côté des coulisses, et sachant que le public, avec son habitude de classement, n'est jamais bien disposé à accorder la vocation dramatique à l'écrivain qui n'a pas débuté sur le théâtre, je n'ai jamais apporté une pièce à un directeur ; mais toutes les fois qu'un directeur m'a fait l'honneur de me demander un ouvrage, j'ai cru devoir reconnaître cette

politesse, et j'ai toujours travaillé pour justifier sa confiance. Bocage, directeur de l'Odéon, m'a demandé plusieurs grands ouvrages, pour inaugurer ses ouvertures annuelles; ma comédie, en cinq actes et en vers, *l'Univers et la Maison*, jouée avec un très-grand succès, et dans laquelle se révéla Delaunay, avec tant d'éclat, fut ma première pièce jouée à l'Odéon, en 1846. Après la représentation, Victor Hugo me fit l'honneur de me serrer la main dans la coulisse, et me dit : *Quand on voudra faire connaître notre siècle d'argent, on jouera votre comédie*. Selon mon habitude, je n'ai jamais fait la moindre démarche pour faire reprendre cet ouvrage, ainsi qu'une dizaine d'autres comédies, jouées à l'Odéon.

En 1848, Bocage me demanda un grand ouvrage, et m'adjoignit, pour collaborateur, Gérard de Nerval. Nous nous mîmes au travail, et nous prîmes un troisième collaborateur,



jeune homme de beaucoup d'esprit et de talent, Paul Bocage. Le chant, la danse et la féerie abondaient dans cet ouvrage, qui pour scène avait l'univers, avec ses cinq parties géographiques. Le titre était encore dans le néant.

Sur ces entrefaites, un chef-d'œuvre de George Sand, *François le Champi*, obtint un immense succès à l'Odéon, un succès qui paraissait devoir se prolonger à l'infini.

Tous les soirs, Gérard de Nerval prenait une stalle d'orchestre et applaudissait *François le Champi* ; ce trait seul peint l'homme.

Tous les matins, on répétait notre grand ouvrage, et Gérard se pâmait d'aise en voyant tous ses rêves se réaliser. Il adorait la Chine, et il voyait de beaux décors, représentant les rives du *Pei-ho*, *Bocca-tigris*, le faubourg franc d'Hog-Lane, tout le panorama du Céleste-Empire. Il connaissait l'*Hymne aux aïeux* de Menou,

et il pleurait de bonheur en entendant chanter cette hymne, avec une excellente musique d'Ancessy, le chef d'orchestre de l'Odéon :

Oui, quand je songe à vous, ô mes nobles aïeux,  
Mon âme  
S'enflamme,  
Et, libre enfin du corps, prend son vol vers les cieux.

C'était littéralement traduit du chinois.

Il y avait une scène comique qui faisait le bonheur de ce pauvre Gérard ; une scène qui est la critique de beaucoup de pièces exotiques.

Un Français rencontrait un Chinois, et le dialogue s'établissait entre eux :

LE FRANÇAIS. — Monsieur est Chinois ?

LE CHINOIS. — Oui, monsieur, j'ai cet honneur.

LE FRANÇAIS. — Mandarin, sans doute ?

LE CHINOIS. — Oui, monsieur, comme tout le monde.

LE FRANÇAIS. — Convenez qu'il est bien désagréable de ne pouvoir se comprendre, quand on parle deux langues différentes.

LE CHINOIS. — C'est à quoi je songeais. Que de choses nous pourrions nous apprendre, sur nos pays, si nous parlions la même langue ! Et nous sommes obligés de rester muets, l'un devant l'autre, faute de nous comprendre. Vous ne savez pas le chinois, et j'ignore le français !

LE FRANÇAIS. — Connaissez-vous un bon professeur de langue chinoise ?

LE CHINOIS. — Oui.

LE FRANÇAIS. — Quel est-il ?

LE CHINOIS. — Moi.

LE FRANÇAIS. — Ah ! quel bonheur ! je vous retiens, si vous n'êtes pas trop cher. Quel est votre prix par leçon ?

LE CHINOIS. — Quinze *tien-long* par cachet.

LE FRANÇAIS. — Ce qui fait, en monnaie de France ?

LE CHINOIS. — Cinquante francs.

LE FRANÇAIS. — C'est un peu cher.

LE CHINOIS. — Oui, mais vous apprenez la plus belle langue du monde.

LE FRANÇAIS. — Après la française.

LE CHINOIS. — Connaissez-vous un bon professeur de français ?

LE FRANÇAIS. — Oui.

LE CHINOIS. — Quel est-il ?

LE FRANÇAIS. — Moi.

LE CHINOIS. — Que prenez-vous par cachet ?

LE FRANÇAIS. — Cinq pistoles.

LE CHINOIS. — Ce qui, réduit en monnaie chinoise, fait à peu près...

LE FRANÇAIS. — Cinquante francs.

LE CHINOIS. — Très-bien, j'accepte.

LE FRANÇAIS. — Et on paye d'avance.

LE CHINOIS. — C'est très-juste... voici mes quinze *tien-long*.

LE FRANÇAIS. — Voici mes cinq pistoles.

LE CHINOIS. — Quand prendrai-je ma première leçon de français ?

LE FRANÇAIS. — Demain à midi ; et à quelle heure me donnez-vous la vôtre ?

LE CHINOIS. — Demain, à onze heures.

LE FRANÇAIS. — Croyez-vous que nous pourrons bientôt, ensemble, avoir chance de nous comprendre ?

LE CHINOIS. — Au bout de six mois, nous en saurons assez pour causer cinq minutes.

LE FRANÇAIS. — Permettez que je vous serre la main, cher professeur.

LE CHINOIS. — Adieu, monsieur ; je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

LE FRANÇAIS. — A demain.

Toutefois, comme les répétitions ne donnent aucun droit d'auteur, Gérard de Nerval voyait ses modestes finances s'épuiser, et ses dettes s'accroître. Sa fierté s'accommodait mal de ces

crises domestiques, et il en souffrait d'autant plus, qu'il ne s'en plaignait jamais.

Il avait déjà vu s'évanouir bien des rêves de fortune, après des succès de premières représentations, qui semblent présager des succès d'argent. Gérard était le plus désintéressé des hommes; il ne voyait dans l'argent que la clef d'or qui ouvre la porte des caravansérails de l'Orient, et les cabines des paquebots à vapeur. Né voyageur, il lui manquait toujours la lettre de crédit. Après le beau drame de *Leo Burckart*, il fut sur le point de s'embarquer pour l'Amérique; après son opéra de *Piquillo*, un chef-d'œuvre de poésie et de musique, — pauvre Monpou ! — il fit sa malle pour la Chine, et notre agent dramatique l'arrêta deux fois, en lui disant ces mots tristes : — C'est très-beau, ça a eu un grand succès de première; mais ça ne fera pas le sou.

— Et pourquoi ? demandait Gérard.

— Ah !... répondait l'agent.

Et il regardait le plafond.

Gérard s'en retournait triste et soucieux, cherchant l'introuvable *parce que de ce pourquoi*.

A la cent cinquantième représentation de *François le Champi*, on fixa le jour de la première de notre grand ouvrage, intitulé de *Paris à Pékin*.

Après la première répétition générale, le candide Gérard de Nerval me dit : — Cette fois, mon château en Espagne sera bâti en Orient, et je l'habiterai. Nous aurons au moins cent représentations, à cinq mille francs. Je commence par payer mes dettes. Oh ! les dettes ! c'est la lèpre de l'artiste ! Et y a-t-il un spectre de Banco plus hideux qu'un créancier ? Ma purification faite, je pars ; je vais revoir l'Égypte ; et à mon retour, je m'arrête longtemps à Athènes. J'irai à Malte ensuite ; je veux faire



un ouvrage sur l'ordre de chevalerie de cette île, et on doit trouver là des documents précieux. A mon retour, nous songerons à notre drame du *Chariot d'enfant*.

Le jour de la répétition générale arriva. Gérard de Nerval commençait à douter, il était dix heures du matin, nous étions dans le cabinet de Bocage. — Écoutez, me dit-il, j'ai une idée, et je la crois bonne. Faites un prologue en vers, pour expliquer au public toutes les péripéties de notre ouvrage. Moreau-Sainti le lira, et ce sera d'un très-bon effet pour le succès.

Je compris les angoisses naissantes de Gérard et je voulus le rassurer au delà de ses espérances. — Je ferais mieux, lui dis-je ; d'abord, je vais, ici, avant déjeuner, écrire ce prologue, et je le lirai moi-même, demain, à la première représentation.

Gérard bondit de joie, et me serra les mains en pleurant. — Voilà une admirable idée !



s'écria-t-il; et, s'adressant à Bocage et à son neveu, il ajouta : — Il le fera comme il le dit, au moins.

— Oh ! je le regarde comme fait, remarqua Paul Bocage.

— Au reste, reprit le directeur, nous sommes en république. C'est un acte d'égalité parfaite entre poètes et comédiens. Quand on met ses pièces sur les planches d'un théâtre, on ne doit avoir aucune répugnance de s'y mettre soi-même.

Et il me donna des feuilles de papier, avec l'en-tête de l'époque :

*République française*

*Théâtre national de l'Odéon.*

Et il ajouta :

— Écrivez vite votre prologue, et nous déjeunerons après chez Risbec.

Et voici ce que j'écrivis, je le copie sur le

papier jauni et original de 1849, et je le donne pour la première fois à l'impression.

Je le lus ensuite à mes trois amis, qui l'approuvèrent fort, comme on le pense bien.

— Puis-je faire annoncer, sur l'affiche de demain, que vous le lirez vous-même ? me dit Bocage.

— Certainement, lui dis-je ; je ne veux pas surprendre le public. Je lirai le prologue aux premières représentations.

Le soir, à sept heures, quinze cents personnes, y compris la représentation nationale au complet, invitée par Bocage, remplissaient la salle de l'Odéon, éclairée à *giorno*. On aurait dit d'une première. La commission d'examen occupait une grande loge.

Au moment où le rideau allait se lever, Gérard de Nerval me prit à part dans la coulisse, et me dit :

— Une idée encore ! Puisque vous devez lire

vous-même votre prologue demain, pourquoi ne le liriez-vous pas ce soir ? Nous jugerons de l'effet.

— Non, lui dis-je ; il vaut mieux ne pas déflorer ce grand coup. Moreau-Cinti, qui dit admirablement le vers prologue, chose rare, va lire mes vers, au lever du rideau. Je vais lui donner mon manuscrit.

Moreau-Cinti, le fils de l'éminent artiste et du spirituel homme du monde, jouait un rôle très-important, le premier rôle même dans notre grand ouvrage ; il était donc sous ma main. Je le trouvai au foyer, et je lui fis part de notre projet. Son excuse de refus était trop bonne pour pouvoir être discutée ; il lui était impossible d'improviser sur-le-champ la lecture d'un prologue en vers qu'il ne connaissait pas. On allait frapper les trois coups.

Alors, à la grande joie de Gérard de Nerval, je me décidai à lire moi-même. Tous les artistes

accoururent sur le théâtre, Bocage en tête ; je fis lever le rideau, et, devant une salle comble, et devant tous les représentants de la France, je lus ce qui suit :

### PROLOGUE

Trois auteurs, voyageant sans sortir de leur chambre,  
Ont fait une revue, et le premier décembre,  
On devait la jouer en couplets, prose et vers :  
La scène se passait partout, et l'univers  
Peint sur quinze tableaux, en images exactes,  
N'était pas assez grand pour ce drame en dix actes.  
Cette revue enfin, dans un cadre tout neuf,  
Vous racontait l'an mil huit cent quarante-neuf,  
Jeune alors, aujourd'hui déjà vieux, car nous sommes  
Au siècle où tout vieillit, les choses et les hommes,  
En quinze jours, si bien que Clio, de sa main,  
Ce soir illustre un nom, qu'on oubliera demain.

Décembre commençait sa première semaine ;  
Soudain, à l'Odéon éclate un phénomène,  
Un succès colossal ; un drame qui descend  
D'une chaumière, avec le nom de George Sand ;  
Un rêve d'âge d'or ; la nature décrite  
Comme savaient la voir Longus et Théocrite ;

Les amours du hameau, les entretiens touchants  
Embaumés des parfums qui s'exhalent des champs.  
Tout Paris a passé devant cette merveille ;  
Le lendemain voyait la foule de la veille ;  
Du faubourg Saint-Antoine, et du Marais lointain  
On venait voyager dans le pays latin ;  
Les hameaux que Paris exile à ses frontières  
Envoyaient au *Champi* des familles entières,  
Et l'Odéon, enfin animé par le bruit,  
Ne laissait endormir ses voisins qu'à minuit.

Cependant, la revue attendait... Vaine attente !  
A l'éternel *Champi* la foule était constante ;  
Il avait tous les soirs sa première fraîcheur,  
Et donnait tous les jours son nom à l'afficheur ;  
Puis décembre finit, et le succès immense  
Vient encore illustrer l'an nouveau qui commence,  
L'affiche est immuable ; elle n'annonce rien  
De nouveau ; les acteurs se portent toujours bien  
Quand ils ont un succès ; ainsi point de prétexte  
Pour jouer la revue et pour changer de texte ;  
Les trois pères, auteurs du drame infortuné,  
Voyaient vieillir quelque acte avant qu'il ne fût né,  
Et de leur fils, créé pour le mois de décembre,  
Plus cruels que Brutus, ils amputaient un membre.  
On les voyait tous trois, en longs habits de deuil,  
Passer, en déchirant l'affiche d'un coup d'œil,  
Ou, du café voisin humectant une table,  
Pleurer leur infortune en trio lamentable,

Et pourtant, à l'orchestre, empressés de s'asseoir,  
Ils venaient applaudir George Sand, chaque soir !  
Le carnaval touchait à son heure suprême,  
Et la folle revue abordait le carême !  
Quel carême pour eux ! leur drame maigrissait  
En laissant des lambeaux à l'hiver qui passait ;  
Eux-mêmes, oublieux des vieux faits politiques,  
Ne comprenaient plus rien dans leurs tableaux antiques,  
Et leur drame, si clair à ses premiers instants,  
Se changeait en énigme aux lueurs du printemps !

Que faire !... l'Odéon, plus pauvre qu'on ne pense,  
S'était mis, pour cette œuvre, en folâtre dépense ;  
Deux cents costumes neufs, chez les tailleurs voisins  
Jaunissaient appendus au croc des magasins ;  
Une grotte d'azur, peinte dans l'autre année,  
Pouvait briller le soir, sans être trop fanée ;  
Puis, une forêt vierge, autre coûteux décor,  
Dans sa virginité se déployait encor ;  
Et la Chine, le soir, revue à la lumière,  
Parut avoir gardé sa nuance première,  
Et tout le reste, fruit de six mois de travaux,  
Du Panthéon voisin encombra les caveaux !  
Respect aux morts ! Ce soir, l'Odéon vous présente  
L'innocent abrégé d'une grande œuvre absente ;  
Sa moderne Clio, sous sa plume d'airain,  
N'a plus d'allusion au fait contemporain ;  
Enlevant son miroir à la vérité nue  
Au secours des auteurs la musique est venue ;

Comme à ses jours anciens, l'Odéon chantera  
Ce soir; vous entendrez quelques airs d'opéra;  
Mais ne soyez pas trop exigeants; c'est Thalie  
Qui veut un peu chanter; excusez sa folie;  
Après nous laisserons de graves successeurs  
Vous réciter les vers des rigides penseurs;  
Après ce vif éclair de courte mélodie  
Reparaîtra le drame avec la comédie.  
De cet écart d'un jour que nul ne soit blessé,  
Ce soir, peut-être, hélas! les chants auront cessé!

Ma lecture fut souvent interrompue par des applaudissements unanimes. Le programme obtint un succès complet.

Gérard de Nerval, ému aux larmes, me serra les mains, et me dit;

— Maintenant, je crois à un succès de pièce, mais un succès sans égal. Aussi, j'ajoute une étape à mon voyage d'Orient : *je me paie Jérusalem.*

On commença la répétition générale, elle marcha fort bien; mais Bocage était soucieux.



Il avait bien raison, notre cher directeur.

A notre insu, nous avons fait un grand opéra, pour la rue Lepelletier.

Nous fondions une concurrence au préjudice du *Théâtre de la Nation*; l'opéra se nommait ainsi en 1849.

On défendit la représentation de notre ouvrage, la veille du jour solennel.

Gérard de Nerval tomba dans le désespoir, et je le ramenai chez lui, en le consolant de mon mieux. Tous les rêves du pauvre voyageur venaient d'être détruits; les dettes seules restaient: triste cortège qui allait augmenter son personnel le lendemain.

Cet ouvrage, ainsi mort avant sa naissance, était riche en décors indiens, qui pouvaient trouver leur place dans le *Chariot d'enfant*, le drame favori de Gérard.

Bocage rendit l'espoir à notre ami en nous demandant la traduction du célèbre drame de



Soudraka. Il fit même meubler et disposer pour nous un appartement contigu au théâtre de l'Odéon, et, comme nous étions trois, il nous approvisionna de toutes sortes de combustibles, avec prière de ne pas les ménager.

Gérard se mit à l'œuvre avec une ardeur merveilleuse, et j'essayai de le seconder.

Le drame du *Chariot d'enfant*, de Soudraka, est l'antique père de tous les drames où figurent les courtisanes amoureuses. La belle Vazantazena est la Marion Delorme indienne ; mais, dans cet admirable ouvrage, on ne respire aucun de ces fades parfums qui s'exhalent des boudoirs de la galanterie bourgeoise ; tout le drame indien est embaumé des exquis senteurs du grand Orient ; la courtisane a, pour auxiliaires de toilette, les brises qui courent sur les aromates, les blanches écumes des cascades d'Élora, les eaux vives du lac où nagent les bayadères, les gazons tièdes, sous les dômes des

bois. C'est l'amour et la volupté, purifiés de toutes ces misères nauséabondes que leur donne l'étouffante atmosphère des gynécées du nord, et des alcôves frileuses du libertinage salarié. A la première scène du drame, la courtisane Vasantazina se révèle dans toute sa poésie agreste ; c'est Vénus qui sort de l'onde, et court, pieds nus, sur les fleurs, en cherchant l'amour sous les feuilles des bois.

Nous travaillions sans relâche jusqu'à deux heures du matin. Paul Bocage, qui connaissait parfaitement le drame original indien, venait toutes les nuits se joindre à nous, et nous aidait vaillamment. Bien des fois nous luttions contre des difficultés insurmontables, prises dans la nature du sujet. On ne se séparait qu'après une solution quelconque, mais toujours à peu près satisfaisante.

L'hiver était rigoureux ; une voiture nous attendait toujours devant la porte des artistes ;

je conduisais Gérard de Nerval jusqu'à la hauteur de la place Dauphine, sur le Pont-Neuf; là, il descendait et, sans jamais me dire où il allait chercher un gîte, il disparaissait dans les ténèbres, en grelottant de froid.

J'ai toujours respecté le mystère dont il entourait notre séparation nocturne, je ne l'ai jamais interrogé, il n'a jamais eu l'embarras de me répondre. L'artiste pauvre et fier a la pudeur de son grabat.

Quand nous avons terminé un acte du *Chariot d'enfant*, nous le lisions à Bocage, qui nous donnait les plus grands éloges, en nous indiquant çà et là des corrections; c'était un bon juge, un critique sévère, et un excellent connaisseur.

Ce grand drame fut terminé avant l'hiver. Bocage nous donna ses meilleurs artistes, entre autres madame Laurent, Clarence, Deshayes et Charly. La lecture produisit un effet immense. — Quel cadeau me donnerez-vous à la centième

représentation ? me dit madame Laurent. — Je vous donnerai un petit chariot d'or, lui dis-je. — Allez le commander au bijoutier, reprit-elle en riant.

Les répétitions marchaient à merveille ; nos artistes étaient de plus en plus enchantés de leurs rôles. Tout annonçait un de ces succès qui font époque. — Cette fois, nous le tenons, disait Gérard de Nerval ; voyons, que manque-t-il pour un succès d'argent ? il y a tout ce que le public demande, en dehors du style qu'il ne demande pas. L'action est forte, dramatique et émouvante au suprême degré. Les caractères sont magnifiques. Il y a des scènes de terreur, comme en n'en voit pas ; il y a des scènes d'un comique excellent ; il y a une flamme de passion qui traverse l'œuvre et l'échauffe partout. Les péripéties abondent. On ne fait pas mieux au boulevard. Le côté vulgaire, cet élément indispensable, dit le caissier, n'y est pas même négligé.

Et, cette fois encore, Gérard de Nerval tournait ses regards vers le sud, comme l'aiguille de la boussole fait pour le nord.

Il est impossible de se faire une idée des soins méticuleux qu'il donna à ce qu'il appelait *la toilette générale de l'ouvrage* ; quand tout fut terminé, il revit tout, vers par vers, hémistiche par hémistiche. Courbé sur son œuvre, comme l'alchimiste qui craint que la moindre distraction ne fasse avorter le succès au moment décisif, il appliquait à ce contrôle toute sa science de philologue, toutes ses éminentes facultés de puriste, toutes ses délicatesses d'homme de goût par excellence. Il voulait arriver au grand jour du lustre, non pas sans peur, mais sans reproche, et à force de prévoyance, ne rien laisser au hasard.

La foule payante, celle que nous aimions, envahit la salle le soir de la première. Avant le lever du rideau, les quatrièmes et le parterre

entonnèrent la *Marseillaise*, ce qui parut un hors-d'œuvre à Gérard, qui, tout ému, me dit dans la coulisse : Il n'y aura pas moyen de faire entendre le drame, s'ils chantent la *Marseillaise* jusqu'à la fin.

L'hymne révolutionnaire arrivait dans le foyer des artistes avec ses notes d'ouragan, et nos comédiens étaient consternés. Bocage lui-même trouvait, pour la première fois, que la *Marseillaise* avait des longueurs.

Au lever du rideau, la *Marseillaise* s'arrêta subitement; il n'y eut plus de bouches dans la salle, il n'y eût qu'une oreille. Ce silence inattendu rendit le cœur aux artistes. Madame Laurent, cette Rachel du drame, fut admirable dans la courtisane Vazantazena; Clarence s'éleva à la même hauteur; le drame indien obtint un succès immense. Gérard de Nerval embrassa tout le monde, et annonça deux cents représentations.





Bocage triomphant nous entraîna chez le restaurateur Risbec, où j'avais convoqué tous les artistes de l'Odéon, après le succès de ma comédie *L'univers et la maison*, jamais reprise. Nous soupâmes jusqu'à cinq heures du matin. Gérard de Nerval, ivre de joie, ne se bornait plus au voyage de Jérusalem, il voulait, cette fois, pousser jusque dans l'Inde et visiter les domaines du roi Soudrakæ, l'auteur du *Chariot d'enfant*.

Les *pourquoi* vont recommencer et les *parce que* n'arrivent pas.

— Demain, avait dit Gérard, chez Risbec, toutes les loges seront louées à midi.

— C'est incontestable, avait dit Bocage.

Gérard, agité par la fièvre du triomphe, ne daigna pas goûter les vulgaires douceurs du sommeil; il remonta la rue de Vaugirard et prit le chemin du village d'Issy. Je lui avais donné rendez-vous chez moi, à onze heures, pour déjeuner.

Il arriva plus radieux que la veille, et me déroula tous les projets indiens qu'il avait élaborés dans la nuit. Son itinéraire était fait. A la dixième du *Chariot d'enfant*, le bon Porcher, le banquier des auteurs dramatiques, devait lui avancer les fonds nécessaires à l'expédition.

A midi, il partit pour l'Odéon, et entrant au bureau de location, il demanda le chiffre... On n'avait pas loué une loge, pas une stalle!! Le registre était vierge, comme un vélin tout blanc!

Gérard, anéanti par ce phénomène, regarda autour de lui comme pour découvrir le fantôme malfaisant qui s'acharnait à sa poursuite, le mauvais génie des Orestes bourgeois.

Il sortit ensuite sans but déterminé, et, sous la colonnade, une rencontre heureuse vint faire diversion à l'accablante nouvelle qu'il venait d'apprendre au contrôle. Deux jeunes éditeurs, MM. Dagneau et Giraud, récemment installés



dans le faubourg Saint-Germain, abordèrent Gérard et lui proposèrent d'acheter notre manuscrit du *Chariot d'enfant*. Ils avaient assisté à la première représentation, ils étaient enchantés de l'ouvrage, et ils comptaient sur un succès durable et productif.

Alors Gérard fut sublime; très-léger d'argent, comme il était, et n'ayant pas devant lui un lendemain pur de créances, il n'hésita pas à faire revenir les deux éditeurs de la bonne opinion qu'ils avaient du *succès durable* et lucratif, et leur révéla le phénomène de la location.

Tant de délicatesse diminua beaucoup la valeur du manuscrit, mais il mit en repos la conscience de l'homme de lettres loyal. Mon pauvre ami perdait au moins, pour sa part, deux mille francs, avec son honorable franchise; et cette somme était une fortune pour lui.

Cependant les éditeurs offrirent encore une somme fort belle, et une somme encore beau-

coup plus forte, échelonnée de la vingtième à la trentième représentation. On avait besoin de mon consentement et de ma signature, il fallait attendre le soir, et lorsque j'arrivai au théâtre, je donnai mon adhésion à tout ce qu'avait fait provisoirement Gérard de Nerval.

La seconde représentation offrait l'aspect d'une salle assez remplie, en apparence; mais il y avait, çà et là, ces vides sinistres qui font présager une désertion prochaine. *Les petites places ne donnaient pas*, disaient les experts des coulisses; il y avait trop de noms indiens sur l'affiche, et le titre n'offrait rien d'attrayant. Le titre est souvent de moitié dans le succès de caisse. Si le *Chariot d'enfant* se fut nommé le *Diable de l'autre monde*, les petites places auraient donné. Le diable est populaire partout, excepté en enfer. Meyerbeer doit beaucoup au diable, et bien des auteurs se sont enrichis

avec ce nom infernal. Ils le payeront cher après leur mort.

Après cette représentation qui obtint aussi un grand succès, Gérard de Nerval reprit de l'espoir et bâtit de nouveaux châteaux en Bengale. — Je viens de voir Gustave Planche, me dit-il, il est venu voir la pièce avec Sandeau, et il est entièrement satisfait.

Depuis ce jour, à chaque représentation, les vides s'élargirent, les recettes baissèrent, et à la dix-septième, on ne fit pas trois cents francs. Le *Chariot d'enfant* devint le char d'Hippolyte, il fut brisé sans retour.

Ce drame fut imprimé avec luxe, et obtint un grand succès de lecture, dans l'Inde surtout.

Gérard de Nerval ne reparut plus chez moi. J'étais fort inquiet, car il m'était impossible d'aller m'enquérir de ses nouvelles, son domicile m'était inconnu. Avait-il un domicile ?

Un jour, Georges Bell vient m'annoncer que

mon pauvre collaborateur est à la maison de santé du docteur Dubois, faubourg Saint-Denis, et qu'il est gravement malade.

Nous partons tout de suite, et nous trouvons Gérard en proie à une fièvre chaude, et couché dans une chambre où se trouvaient plusieurs malades. C'était un spectacle navrant, dont je supprime les détails.

Georges Bell et moi nous enveloppons Gérard de couvertures de laine, et nous le portons dans le pavillon du jardin, où je choisis une chambre confortable, et exposée au soleil.

Tous les soins lui furent prodigués, et rien ne lui manquait de ce qui pouvait hâter sa guérison. Un jour, je lui portais une bonne nouvelle qui produisit l'effet d'un remède souverain. Marc Fournier allait ouvrir le théâtre de la Porte-Saint-Martin, et il nous demandait le drame d'inauguration.

L'artiste malade oublia tout ; il se leva ra-

dieux, et me dit : « J'ai un sujet superbe et un admirable rôle pour Mélingue. Vous verrez. »

Il ressuscitait. Mais, hélas ! ces continuelles alternatives de joie et d'abattement étaient au-dessus de ses forces ; il n'avait pas la santé du malheur, ou cette philosophie de résignation que la nature donne quelquefois aux existences d'élite, nées pour souffrir et servir de pendant à tant d'inutilités ambulantes, que la fortune stupide accable de ses dons.

A peine rétabli, Gérard de Nerval se mit au travail avec une nouvelle ardeur, et nous nous occupâmes du plan de l'*Imagier de Harlem*, drame en cinq actes et dix tableaux.

Marc Fournier inaugurait sa direction avec de petits moyens, et lui, si généreux dans la richesse, ne pouvait qu'être forcément modéré dans ses débuts, et ajourner son luxe à des temps prospères, que sa haute intelligence devait faire luire bientôt. En attendant, il fallut

nous contenter de ce qu'il nous donna, car il ne pouvait nous donner davantage, à son grand regret.

Toutefois, il y eut luxe d'artistes ; Fournier nous donna Mélingue, Bignon, madame Laurent, mademoiselle Grave, un très-beau personnel de danseuses, dont l'étoile était mademoiselle Galby, enlevée à l'Opéra.

Trente personnes assistaient à la lecture, et l'effet fut immense. Un vieux comédien, et des plus connaisseurs, s'écria : « *L'Imagier* tiendra six mois l'affiche. » Mélingue et madame Laurent étaient enchantés de leurs rôles ; ils n'en avaient jamais eu de plus beaux, disaient-ils à Gérard de Nerval, et mon pauvre ami pleurait de joie, et se tournait encore vers son Orient. L'enthousiasme des artistes et du directeur ne fit qu'accroître à chaque répétition.

Le 27 décembre 1851, *l'Imagier de Harlem*, représenté devant l'élite du monde parisien,

obtint le succès qu'il avait obtenu à la lecture aux artistes. Mélingue, dans son rôle de Protée, triompha dans toutes ses incarnations. Madame Laurent fut admirable, mademoiselle Grave, touchante et belle comme l'image de la consolation. Les danses furent applaudies, comme à l'Opéra. Un tonnerre d'applaudissements éclata à la chute du rideau.

Nous soupâmes en nombreuse compagnie chez Deffieux, à côté du théâtre. Gérard de Nerval était radieux comme un émir d'Orient, qui arrive au trône : il avait enfin incrusté le roc de Sisyphe, au sommet de la montagne ; le roc ne retomberait plus.

Les recettes se maintinrent au maximum, jusqu'à la fin de décembre. Quel beau premier janvier 1852 ! quel heureux présage d'année ! A huit heures du matin, Gérard entra chez moi en grande toilette, et me démontrait la nécessité de prendre une voiture de remise et



de porter des cadeaux du premier de l'an à tous les artistes de notre drame, *pusillis cum majoribus* : il fallait surtout, ajoutait-il, acheter un bijou de prix pour madame ... C'était indispensable, une dépense d'ailleurs insignifiante avec un succès qui devait nous rapporter cinquante mille francs, et nous ouvrait pour toujours à deux battants la Porte-Saint-Martin.

Nous sortîmes, et je le conduisis chez Génétreau, orfèvre, rue Laffitte. Il demanda un bracelet de prix et d'un goût exquis. On lui en exhiba de toute sorte; il choisit le plus beau, et demanda le prix. — Quatre cents francs, dit l'orfèvre, et je payai. Nous devions régler plus tard toutes les dépenses du jour de l'an, hypothéquées sur l'infailible et lucratif avenir de l'*Imagier*.

Le *public* est un mot qui n'a pas de pluriel, et il en méritait plus qu'un autre. La langue française a de ces erreurs inexplicables. Il y a



cent couches superposées de publics, et un *decrecendo* d'intelligence de la première à la centième. A mesure que les représentations de l'*Imagier* élevaient leur chiffre, les morceaux les plus saillants perdaient de leur valeur. Telle scène qui avait soulevé des applaudissements frénétiques à la première, se déroulait dans un morne silence à la quinzième. Ainsi, des bravos enthousiastes accueillirent d'abord Mélingue, lorsque, métamorphosé en dieu Pan, et entouré de tout un monde mythologique, il déclama supérieurement ces vers aux jeunes danseuses qui figuraient les *Heures* :

Les Heures sont des fleurs, l'une après l'autre écloses,  
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour;  
Il faut donc les cueillir, comme on cueille des roses,  
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair, rien ne reste de l'heure,  
Qu'au néant destructeur le temps vient de donner;  
Dans son rapide vol embrassez la meilleure,  
Toujours celle qui va sonner.

Et retenez-la bien au gré de votre envie,  
Comme le seul instant que votre âme rêva ;  
Comme si le bonheur de la plus longue vie  
Était dans l'heure qui s'en va.

Vous trouverez toujours, depuis l'heure première  
Jusqu'à l'heure de nuit qui sonne douze fois,  
Les vignes, sur les monts, inondés de lumière,  
Les myrtes à l'ombre des bois.

Aimez, buvez, le reste est plein de choses vaines ;  
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,  
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans vos veines  
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit suivie,  
Savourez le regard qui vient de la beauté ;  
Être seul, c'est la mort ! Être deux, c'est la vie !  
L'amour, c'est l'immortalité !

A la cinquième, cette poésie n'était plus saluée, à son dernier vers, que par les applaudissements officiels.

Un exemple encore pris dans le domaine de la prose. Aux premières soirées. Mélingue pro-

duisit un effet merveilleux en décrivant la bataille du ciel ; c'est Lucifer qui parle :

SATAN.

Toi... Coster... Mesure nos deux chutes et ose te plaindre après. Regarde le ciel : vois-tu ce fauteuil renversé, composé de sept étoiles?... ce fut mon trône au temps où j'étais roi du ciel et le rival de Dieu ! Et quand je vois scintiller tous ces soleils de la nuit, je sens que je pleurerais si j'avais des larmes ! (*Revenant près de lui.*) Tu parles de ta chute ! Écoute ma dernière bataille qui sema le firmament d'une poussière d'astres brisés... Mon armée d'archanges s'étendait du septentrion au midi ; elle éclipsait les constellations depuis l'étoile polaire jusqu'à l'étoile du sud. Mon ennemi conduisait les vingt mille chariots de guerre d'Eloa et les milices des Dominations et des Trônes, archanges, que les chiffres humains ne peuvent dé-

nombrer. Notre mêlée fit trembler l'axe du monde ; nous épuisâmes tous les arsenaux du ciel ; les étoiles et les foudres roulaient sur nos têtes et sous nos pieds comme des fleuves d'incendies ; les abîmes de l'infini se peuplèrent de la chute de mes légions vaincues, et je tombai le dernier, et le dernier jour d'une bataille de mille ans. Et maintenant, si vous vous sentez l'orgueil de pleurer sur votre chute... pleurez à votre aise et humiliez-moi !...

Le *decrecendo* commença vers la sixième, et ne s'arrêta qu'au silence. La vingtième couche de public regardait comme une énigme cette bataille du ciel.

Le 24 janvier, à onze heures, Gérard de Nerval entra chez moi.

— Eh bien ! me dit-il, voilà vingt-sept représentations. Les recettes baissent un peu, m'a dit Guyot, mais c'est toujours ainsi dans la dernière quinzaine de janvier. On a trop dé-

pensé dans la première. Nous allons remonter. J'ai payé la moitié de mes dettes. Voici mes dix louis que je vous dois pour l'achat de Gênetreau. J'attends encore quelques jours, et je pars. Vous m'écrirez poste restante à Beyruth, à Athènes et à Smyrne. Si les recettes remontent, ce qui est indubitable, l'agent m'avancera mille écus; avec cette somme, on va au bout du monde, et on congédie ses créanciers.

O intelligence du hasard ! ô pouvoir de cet être intermédiaire, qui se place entre Jupiter et Oreste, pour faire de l'ironie en action aux dépens d'un pauvre mortel ! A peine Gérard finissait-il de parler, qu'un domestique m'apporta une lettre. Elle était de Marc Fournier, le directeur de la Porte-Saint-Martin. La voici textuellement :

Paris, le 23 janvier 1852.

« Mon cher Méry,

« Je m'adresse à l'ami autant qu'à l'auteur. Vous n'ignorez pas dans quelles conditions j'ai rouvert. Vous savez tout ce que la légion de mes ennemis a fait et fait encore pour tuer mon crédit. Aujourd'hui même, si je n'invente pas des miracles pour me défendre, je suis un homme à terre. Mais je me défends, c'est-à-dire que je ne néglige rien pour faire face, *au jour et à l'heure dits*, aux engagements que j'ai contractés. *L'Imagier de Harlem* est depuis douze jours au-dessous de ses frais. En le jouant jusqu'au milieu de la semaine prochaine, la moyenne des recettes aura descendu encore d'un chiffre considérable. Les grosses recettes des quinze premières représentations ont à peine suffi à couvrir les dépenses de costumes, de décors et

Ce mise en scène, — je reste aujourd'hui avec 300 fr. de frais supplémentaires, chaque soir, et 1,400 fr. de frais ordinaires. Or, nous faisons 1,200 fr. Vous voyez où j'en suis. Le 10 du mois prochain, il faut que j'aie en caisse, tant pour payer le courant que pour les remboursements obligatoires, près de cinquante mille francs en espèces sonnantes. — Puis-je maintenir haut et ferme cette belle affiche littéraire, ce drapeau qui est le vôtre et qui est le mien, cet *Imagier* qui a été la glorieuse préface de ma direction ? Hélas, non ! — Il faut, sous peine de mort, que j'avise à d'autres ressources. Je vous devais, et me devais à moi-même de vous expliquer cela, car avant, bien avant d'être un homme d'affaires, je suis un pieux disciple de l'art et des lettres. — Mais encore une fois, je vous tiens pour mes meilleurs amis, et je vois que vous êtes de force à perdre de vue vos intérêts personnels devant l'intérêt général d'où



dépend la vie d'un théâtre qui, d'ailleurs, est désormais le vôtre autant que le mien.

« *L'Imagier de Harlem* prend sa place en tête du grand répertoire de la Porte-Saint-Martin. Vous aurez encore un grand nombre de représentations, soit comme reprise transitoire, soit comme spectacle dominical. Consolez-vous, et mettez bien vite la main à l'œuvre pour cet *Alcibiade* que vous m'avez promis et que Mélingue attend avec la plus vive impatience.

« A vous de cœur et d'âme,

« MARC FOURNIER. »

Pendant que je lisais cette terrible lettre, Gérard de Nerval se promenait, en fredonnant l'*Hymne des aïeux*. L'homme qui va être foudroyé est toujours joyeux avant le coup de tonnerre.

Il m'était impossible de faire un secret de cette lettre.



— Cher ami, lui dis-je en riant, les *Burgraves* de Victor Hugo n'ont eu que quinze représentations, et certes, ils valaient mieux que notre *Imagier*.

— Cela veut dire? fit Gérard ébahi.

— Cela veut dire, repris-je, qu'il faut s'attendre à tout, même à cette lettre. *Tolle et lege*.

Et je lui donnai la lettre du directeur.

Gérard lut, et porta les deux mains à son front, comme pour retenir la raison qui s'échappait. Puis un éclat de rire nerveux contracta son visage, mais les yeux gardaient une tristesse sombre, et se mouillèrent de pleurs.

J'épuisai alors toute la rhétorique de la consolation pour lui rendre ses forces; mais ce fut dépense inutile. Gérard était une sensitive; il n'avait pas dans son organisme ces muscles d'acier flexible, qui peuvent se détendre un moment sous la violente pression d'une crise, mais qui reprennent tout de suite leur vigueur,

et font de la souffrance un accident passager.

— Au fait, vous avez raison, me dit-il, en m'effrayant d'un nouvel éclat de rire sérieux; oui, les *Burgraves* valaient bien mieux... Paris arrête Rossini à *Guillaume Tell*, Hérold à *Zampa*, Géricault à la *Méduse*, Victor Hugo aux *Burgraves*... Il n'y a qu'un drame qu'il n'arrête jamais : c'est celui qu'il voit et revoit depuis trente ans, et qu'il veut revoir toujours. On prend une mère et un fils; on perd le fils au premier acte; on le fait retrouver au cinquième; la mère crie : *Mon fils !* le fils crie : *Ma mère !* Il pleut des larmes dans le théâtre, et c'est une pluie d'or pour l'auteur.

Un autre éclat de rire termina cette tirade.

— Eh bien, lui dis-je, nous avons promis de faire un *Alcibiade*; voulez-vous vous mettre à l'œuvre?

— Un *Alcibiade* ! s'écria-t-il ; en voilà un qui

serait bien reçu encore par les *petites places* ! Alcibiade, la plus haute personnification de la distinction humaine ! l'homme qui parlait *ore rotundo*, dans la plus belle langue du monde ; le héros de la galanterie et de l'amour ; éloquent comme Démosthènes, poète comme Sophocle, philosophe comme Platon, juste comme Aristide, spirituel comme Aristophane, brave comme Épaminondas, grand capitaine comme Thémistocle, beau comme le fils de Cynire. Oui, allez mettre en scène un pareil personnage, les petites places lui chanteront *Marlborough*, et ne le comprendront pas. A la dernière représentation, *Alcibiade* fera cent écus de recette ; oui, je veux faire encore un drame, mais pas celui-là, et ce sera mon dernier.

Il éclata de rire, pleura, me serra la main et partit.

Je le suivis sur l'escalier, et je lui demandai s'il viendrait bientôt me voir.

— Je n'aime plus à me rencontrer avec vous, me dit-il.

— Pourquoi ?

— Vous me consolez.

Et il disparut.

En effet, je ne le revis qu'à de longs intervalles ; il travaillait, me disait-il, et se louait beaucoup de M. Buloz qui lui demandait toujours des nouvelles pour la *Revue des Deux Mondes*, travail toujours très-honorablement rétribué. Par malheur, Gérard de Nerval travaillait lentement, et à ses heures d'inspiration. Son pupitre était un peu partout ; il écrivait sur une borne comme Mercier, ou sur le guéridon d'un café, jamais chez lui ; des lambeaux de carrés de papier remplissaient les poches de son habit, et il égarait souvent ses meilleures périodes. Quand le soleil l'invitait à une promenade de campagne, il partait, et courait la banlieue, son crayon à la main, écrivant parfois

d'une manière illisible, toutes les charmantes choses que lui inspirait la jeune nature du printemps. Il fallait ensuite mettre en ordre tant de petites pages éparses, corriger les fautes de l'improvisation, contrôler une pensée de vérité douteuse ; donner au style toute la perfection possible, et payer un copiste pour pouvoir présenter un ensemble acceptable à l'imprimeur. Sur cette première copie, un nouveau travail de soigneuse révision était à faire ; nouveau travail aussi pour le copiste, et surcroît de dépenses. Je possède et je garde précieusement une belle copie d'un chef-d'œuvre de Gérard, *Sylvie*, et ce n'est pas celle-là qu'il a donnée à la *Revue des Deux Mondes*, elle n'était pas encore au degré de perfection qu'il voulait atteindre toujours.

Avec ses rêves incurables d'Émir prodigue, le théâtre était donc sa seule ressource, et il désespérait d'un succès d'argent, le succès qui

pouvait rendre à son pays d'adoption ce malheureux exilé du soleil.

La vente d'un livre lui permettait à peine une promenade dans le voisinage, en Belgique, ou en Hollande. Un jour, il partit pour faire une petite excursion de ce côté; il s'était mis en tête un espoir étrange, celui de découvrir quelque tableau de maître enfoui dans une arrière-boutique de brocanteur, et de gagner, dans un trafic de connaisseur adroit, la somme que le théâtre lui refusait.

Il me tardait de recevoir de ses nouvelles; enfin, je reçus un jour la lettre suivante, qui ne me rassura pas trop, car elle était sombre au fond, et ne présageait rien de consolant pour l'avenir <sup>1</sup>:

<sup>1</sup> Il y a quelques années, à l'occasion d'un procès, cette lettre me fut demandée, et je la déposai chez M. Carré, notaire, place des Petits-Pères, 9, où elle est encore. Elle y restera. On peut la consulter.

« Mon cher Méry,

« Je suis à Gand, de retour de mon voyage en Hollande, il y fait si mauvais temps, et si cher, que je n'ai pas eu la patience d'y rester davantage. Maintenant, je ne sais où j'irai, peut-être à Paris; le but que je voulais atteindre était surtout de me dégourdir l'esprit et les jambes, après une convalescence plus longue qu'il ne semblait. Je n'avais pas d'appétit, je me levais à onze heures; aujourd'hui je me lève à sept heures, et je déjeune en me levant; ma figure ressemble à une pomme, je ne sens plus d'engourdissement dans les pieds, je suis redevenu un homme. Ce qui m'a le plus charmé en Hollande, c'est la kermesse de La Haye et un petit voyage par mer à Saardam, ville chinoise, avec des carrés de tulipes qui flottent dans les canaux, et une foule de kiosques peinturlurés. Je ne vous parle pas de la maison de pierre conservée et contenue dans une autre maison plus



neuve, c'est le pont aux Anglais. — J'ai laissé un exemplaire de *l'Imagier* à la bibliothèque de La Haye avec notre double-signature. Je n'ai pas tenu à voir le roi, attendu qu'il a été un peu écoeuré par le non succès de l'opéra qu'il avait demandé à S\*\*\* et à \*\*\*, dans le but de favoriser la poésie française. Ce désagrément rejallit sur nous tous. J'ai dit seulement au directeur : « Mais pourquoi avoir demandé cet ouvrage à S\*\*\* ? » Il m'a dit : « Mon Dieu, on ne sait à qui s'adresser entre tant de poètes français ; on choisit alors celui qui tient la corde. — Et celui qui tient la corde, vous a étranglé, lui ai-je répondu. »

» L'infortuné directeur a poussé un couic désespéré ; il quittait la direction le surlendemain, y ayant mangé ses capitaux.

» A propos de *l'Imagier*, vous savez que je vous redois toujours ma part de dépenses ? nous arrangerons cela. Vous comprenez que j'ai dé-



pensé, sans rien faire, l'argent que je devais à Porcher. Il me restait 125 francs quand je suis parti, et j'ai emprunté 200 francs pour 16 francs d'escompte et pour deux mois. — Sufficit. — Je vous reverrai probablement d'ici à huit jours, mais ne le dites pas, je vous prie, car il est possible que je m'établisse dans les environs de Paris, pour rédiger en paix mon voyage dont je n'ai pas écrit le premier mot. — Je me sens, du reste, bien disposé, et j'espère que nous pourrons causer de quelque chose à mon retour.

» Votre ami,

» GÉRARD DE NERVAL. »

A son retour à Paris, il ne vint pas me voir, mais il me donnait de ses nouvelles par des amis communs. Je lui écrivis deux lettres pour le décider à faire *Alcibiade*, que Mélingue attendait toujours ; je lui envoyai même une esquisse

de *scenario*, en le priant de joindre ses idées aux miennes, et d'arrêter un plan complet. Il ne me répondit pas.

Ce silence fit naître en moi de graves pressentiments.

Un soir, en rentrant chez moi, mon domestique, Émile Moiron, me dit :

— M. Gérard de Nerval est venu, et il m'a dit de remettre ceci à monsieur, m'ajoutant que vous devineriez ce que cela veut dire.

*Ceci était un sou...*

Mon domestique ne put retenir un éclat de rire, mais il reprit le sérieux, en voyant que je ne partageais pas son hilarité.

Le lendemain, Georges Bell entra chez moi, pâle comme un agonisant, et m'assura qu'on avait trouvé Gérard de Nerval pendu dans une des plus hideuses rues du vieux Paris!...

L'horrible nouvelle me foudroya et ne m'étonna point. Après tout ce qu'on vient de lire,

on comprendra que le suicide fût tout de suite admis par moi, malgré les dissidents.

C'était par une épouvantable nuit d'hiver, lorsque l'absence des étoiles et la solitude ténébreuse font croire aux malheureux qu'ils sont abandonnés de Dieu et des hommes. Le noble poète de l'Orient frissonnait dans une brume glacée, et n'avait pas l'obole qui paye l'hospitalité d'une nuit chez les chrétiens. En Égypte, la cabane de l'Arabe s'était souvent ouverte devant lui ; il trouvait toutes les portes inexorablement fermées dans la capitale de la civilisation ; il errait au hasard, à travers ces ruelles infectes, remplies des miasmes de la misère, et il se regardait comme le plus misérable de tous, puisque les autres dormaient au moins sur un grabat. On entendait dans le lointain le bruit des équipages qui amenaient aux fêtes la foule des heureux ; c'était aussi l'heure où les âmes sensibles sortent des théâtres, après avoir versé

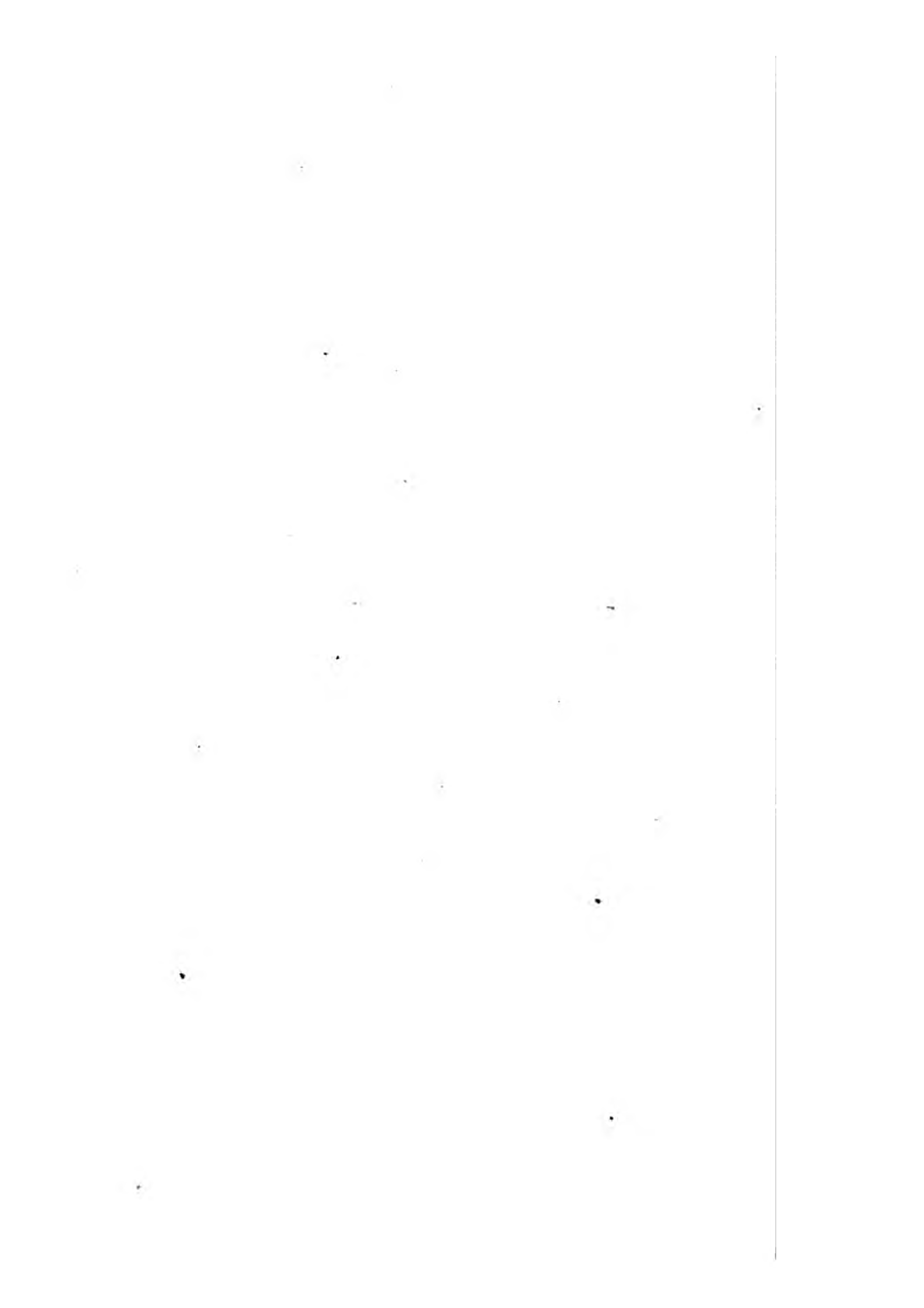
des larmes sur des malheurs de carton peints : ou venait de pleurer sur toute la ligne du boulevard ; le pauvre poète se rappelait alors ses succès dramatiques d'un jour, suivis de tant de déceptions amères ; ses beaux rêves d'or qui lui avaient entr'ouvert un instant les horizons du soleil, les oasis tièdes, la vie orientale, les caravanes poétiques, les révélations des pays inconnus. Il lui avait manqué une parcelle de cet or que tant de riches sèment pour récolter l'ennui ; il se trouvait face à face avec son néant, tout humilié dans sa dignité d'homme, et son noble orgueil de poète. C'était pour ramper, comme un ver de terre, dans la boue d'un carrefour, qu'il avait acquis les trésors de la science, qu'il avait fécondé son imagination, découvert tous les secrets du style, appris les grandes langues littéraires, approfondi les arcanes de la philosophie ; c'était pour n'être rien, qu'il avait acquis le pouvoir d'être tout, et

il sondait sa vie passée pour découvrir une de ces fautes qui demandent une expiation ; sa conscience ne lui reprochait qu'un abus de bonté chrétienne ; seul, peut-être entre tous , dans cette mêlée parisienne, où le meilleur pêche sept fois par jour, seul , il n'avait pas à se reprocher la moindre atteinte portée à la susceptibilité d'un confrère, d'un ami, d'un inconnu. Sa plume, sa pensée, sa parole étaient vierges de fiel littéraire ; il n'avait rien à expier de ce que les autres n'expient pas ; la fatalité hideuse, avec son cortège d'injustices, ne voulait lui donner aucune explication consolante ; elle brûlait son front avec son énigme sans mot ; elle étreignait les artères de son cou, avec son ironie de feu. L'accès du délire éclata dans le cerveau de Gérard ; il demandait à la vie une trêve, une minute de respiration calme, et ne recevant rien, il porta sur lui des mains violentes, et chercha le repos dans la mort.

En apprenant cette affreuse catastrophe, Alexandre Dumas m'écrivit une lettre désolée pour me demander une épitaphe. Je lui envoyai les deux admirables vers dans lesquels Ovide, à la mort de Tibulle, demande pardon de son blasphème, et s'écrie :

*Cùm rapiant malè fata bonos, ignoscite fasso,  
Sollicitor nullos esse putare deos !*

Bernardin de Saint-Pierre a paraphrasé ces vers intraduisibles, dans *Paul et Virginie* ; je ne cite que la fin de sa phrase... *Car il y a des maux si terribles et si peu mérités que l'espérance même du sage en est ébranlée !*



# SOUVENIR

D'UNE

## PREMIÈRE REPRÉSENTATION A PARIS

*(Ab unâ disce plures)*

---

### LES NEVEUX DE LEURS PÈRES

DRAME EN SEPT ACTES

---

On a commencé à sept heures et demie ; les avant-scènes sont désertes ; il y a de nombreux vides aux fauteuils d'orchestre et aux premières loges. La deuxième scène (l'exposition) commence ; l'auteur l'a refaite neuf fois aux répétitions pour l'intelligence du spectateur.

#### SCÈNE XII<sup>e</sup>

LA DUCHESSE DE VALLOMBREUSE, PASCAL VOISEAU, SE DISANT COMTE DE BLOSBERG.

LE COMTE. — Oui, madame, les intérêts de deux familles

*(Un grincement de serrure aux avant-scènes. Deux belles et deux beaux font invasion, en achevant un quatuor d'éclats de rire commencé dans le corridor.)*

UNE BELLE, *lorgnant*. —  
Quelle est cette actrice ?



sont en jeu. Il s'agit du sort d'une orpheline que la Providence a remise entre vos mains et confiée à vos soins dans une auberge de Fribourg. Cette jeune fille a grandi; elle est aujourd'hui citée comme un modèle de grâce, d'esprit, de beauté. Elle est recherchée par les plus illustres seigneurs de la cour, et vous, qui lui tenez lieu de mère, vous pouvez seule lui désigner un mari digne d'elle, car l'innocente orpheline, élevée dans l'austérité du couvent, n'osera jamais avouer une préférence, même si son cœur a déjà parlé.

LA DUCHESSE, *souriant*. — Je crois vous deviner, monsieur le comte.

LE COMTE. — Veuillez bien vous expliquer, madame. Ne vous bornez pas à me deviner.

LA DUCHESSE. — Si je m'expliquais, monsieur, la rougeur

UN BEAU. — C'est Mélanie.

L'AUTRE BELLE. — Dieu! a-t-elle un nez!

L'AUTRE BEAU. — Si tu voyais celui de son père, que dirais-tu?

UNE BELLE. — Tiens! elle a un père!

LE BEAU. — C'est un bruit qu'elle fait courir.

LE PARTERRE, *en chœur*. — Chut! à l'avant-scène!

UNE BELLE. — A qui en veulent-ils, ces cornichons de là-bas?

(*On ouvre une loge aux premières avec un grand bruit de petits bancs.*)

L'AUTEUR, *dans la coulisse*. — Pourquoi, ces gens-là, qui ont toujours de l'argent pour payer leur dîner, ne dînent-ils pas à six heures?

(*Cinq loges s'ouvrent à la fois et exécutent un long QUINETTE de portes et de serrures criardes. Les lorgnettes de la salle sont braquées sur de belles retardataires, qui*

couvrirait votre front, et vos yeux n'oseraient plus me regarder en face.

LE COMTE. — Oh! il y a ici une de ces erreurs que la fatalité seule invente, et qui peuvent tuer un homme avant sa justification. L'accusé ne reçoit le titre de criminel qu'après une sentence, fondée sur de longs et lumineux débats. Ainsi procède la justice des hommes. Oseriez-vous, madame, usurper la justice de Dieu.

LA DUCHESSE. — Je ne suis, monsieur, ni juge d'instruction, ni président de cour criminelle; je n'ai pas le droit de vous interroger; vous pouvez vous dispenser de me répondre. Restons chacun dans notre rôle; c'est ce qu'il y a de plus convenable, et de moins dangereux pour vous. Le scandale de la publicité ne serait funeste qu'à vous seul. Brisons-là. (*Fausse sortie.*)

*répondent à l'ANDANTE de la serrurerie par une STRETTA furibonde de crinolines métalliques et rebelles aux fauteuils.)*

UNE LORGNETTE. — La comtesse de Belmar et sa fille.

QUELQU'UN. — Où?

UNE LORGNETTE. — A côté de la femme jaune.

QUELQU'UN. — Celle qui a dû épouser le petit Meiffret?

UNE LORGNETTE. — Oui... Vous connaissez l'histoire?

QUELQU'UN. — Parbleu! le beau-père n'a pas voulu se déshabiller avant de se coucher. Pas bête?

UNE VOIX QUI ENTRE. — Quelle est le titre de la pièce?

UN VOISIN. — Une bêtise! *Les Neveux de leurs pères.* Sept actes.

\* LA VOIX. — De qui?

LE VOISIN. — De chose... machin... Ce grand qui prend toujours de l'absinthe à six heures, devant Tortoni. Je ne connais que ça...

LE COMTE. — Eh bien, madame, je vous accepte, moi, pour juge et pour tribunal, et si vous me condamnez (prenant un poignard), je jure de m'exécuter moi-même; j'aurai le courage d'être mon bourreau.

LA DUCHESSE, *souriant*. — Oh! monsieur, toutes ces grimaces tragiques ne me feront pas changer de conviction. Remettez votre arme dans votre arsenal de poche. Celui qui dit je vais me tuer, se donne un brevet de longue vie. Le suicide résolu n'avertit pas les voisins; c'est l'acte d'un désespoir incurable; il ne demande à autrui ni secours, ni consolation.

LE COMTE. — Vous êtes cruelle, madame; vous raffinez l'ironie; vous en faites un poignard; il est impossible d'assassiner un homme avec plus de grâce et moins de péril; votre parole pourrait m'épargner un suicide.

UNE DAME LITTÉRAIRE. — Justin, faites-moi connaître Théophile Gautier.

JUSTIN. — Tenez, ma tante, là... presque en face... Ce jeune homme blond, debout, adossé contre la colonne, et qui appuie contre ses lèvres la pomme de son *stick*... Il rit maintenant avec M. Guizot.

LA DAME. — Je le croyais plus âgé.

JUSTIN. — Quarante ans. Nous avons fait nos études ensemble à Charlemagne.

LA DAME. — Avait-il des dispositions ?

LE PARTERRE, *furieux*. — Silence aux premières! (*Moment de silence.*)

Un monsieur d'un sexe douteux et très-bien mis, paraît au couloir de l'orchestre, et se fait regarder.

Le placeur lui dit : n° 48... côté pair, troisième banquette, derrière ce gros monsieur chauve.

Le jeune homme équivoque

LA DUCHESSE. — Taisez-vous, monsieur, et craignez de justes représailles...

LE COMTE. — Je ne crains rien, madame, et j'accuse ceux qui craignent. Savez-vous ce qu'on dit de vous dans le monde?

LA DUCHESSE. — Dans quel monde, monsieur?

LE COMTE. — Dans le vôtre... On dit que votre tendresse pour votre pupille est une spéculation.

LA DUCHESSE. — Calomnie!... Savez-vous ce qu'on a dit de vous dans le monde... le vôtre?... Vous pâlissez déjà, monsieur... je croyais que vous vous contenteriez de rougir...

LE COMTE. — L'indignation prend toutes les nuances pour s'exprimer, sur le visage.

LA DUCHESSE. — Eh bien,

bouleverse l'orchestre en disant, avec un sourire, à chaque bouleversé: Pardon, monsieur.

TOUT L'ORCHESTRE. — Peut-on arriver si tard; c'est stupide!

PLUSIEURS VOIX AUX PREMIÈRES. — Tiens! c'est Valandry.

DEUX VOISINES NAÏVES. — C'est un bien joli garçon.

UN SPORTMAN FRANÇAIS, *parlant au corridor.* — *I say... John... it rains bring a remise, carriage before eleven o'clock. I say... bring my water-proof... go.*

CHOEUR DE LORNETTES

— Ah! voilà miss Sidonia.

— Une belle personne.

— C'est une Anglaise.

— Parbleu! ça se voit bien.

— Les Anglais, qui font si mal les Anglais, font très-bien les Anglaises... Ils devraient se borner à la confection des filles.

— Pour l'exportation en

France.

vous allez en inventer une... écoutez... Autrefois... il y a un siècle... plus ou moins... une certaine espèce d'hommes vivait d'une certaine espèce d'industrie... ils étaient intelligents, actifs, intrépides, mais incapables de se plier au joug commun de la société. Aucune profession ne pouvait leur convenir. Une indolence invincible se combinait, dans leur organisation, avec une activité dévorante. Ils acceptaient tout, excepté le travail. On rencontrait ces hommes dans les églises, aux carrefours des rues sombres, sur les ponts, au milieu des foules, où ils s'occupaient à prendre le bien d'autrui par adresse ou de vive force... Au besoin, ils assassinaient...

LE COMTE. — J'espère, madame, que...

LA DUCHESSE, *d'un ton im-*

— Vous savez qu'elle doit épouser un des fils du marquis de Blanzé.

— Le référendaire ?

— Non, l'attaché d'ambassade.

LE PARTERRE, *exaspéré* — Silence, aux bavards !

L'AUTEUR, *dans la coulisse*. — Mon Dieu ! ça ne finira donc pas !... Ma plus belle scène ! Une exposition comme celle de Bajazet !

LOGE. N° 24

— Il y a toujours le même monde aux premières représentations.

— Madame de Viarmes vous salue avec son éventail.

— Elle est toujours belle.

— Oui, mais elle n'est plus d'âge à porter des roses dans les cheveux.

LOGE N° 12

— Où en est-on resté en Bourse ?

— 68 35.

*périeux.* — N'interrompez pas... A cette époque, dit M. de Voltaire dans les notes de son *Siècle de Louis XIV*, à cette époque, *Paris était gardé, la nuit, par quarante-cinq hommes de police mal payés.* Vous voyez que le métier de voleur était bon... La nature se plaît à refaire les mêmes hommes, sous d'autres noms; la nature, si variée en toutes choses, se répète un peu trop dans le domaine humain; il n'y a que sept péchés capitaux et trois vertus théologiques; on ne va pas loin avec un fonds si léger. L'orgueil de l'homme a fait courir le bruit que le cœur humain était un abîme; c'est un puits bourgeois.

LE COMTE, *impatiente.* — Mais, madame, où voulez-vous donc...?

LA DUCHESSE. — Écoutez, ou sortez...

— Les consolidés anglais étaient arrivés à... à...

— 91 3/4.

LOGE N° 10

— Y a-t-il quelque nouvelle?

— Le discours de Palmerston.

— Qu'a-t-il dit?

— Rien.

— Je vais acheter le journal du soir, pardon, mesdames, je suis un peu gros... Ah! oui... Ouvreuse, ces dames demandent des petits bancs.

UNE LOGE D'HOMMES SÉRIEUX.

— C'est la grande question de l'avenir. La Russie à Constantinople et l'insurrection au Penjaub...

— Et dans le Caboul.

— Et dans l'Afghanistan.

— Et à Jellalabab.

— Soutenue par une flotte franco-russe, passant par Suez, avec cinquante mille hommes de débarquement.

— L'Angleterre est une araignée qui prend ses mou-



LE COMTE. — Soit...j'écoute.

LA DUCHESSE. — Il y a donc aujourd'hui, grâce à la stérilité de la nature, il y a, sous le soleil de 1860, des hommes fatalement organisés, comme ces paresseux actifs, dont je vous parlais tout à l'heure; des hommes qui ont des convoitises ardentes, l'amour de la vie large, la santé de leurs passions, et pas un sou. Ils regardent donc, à l'exemple de leurs aïeux, le bien d'autrui comme leur bien; mais en étudiant la carte hygiénique de Paris, ils s'aperçoivent que la garnison des quarante-cinq hommes, passée en revue par M. de Voltaire, est considérablement augmentée aujourd'hui; que les rues sont larges, les becs de gaz très-nombreux, les nuits plus claires que les jours; les sergents de ville postés à tous les coins. Le péril est donc pour les vo-

ches dans l'Inde. Enlevez-lui ses mouches, il n'y a plus d'Angleterre.

— C'est évident. Palmerston a le nez fin; il a flairé le péril de l'avenir, du côté de Suez.

— L'antique Rome n'était que dans Rome, mais la vieille Angleterre, *old England*, n'est que dans l'Inde, — ou pour mieux dire, — l'Angleterre n'existe pas.

LE PARTERRE, *hydrophobe*. — A bas la cabale!

#### DANS LES COULISSES

L'AUTEUR. — J'en doutais! il y a une cabale!

LE DIRECTEUR, *levant les yeux aux frises bleues figurant le ciel*. — C'en est fait! L'art est perdu!

LA SOUBRETTE, *pâle sous le fard*. — C'est bientôt à moi... Quelle venette!... Nous avons de bien mauvaises avant-scènes, ce soir! Une loge de biches, de rats et de chameaux. Une ménagerie!

leurs et non pour les volés. Il faut vivre pourtant, et bien vivre. Pauvre Tartufe de la comédie, est-tu arriéré avec ton jus de réglisse, ta cassette, et ton habit noir ! les fils de Mandrin et de Cartouche sont charmants, rieurs, gais, affables ; ils n'ont pas besoin de tremper leurs doigts dans l'eau bénite pour s'emparer d'une femme ou d'une héritière ; ils ont des gants jaunes pour cacher leurs griffes, et ils accrochent une bourse ou une dot, sans passer par le bénitier.

LE COMTE. — Tout cela n'est qu'une peinture de fantaisie, et de...

LA DUCHESSE. — C'est une photographie morale : ne reconnaissez-vous pas les originaux ?

LE COMTE. — Non, madame...

L'AUTEUR. — Allons, du courage, mon enfant.

LA SOUBRETTE. — Ah ! mon Dieu ! je crois que j'ai oublié ma tartine d'entrée !... Dites donc, mon auteur, dites-moi le premier mot du commencement.

L'AUTEUR, *cherchant*. — Heum !... *Palsambleu ! voilà une belle fête qui...* Non, c'est l'entrée du vicomte...

LA SOUBRETTE. — Bon ! l'auteur perd la tête aussi.

L'AUTEUR (*il se saisit aux cheveux et s'entraîne dans le foyer des artistes, en s'écriant*) : — Oui, si on donnait une première représentation à Vanicolo, à la Nouvelle-Zélande, à l'île des Pins, où il y a un public de sauvages tatoués, qui n'ont ni montre ni pendule, et qui mangent des évêques rôtis, ils arriveraient tous une heure avant l'ouverture, et ne diraient pas un mot pendant la représentation ! Et, ici, dans cette prétendue capitale des



LA DUCHESSE. — Tous les aveugles ne sont pas aux Quinze-Vingts... Ces hommes que vous ne reconnaissez pas, sont plus heureux que leurs devanciers ; ils ne sont ni roués, ni pendus. Ils font leur vie épicurienne en plein soleil ; on dit, en parlant d'eux, qu'ils sont habiles ; on accorde à plusieurs une certaine considération. Les mères folles en deviennent amoureuses pour le compte de leurs filles, et Dieu sait quels ménages tout cela fait !

LE COMTE. — C'est affreux, madame, ce que vous me dites avec ce sang-froid !

LA DUCHESSE. — Excusez-moi si je vous scandalise, monsieur ; mais que voulez-vous ? C'est votre histoire que je raconte, et vous avez l'air de reculer d'épouvante devant le miroir que je mets sous vos yeux.

LE COMTE. — Oh ! c'est in-

arts et de l'esprit, voilà ce que nous voyons avec un public civilisé !

UN FIGURANT DÉCLASSÉ. — Ah ! monsieur, le public aime mieux les bêtises qu'il dit que les belles choses qu'il ne dit pas !

UN MONSIEUR, lisant le journal du soir aux premières loges. — Je l'avais dit hier : ce sera démenti demain.

UN VOISIN. — Quoi ?

— L'assassinat du Nour-Jéhir, à Melbourne, où je viens d'établir un comptoir.

— Oui. Ce démenti me chausse.

— J'ai de forts capitaux engagés là-bas.

. . . . .  
Il est une heure du matin, le dénoûment brûle les planches ; on tire les montres sur toute la ligne des loges ; les ouvreuses donnent les pelisses, les fourrures, les manteaux, et changent les pièces de 5 francs ; les lucarnes encadrent les têtes

tolérable! Si j'étais l'homme que vous dépeignez ainsi, vous ne sortiriez pas de ce château. L'heure qui sonne serait la dernière de votre vie.

LA DUCHESSE. — Ces fanfaronnades me font sourire; ce château est en fête; le prince de Bairuth va donner un bal; la foule remplit les salles voisines; c'est ce qui me donne le courage de vous lancer au visage vos vérités, sans craindre votre poignard. Les habiles, comme vous, savent choisir le moment de l'assassinat impuni. Ils travaillent dans le carrefour d'un bois, et s'abstiennent dans un château peuplé.

LE COMTE. — Vous persistez, madame, dans vos soupçons injurieux?

LA DUCHESSE. — Je ne soupçonne pas; je sais la vérité, j'accuse, et je condamne.

des *grooms*, qui veulent voir le dénoûment au moins.

Au milieu de ce tapage, le comte va conduire à l'autel la jeune Eudoxie, en costume de mariée, et il s'écrie : — *Ange du ciel, vous me montrez le chemin de votre patrie; l'orpheline de Fribourg n'appartenait pas à la terre; elle y est descendue pour faire le bonheur d'un mortel.*

Plusieurs voix spirituelles, dans les loges disent : *Ainsi soit-il.* La duchesse, mal poignardée, entre, vêtue de blanc, avec une démarche de fantôme, et s'écrie, en montrant le comte : — *Cet homme a usurpé son titre et son nom; il se nomme Pascal Voiseau; c'est un voleur et un assassin!* L'orpheline s'évanouit, deux gendarmes arrêtent le faux comte, la toile tombe, et la pièce aussi.

UNE VOIX, de loge en loge. — Si je comprends quelque

LE COMTE, *tirant un poignard.* — Et moi, je frappe.

LA DUCHESSE. — Scélérat !

LE FAUX COMTE. — C'est mon surnom.

(*Il poignarde la duchesse et se sauve par le balcon. — La toile tombe.*)

. . . . .

chose à ce drame, je veux être pendu !

UNE JEUNE FILLE. — Père, vous avez parlé pendant tout le premier acte ; moi, j'ai bien écouté l'exposition, et je vous expliquerai tout demain : vous verrez que ce drame est fort clair, quand on a entendu le commencement.

## LE CHEVAL PARISIEN

---

Le naturaliste Buffon, aidé par trois collaborateurs, dit M. Flourens, a fait ce quatrain sur le cheval :

La plus belle conquête  
Que l'homme ait jamais faite  
Est celle du cheval,  
Ce superbe animal.

M. de Buffon écrivait ces vers en 1764, à une époque où Paris ne connaissait ni les petites voitures, ni les fiacres de place, ni les cabriolets-milords, ni les omnibus.

Les médecins faisaient encore, comme Guénaud, leurs visites à cheval.

On rencontrait parfois une chaise à porteurs devant le pavillon de Hanovre et trois carrosses dans le Marais.

Deux chevaux de poste entretenaient les relations de Saint-Germain et de Paris. On déjeunait à Chatou; on couchait à Asnières, et on ménageait les deux chevaux de l'auberge du *Grand-Cerf*.

Un voleur de grand chemin attendait souvent quinze jours une chaise de poste dans la forêt de Bondy; c'était la chaise d'un gouverneur qui allait s'installer dans une province lointaine, en recommandant son âme à Dieu, après avoir signé son testament.

Le cheval de Buffon et de Job était donc alors dans toute sa dignité native; il piaffait noblement sous le perron de Versailles ou emportait son maître vers les bataillons ennemis. Age d'or du cheval.

Un siècle s'est écoulé depuis le quatrain olympique de Buffon. On peut dire aujourd'hui :

La plus utile conquête  
Que le Parisien ait faite,  
Est celle du cheval,  
Malheureux animal !

Un proverbe dit que *Paris est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux*. Ce proverbe n'est absolument vrai que du côté de l'enfer ; il est contestable du côté du paradis. Demandez à ces dames.

On couronne, sur le champ de course, quelques coursiers aristocratiques ayant des noms étranges, le *Ranger*, la *Toucque*, *Briscombille*, *Quelle-heure-est-il*, *Arleribus*, coursiers de haute écurie, qui font quatre kilomètres en cinq minutes et qui tomberaient morts sur leurs quatre fers s'il leur fallait traîner douze heures un omnibus de la Madeleine à la Bastille ; ces coursiers ne servent qu'à donner des rentes à

M. de Lagrange, et ils arrachent des gémissements à M. de Grammont, l'inventeur du code pénal des animaux.

Rien ne doit être triste, pour le législateur zoophile, comme le spectacle d'une station et d'un *avançage* de carrefour. C'est l'antithèse hippique de la Marche, de la Croix-de-Berny et d'Epsom.

Sur le turf, se pavanent les bucéphales gentilshommes; ils ont des robes luisantes, des poses fières, des yeux de diamants noirs, des tournures de jeunes premiers. Les grandes dames disent : « Quelles belles bêtes ! » Les maquignons les estiment quinze mille francs; les amateurs les caressent de la main, et ces animaux-là n'ont pas l'air de se douter de leur bonheur ! Ah ! si leurs frères de la station recevaient de pareils hommages, ils dresseraient fièrement l'oreille pour la première fois !

Regardez-les, ces pauvres martyrs de la

course à un franc cinquante, tels que Paris les a faits.

Ils ont tous *l'œil morne et la tête baissée*, comme s'ils allaient conduire des Hippolytes à des monstres marins.

C'est une série de poses lamentables sur toute la ligne de la station. Ils ont tous l'abattement de la fatigue, à six heures du matin, en sortant de l'étable, et ils ont des cargaisons de provinciaux à transporter jusqu'à minuit. Succomberont-ils à la peine ? Ils ne succomberont pas. L'antiquité mythologique aurait inventé un dieu pour ces chevaux : les sectateurs des théories pythagoriciennes auraient affirmé qu'en punition de leurs crimes les âmes des Tyrans de Sicile avaient passé dans les corps de ces quadrupèdes martyrisés.

*Ab uno disce omnes.* Le cheval de fiacre est déjà vieux lorsqu'il commence sa carrière entre deux lanternes numérotées. Il lui reste une lé-



gère couche d'épiderme sur les os ; on aperçoit le squelette à travers ce frêle tissu. Les poils ont été fauchés par le temps et le fouet ; on découvre, çà et là, un bloc de mousse voilant une cicatrice, un furoncle, une rugosité hideuse. Les genoux, cent fois couronnés, ont perdu leurs protubérances charnues ; la croupe a mis les angles à la place des contours ; la queue n'a gardé que l'arête ; les quatre pieds ont perdu l'aplomb symétrique ; ils restent dans la pose désordonnée où les a placés le temps de repos ; le col décrit la ligne horizontale et n'a plus assez de vigueur pour soulever une tête appesantie par une somnolence perpétuelle. C'est le fantôme d'un cheval somnambule dans sa plus parfaite dégradation.

Il vient de remarquer, à jeun, un provincial depuis le Panthéon jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile. La grandeur du monument frappe le voyageur, qui se dit à lui-même : Il me faut

bien trois heures pour examiner dans tous ses détails ce bataillon carré de la victoire pétrifiée. Après cette réflexion, il paye la course et s'achemine d'un pas solennel, vers le monument.

Le cocher regarde son *pourboire* de dix centimes et gémit.

Il prend alors une poignée d'avoine avariée, la plonge au fond d'un sac et la suspend au museau de l'ex-cheval.

La pauvre bête frissonne de joie; elle va déjeuner enfin ! Mais comme l'avoine est dans les bas-fonds du sac, elle le secoue pour faire remonter la pitance à sa mâchoire édentée. A peine se livre-t-elle à cet exercice, qu'un autre provincial, descendu de l'arc de triomphe, arrive devant le cocher gémissant, ouvre la portière d'autorité, de l'air d'un homme qui connaît son droit, monte et s'assoit.

Le cocher arrache au cheval son avoine, encore intacte, et dit :

— Où faut-il conduire monsieur?

— Au jardin des Plantes, répond le voyageur.

— C'est bien loin, remarque le cocher en serrant le sac.

— Si c'était tout près, je ne vous prendrais pas, dit le provincial.

Le cheval de Job dit : *Allons!* le cheval de fiacre dit : *Restons.*

Un coup de fouet, exigé par les règlements, réveille en sursaut l'animal pulmonaire, et le lance malgré lui sur la route éternelle du jardin des Plantes, avec ordre de faire quatre kilomètres à l'heure, toujours exigés par les règlements.

A quelle excitation a-t-il recours ce malheureux cheval pour traverser tout Paris sans s'écrouler sur ses quatre quilles? c'est ce qu'on ne saura jamais. Ce qu'il y a de certain et d'inexplicable, c'est qu'il arrive au pont d'Austerlitz, où aucun juge du *sport* ne lui donne un prix de dix mille francs.

— Dois-je attendre monsieur! demande le cocher.

— Non, dit le visiteur de monuments; je vais voir le cabinet d'histoire naturelle.

— Pas de chance? murmure le cocher sur une gamme dolente.

Et il reprend son sac d'avoine pour le suspendre au museau de son cheval expirant.

Un monsieur très-pressé sort du jardin et donne un rapide regard à la station. La première voiture est un fiacre à deux chevaux, et toute prête à partir. Deux francs la course, avec le pourboire. Devant les autres voitures, les chevaux ont des sacs au bec et les secouent. La dernière arrivée ne donne pas à manger et ne coûte qu'un franc cinquante centimes. Économie de temps et d'argent. Le monsieur pressé s'élançe sur celle-ci, qui arrive de l'arc de triomphe. On n'attache pas le sac. Un murmure est refoulé dans la poitrine du

cocher. Le sergent de ville observe la station d'un œil menaçant.

— Où allons-nous, demanda le cocher.

— Rue des Acacias, numéro 8, répond le monsieur d'un ton fier.

— Où diable est cette rue? remarque le cocher en cherchant la rue au plafond, qui est le ciel.

— A Montmartre, imbécile, crie le Parisien annexé; voilà un cocher qui ne connaît pas son Paris!

Insulté dans son honneur, le cocher ouvre la bouche, mais il la referme aussitôt. Le sergent de ville s'avance d'un pas grave.

Un ressort intérieur et inconnu de tous les vétérinaires fonctionne tout de suite dans le squelette du cheval, et l'entraîne, par un galop d'automate, vers la montagne de la rue des Acacias. Par intervalles, le voyageur frappe la vitre avec son poing, et crie :

— Un peu plus vite, cocher; fouettez donc votre rosse.

Le cocher, sensible, fait la sourde oreille, ou *donne à l'air les étrivières*, comme s'il avait lu l'épître de Jean-Baptiste Rousseau.

Après avoir retraversé Paris, l'ex-cheval escalade les pentes abruptes de Montmartre, et, arrivé au numéro 8, il meurt un instant pour se donner un peu de repos.

Le monsieur pressé, médite une nouvelle épigramme, mais le spectre du terrible cocher Collignon se dresse devant lui, et l'épigramme ne jaillit pas.

Le sac d'avoine, déroulé une troisième fois, donne au cheval un semblant de résurrection ; il déjeune avec son maître à l'heure où les hommes dînent. Il y a dix minutes de sursis.

Un vaudevilliste qui vient de lire deux actes au théâtre montmartrais suspend le repas avant le dessert.



Quand la nuit tombe, le cheval savoure quelques heures de profond sommeil aux stations du boulevard. Le cocher s'endort et fait un rêve de cheval, un rêve très-agité. Dès que le dernier *merci, mon Dieu !* a éclaté dans le théâtre, et que la mère éternelle d'Anicet Bourgeois a retrouvé son enfant de carton sous un déluge de larmes, un spectateur attendri par le drame secoue violemment le cocher endormi, et lui crie : — Eh ! donc, vous dormez ! rue de Vaugirard, 86, et vite ! vite !

Le cocher passe alors à l'état de somnambule et dirige au hasard son cheval, qui ne s'est pas réveillé. A chaque instant, le passager corrige les erreurs de direction par le carré des stores. C'est le conduit qui règle la marche du conducteur. On se heurte aux bornes, aux angles des rues, aux tournants des trottoirs, aux timons des voitures, aux poitrails des chevaux, qui dorment tous aussi. Le sommeil est



général dans la race hippique des fiacres et des cochers. Par quel secret ces hommes et ces bêtes endormis arrivent-ils presque toujours à leur destination sans encombre? c'est le secret de la Providence, cette bonne et économique gardienne de la ville de Paris.

Un cocher raconte l'histoire lamentable d'un cheval de ses amis qui a voulu naturaliser le suicide dans le peuple des chevaux de fiacre. Cette pauvre bête, plus intelligente qu'une autre, et ayant la conscience de l'affreux métier de chien qu'elle faisait, résolut d'en finir avec la vie. Elle heurtait sa tête à tous les angles des rues, à tous les kiosques, à tous les timons aristocratiques, n'ayant pas d'autre moyen de se brûler la cervelle, et aucune tentative ne réussissait. C'était une tête de bronze qui démolissait un mur et restait intacte. Il fallut changer d'expédient. La diète forcée lui parut un meilleur procédé de suicide, et toute



nourriture d'étable et de station fut refusée obstinément; la pensée de l'animal fut soupçonnée par le cocher, qui fit son rapport au maître, un bonhomme d'industriel, inventeur des citadines, et doué d'un cœur sensible, quoique habitué à parler à des chevaux. Il se nommait Nantua, et son nom est encore vénéré sur toutes les lignes des stations.

Nantua voulut donc observer lui-même ce cas de suicide chevalin, et il offrit un soir au Caton quadrupède un picotin de la plus belle avoine, un pain de luxe et une gerbe de foin exquis; un repas de Balthazar équestre. Le cheval stoïcien lança un regard oblique à son maître, un regard plein d'expression, et qu'un acteur chercherait en vain devant son miroir pour finir un quatrième acte désolé.

Ce regard donné, le cheval laissa tomber sa tête entre ses deux jambes antérieures, et sembla dire : Homme stupide, tu ne connais pas

les bêtes; quand elles ont pris une résolution, elles ne changent pas d'idées, comme toi.

A son tour, Nantua crut avoir une bonne idée :

— Julo, dit-il au cocher (c'était le nom du cheval), Julo m'intéresse comme une créature humaine. Je ne veux pas qu'il meure, ne l'attalez plus à la citadine; laissez-le dans l'écurie, et quand il verra qu'il n'est plus condamné au travail forcé, il mangera.

Le cocher fit un sourire de faune railleur et secoua la tête.

— Tu ne m'approuves pas? dit Nantua.

— Non, bourgeois, dit le cocher; et excusez si je suis franc. Si vous voulez vous ruiner et nous mettre tous à pied, vous n'avez qu'à faire de Julo un rentier du Marais. Tous vos chevaux qui ne sont pas bêtes comprendront la malice et refuseront l'avoine pour vivre de leurs rentes sans travailler.

Ce raisonnement parut judicieux à M. Nantua.

Ce chevaleresque industriel réfléchit et trouva un biais pour concilier son intérêt et l'avenir du pauvre Julo.

On conduisit au milieu de la nuit le quadrupède agonisant à une ferme de Chaillot, qui s'élevait au milieu d'un pré tout semé d'herbes grasses, et on le mit au vert.

A l'aube naissante, Julo ne vit autour de lui que le calme et le désert ; il entendait dans un lointain vague le bruit des roues et les hennissements des chevaux travailleurs, et il goûta un premier sentiment de joie égoïste. Le soleil se leva, et aucun palefrenier, aucun cocher n'apparurent aux environs. M. Nantua seul se montrait assis et fumant la pipe devant la porte de la ferme. La table d'un gras festin verdoyait autour de Julo, et il se décida bientôt à *tondre de ce pré la largeur de sa langue*, comme l'âne de la fable. Ce premier morceau fit l'effet de

l'absinthe ; il réveilla un appétit engourdi par une longue abstinence, et l'herbe fut fauchée par la dent sur une assez vaste échelle. M. Nantua riait sous cape, mais il se gardait bien d'éclater bruyamment, de peur de blesser l'amour-propre du cheval en lui livrant le secret du stratagème sauveur.

L'agonisant reprit ses forces en quelques jours, mais le cheval, comme l'homme, étant né pour le travail, Julo éprouva la nostalgie du bonheur oisif. Un matin, il vint se placer entre les deux limons d'une charrette qui semblait attendre un cheval, pour transporter lentement au marché des corbeilles de fruits et de légumes. En langage d'animal cela signifiait : J'accepte un travail raisonnable ; je me révolte seulement contre une torture hyppocide. Allons tous les matins à la promenade du marché, soit ; mais plus de courses brûlantes avec des provinciaux dans cet univers de Paris.

La muette proposition du cheval fut acceptée par M. Nantua, et jamais existence de cheval n'a été plus heureuse que celle de Julo.

Il y a des rêveurs, et je suis du nombre, qui regrettent le Paris pittoresque d'avant 1852, le Paris des petites ruelles, des carrefours sombres, des masures historiques ; insensés que nous sommes ! Si ce Paris existait aujourd'hui, si la main de M. Haussmann ne l'eût pas démolé en masse, il n'y aurait plus de place pour les chevaux dans les rues et sur les boulevards. Béni soit le marteau qui nous a donné ces espaces, mais ne nous en a pas assez donné encore, car les cochers se plaignent, et les chevaux reçoivent encore des entailles, même au boulevard Sébastopol.

Dans vingt ans, Paris comptera le double de sa population actuelle ; il sera Londres. Où trouverez-vous des chevaux automates pour transporter d'un pôle à l'autre les provinciaux de

l'univers ? et si vous trouvez un nombre suffisant de ces quadrupèdes martyrs, où ferez-vous de nouveaux élargissements pour faciliter leurs manœuvres urbaines !

Venez donc au secours de cet avenir, ingénieux inventeurs qui vous êtes montrés un instant pour disparaître comme des météores ! Un jour, vous avez traversé l'avenue de Longchamps avec des voitures *Anhipples*, c'est-à-dire *sans chevaux*, des voitures mises au pas, à l'amble ou au galop, par un ressort intérieur, dont la manivelle tournait sous la main d'un conducteur ex-cocher. Hélas ! ces découvertes ont été soumises à l'Académie des sciences, qui n'approuve que ses propres inventions, et, comme elle n'invente jamais, elle n'approuve jamais rien : le temps est venu d'en appeler à la grande académie de l'opinion publique ; il faut aujourd'hui, vu l'urgence, rendre à Longchamps les expériences des voitures à ressorts, véhicules innocents, confor-

mes à l'esprit de la loi Grammont et en harmonie avec les futures exigences de la grande voirie parisienne. Si le créateur avait oublié de mettre au monde les chevaux de fiacre, on aurait bien inventé quelque chose pour le service locomotif des boulevards et des rues de Paris. Inventons comme si un oubli avait eu lieu dans la création zoologique. Que dis-je ? inventons ! C'est tout inventé. Rien n'est plus simple. La montre qui nous donne l'heure est mille fois plus compliquée que la voiture exhibée à Longchamps. C'est un gracieux véhicule à deux ou trois places, avec un siège pour le conducteur. Elle se prête à tous les mouvements ; elle suit toutes les directions, elle obéit à la main avec une docilité merveilleuse, et son ressort ne prend jamais le mors aux dents. Si la direction des aérostats était aussi facile à trouver, on ne verrait déjà que des ballons en exercice. Il s'agit de la plus précieuse de nos libertés, celle



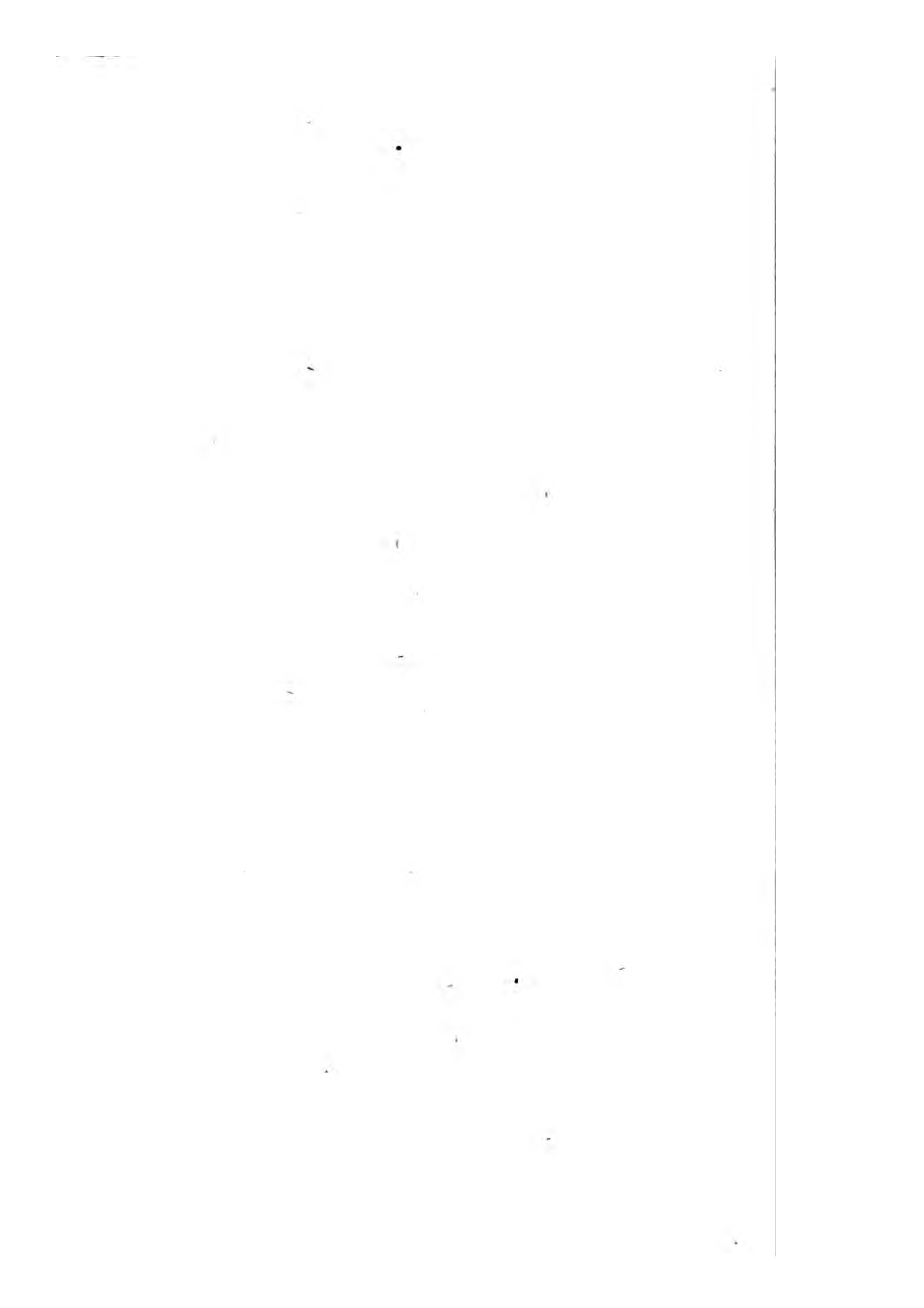
de faire un pas après l'autre dans les rues, sans trouver le supplice de la roue, aboli sous Louis XVI ; il s'agit aussi de ne plus livrer à la consommation annuelle cent mille pauvres bêtes qu'on immole sans pitié, parce qu'elles ne se plaignent pas. Chose singulière ! tout animal a une gamme plaintive pour exprimer sa douleur ; le cheval seul souffre en stoïcien ; il est privé de cette gamme dolente, et l'homme abuse de ce mutisme. Attalez quarante chiens à quarante voitures, donnez leur les ennuis de la station, les tortures des courses haletantes, les aiguillons de la faim et de la soif, et vous verrez comment ces amis de l'homme supporteront ce martyre des rues ! Ce serait un concert de hurlements à soulever les populations. Les chevaux souffrent tout sans murmurer, comme le personnage d'un vaudeville célèbre ; donc il faut leur faire tout souffrir. C'est la logique de la bonne ville de Paris. Arrivez donc aux sta-



tions, voitures mécaniques, et vous, cochers, quittez le fouet et prenez la manivelle ! La découverte vous élève à la dignité de conducteurs ! quelle promotion !

En 1847, j'ai publié dans *la Presse* un feuilleton qui contenait, selon mon usage, un paradoxe. Je soutenais que le vieux Paris réclamait une démolition générale et qu'il serait impossible de circuler dans cette capitale avant quinze ans écoulés, si les voies publiques restaient dans leur état du moment. Je proposai même de mettre des ponts sur les boulevards les plus encombrés de foule, parce qu'il y avait déjà péril pour la traversée, et que ce péril ne ferait que croître et s'assombrir avec les années. Un ingénieur fort intelligent, M. Bouquié, trouva mon paradoxe raisonnable et fit le plan de ces ponts ; le journal *l'Illustration* en a donné les dessins. Ce projet trouvera sa réalité un jour, comme celui d'éclairer Paris, la nuit, avec des

gerbes de lumière électrique ; projet développé dans le même feuilleton de *la Presse*, 1847, et dont se sont emparés dernièrement les inventeurs du lendemain, ce qui, du reste, m'est parfaitement égal. Or, maintenant, je soutiens encore que Paris sera inhabitable pour les piétons en 1880, à cause des vingt-cinq mille voitures qui le laboureront en tous les sens. Ceci est à l'adresse de M. Bouquié. Il m'a déjà fait l'honneur de croire à la vérité de quelques-uns de mes paradoxes ; il a le bonheur d'être jeune, et d'avoir ainsi un long avenir devant lui. Je l'engage à tourner son génie inventeur du côté des voitures à ressort.



## LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

---

Paris est la ville de la distinction ; il imprime un cachet suprême de grâce et d'élégance à tous ses produits ; son commerce est un art ; ses ouvriers sont des artistes ; ses fabricants sont des docteurs en bon goût. Paris donne le fini du soin à toutes ses œuvres, depuis l'aiguille vulgaire jusqu'à l'écrin de la jeune mariée, depuis la frêle ciselure de l'ébénisterie jusqu'au luxe monumental de ses métaux. Paris habille les cinq parties du monde, c'est le tail-

leur et la couturière de l'univers ; sa mode est catholique, et toutes les religions s'inclinent devant celle-là, sans examen ni contrôle. La crinoline même n'a pas fait une hérétique, elle cercle les deux contours de la mappemonde ; elle ne trouve pas un Luther chez les femmes ; la rue Vivienne habille la reine de Madagascar et sa noire cour. On discute tout ici-bas, excepté la mode de Paris ; si cette ville disparaissait, comme Herculanium, sous l'éruption de Montmartre, l'univers ne s'habillerait plus ou se ferait turc.

La mode des chapeaux de femmes varie cent fois dans un siècle, et la dernière est toujours la plus charmante, si l'on consulte la collection du *Journal des modes*, de M. la Mésangère. On accueille par un éclat de rire toutes les vieilles formes de chapeaux qui ont orné le front de nos aïeules et de nos mères ; et pourtant que d'éloges ont été prodigués à ces formes, même

à celles qui, s'élevant en pyramides, avaient, dit-on, trouvé le secret de mettre la tête d'une femme au milieu de son corps !

Parny extasié disait à Éléonore ce quatrain :

Sous ce chapeau, quelle grâce est la tienne !  
Quelle ombre douce il répand sur tes yeux !  
Cette couronne au contour gracieux  
Orne ta tête et fait tourner la mienne.

Si une femme osait se montrer aujourd'hui sur le boulevard, avec cette *couronne*, la police l'arrêterait et la conduirait à Charenton.

Millevoye a fait une épître sur le chapeau 1812 de sa Florine. Vigée, candidat perpétuel de l'Académie, si peu connu par son élégie insérée à l'*Almanach des Muses* de 1818 ou 1819, et commençant ainsi :

De tes beaux yeux, hélas ! j'ai vu couler des larmes !

Vigée est tombé à genoux devant le chapeau que Corinne avait déposé sur un fauteuil, en

entrant chez lui, à l'heure où *Phœbus se plonge dans le sein de Thétis*.

Le soir même de ce chapeau, Vigée, malgré ses soixante et dix ans, était furieux contre l'Académie; il avait reçu d'elle un nouvel échec; il avait vu entrer dans le sein de ce corps, M. Briffaut, auteur de *Ninus II*, tragédie espagnole, dont la scène se passait à Babylone, à cause de la guerre d'Espagne. (Voir *Ninus II*, chez l'éditeur Tresse-Barba.)

— *Briffaut a été reçu comme bel homme, disait de Jouy; tous les genres doivent être représentés à l'Institut.*

— Je serai un nouveau Piron, s'écria Vigée. Et il composa ce distique-épitaphe pour sa tombe; on le trouve dans le cimetière de l'*Almanach des Muses*.

Ci gît qui fit des vers, les fit mal, et ne put,  
Quoique né sans esprit, être de l'Institut.

Puis, avec toute la furie de ses soixante et



dix ans, il se précipita sur le chapeau de Corinne et le couvrit de baisers sans conséquence.

Après cette orgie de chapeau, Corinne sortit munie de ce quatrain :

Joli chapeau, dont l'art a fait une merveille,  
Chef-d'œuvre de satin qui sut tant me charmer,  
Embellis ma Corinne, et, penché sur l'oreille,  
Donne-lui tout le jour le conseil de m'aimer.

Allez voir le modèle du chapeau de Cornine à la Bibliothèque impériale, et le préposé vous priera de ne pas scandaliser les lecteurs vos voisins par cette exhibition.

Cela prouve toujours qu'à ces diverses époques les chapeaux de femme avaient une distinction relative qui répondait au goût du moment. D'ailleurs, c'est inouï ce que la mode parisienne a dépensé d'imagination pour coiffer les plus jolies têtes du monde, et toujours en faisant redire, par les plus jolies bouches, cette phrase

éternelle : — *Oh ! ma chère, ton chapeau est charmant, il te coiffe à ravir !*

L'étalage des boutiques parisiennes est encore un merveille de goût et d'exhibition. Quel art exquis dans cet arrangement ! Quelle savante disposition dans le choix des nuances ! Quelle habileté de main pour séduire les yeux et provoquer l'achat par une séduction irrésistible ! Souvent on aperçoit des groupes observateurs posés devant ces étalages : ce sont des commis de province qui étudient ces tableaux du grand artiste parisien pour les reproduire dans leurs villes ; ce sont des Anglais marchands de *Ludgate-Hill*, qui, mécontents de l'étalage primitif d'Everington, viennent étudier chez nous la grande école de l'exhibition. Hélas ! le goût parisien ne s'exporte ni pour la province ni pour l'étranger. C'est une fleur de distinction qui ne s'épanouit que dans notre capitale. On peut imiter de loin, on n'égalera jamais.

L'incomparable distinction des manières se trouve encore chez les hommes, et surtout chez les femmes du grand monde parisien, malgré les modifications introduites par les formes dites parlementaires. Hors Paris, le genre humain est assez généralement embarrassé de son torse, de ses bras, de ses pieds, de ses gants; la roideur fait en vain de louables efforts pour arriver à la distinction; elle n'en est que plus roide. *C'est un maintien tout d'une pièce*, comme dit J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*.

Dans un salon, personne ne sait entrer, marcher, s'asseoir, sortir, saluer une femme, comme un jeune Parisien bien élevé; aucune lady du *West-end* ne peut lutter avec une grande dame parisienne dans ces milles futilités adorables qui donnent tant de charme à la vie de réunion : les meilleures comédiennes seront heureuses de l'imiter, et n'auront jamais son naturel exquis, sa grâce sans recherche, sa

distinction native. Elle est la reine de son sexe, et tient le sceptre de l'éventail.

La distinction, cette médaille parisienne frappée au coin du bon goût, a son revers, et quels revers ! et quel mystère aussi ! et quel enigme sans mot ! J'ai questionné les sphynx de la fontaine de l'Institut, ils sont restés muets comme des académiciens reçus.

Prenez la ville la plus chargée de teintes noires par M. Charles Dupin, la plus bête par conséquent, et envoyez dans ses murs notre poète de carrefour chanter aux habitants de cette cité bohémienne les incommensurables turpitudes des *Bottes de Bastien*, de *Zut ! si tout le monde est malade*, de *Fallait pas qu'il y aille !* de *Ohé ! les p'tits agneaux* ; les habitants s'insurgeront comme un seul homme de goût, contre le rapsode stupide et le chasseront de la ville sans le couronner de fleurs, malgré le conseil de Platon. A Paris, cette capitale de la distinc-

tion suprême, lorsqu'une épouvantable bêtise de ce genre tombe sur la rue, on s'en empare avec frénésie; on se vautre avec délices dans ce borbier de mélodie infecte; on chante surtout les tons cette stupidité colossale; on l'accompagne au piano; on la danse en quadrille, et avec une furie d'accord dont les fous de Charenton ne peuvent donner une idée, eux qui passent leur vie à répéter une phrase nauséabonde, ou un mot qui n'existe pas. Jeunes, riches, vieux, pauvres, artisans, oisifs, roturiers, gentilshommes, propriétaires, portiers, tous émerveillés de cette ineptie gigantesque, de cette niaiserie monumentale, la fredonnent, la chantent, la caressent, la commentent, à toute heure, à tout instant, du soir au matin, à la promenade, à table, au lit, en voiture, sur le trottoir, partout. C'est une épidémie béotienne, qui souille l'atmosphère, *beotum aere*

*crasso*, qui attaque les nerfs des provinciaux et les fait douter de Paris.

On ne sait où réfugier ses oreilles; on porte envie aux sourds; l'exécration vous poursuit et vous rend hydrophobe. L'affiche du théâtre l'imprime, le cocher la siffle, l'ivrogne la hurle, le gamin la transpose, Epinal l'illustre, la perruche l'essaye, la petite fille la danse, et l'orgue de Barbarie, la scandant sur la gamme des crécelles, fait ouvrir les fenêtres et les pavoise de femmes et de nourrissons rayonnants de bonheur.

Passons à d'autres écarts qui compliquent l'anomalie énigmatique dans la capitale de la distinction.

La scène se passe, il y a quelques années, dans un élégant café du boulevard.

Deux jeunes gens viennent de déjeuner; ils vont partir.

Leur mise est irréprochable et leurs gants ne font pas un pli. Types complets de la distinction parisienne; cheveux à l'Antinoüs, favoris à la côtelette, cravates à la bronchite, manchettes au diamant, linge à la neige. Pas une faute d'orthographe dans le style de la *fashion*.

Mon ami, sir Edmond L..., un Anglais qui a fait de bonnes études dans un collège de Paris, et arrive de Londres après quinze ans d'absence, vient de s'asseoir à côté d'eux, pour déjeuner.

Les jeunes dandys vont se séparer, et ils échangent les dernières phrases de leur conversation. L'un d'eux est debout et dit :

— Je me la brise, je me tire les pattes.

— Alors, dit l'autre, il faut que je me fende de la nourriture, moi !

— Mon chameau m'a pigé cent balles ce matin, pour se fendre d'un garibaldi, et je n'ai pas un radis dans la profonde.



— Mon rat est meilleur enfant ; il m'aime à l'œil.

— Tu l'as levé chez Markouski, je crois ?

— Oui ; était-il chouette, ce soir-là, hein ? C'était la lionne de l'établissement.

— Un peu trop biche, et rien au déballage ; ça ne me chauserait pas. Elle avait fait un Russe, avant toi ?

— C'était un canard. Mon rat s'est moqué de lui, et elle lui a dit devant moi : — Va changer de binette et de guibolles, autrement, larifla, zut.

— Je me la casse, adieu.

— Tu t'esbignes bien vite ?

— Je vais à la répétition des Délass Com...

— Il n'est pas tard.

— Tiens, reluque... Midi à ma tocante.

Sir Edmond ouvrait démesurément ses yeux et ses oreilles, et oubliait de faire ouvrir les huitres ; il écoutait, et sa figure était comique de stupéfaction.

Il s'adressa à son voisin, et lui dit :

— Quelle langue parlent ces messieurs ?

— Le Parisien, a répondu le voisin.

Et l'Anglais devint pensif et oublia de déjeuner.

L'horreur de la distinction est recommandée comme élément de succès par les directeurs de théâtre aux auteurs dramatiques, lorsqu'il s'agit de trouver un titre pour l'affiche. Les titres d'attraction irrésistible doivent être pris dans les vocables les plus vulgaires. Les auteurs sont autorisés à faire de la distinction dans les cinq actes de leurs drames, à condition que leur titre sera trivial. Les modèles du genre sont : *le Chiffonnier, Paillasse, la Poissarde, Chonchon, Fanfan la Tulipe, les Égoûts de Paris, l'Écail- lère, le Marchand de vin, le Gamin*, etc. Un jour, deux théâtres rivaux mirent en scène la même individualité parisienne sous ces deux titres : *la Poissarde et la Dame de la halle*. Les deux

dramas étaient également bien faits et bien joués ; *la Dame de la halle*, réussit très-peu, à cause de la distinction du titre ; *la Poissarde*, avec son parfum *sui generis*, eut cent représentations.

La haute classe de la société parisienne, où la distinction et l'esprit abondent, se complait aussi dans la trivialité des appellations vulgaires ou grotesques ; elle donne aux chevaux de course des noms impossibles, quand il lui serait si facile de leur donner des noms distingués. Autrefois, à Athènes, dont Paris se vante de descendre, les lieux de réunion se nommaient Agora, Portique, Lycée, Jardins d'Académie ; c'était noble et charmant. Aujourd'hui, les Athéniens de Paris donnent à leurs clubs les noms de *Ganaches*, de *Pomme de terre*, de *Moutards*, de *Mirlitons*. Pourquoi ? Ah ! ceux qui baptisent ainsi seraient bien embarrassés pour répondre. Ces exemples venus des hautés

régions de l'intelligence, de la distinction et de l'esprit, ont exercé une influence funeste sur le dévergondage de la rue. Les classes infimes se croient alors autorisées à populariser ces refrains stupides, ces chansons ineptes, qui font descendre Paris au-dessous du Vanicolo, où périt La Peyrouse, chez les sauvages. Si les gens bien élevés se récréent un instant dans le carnaval d'un patois burlesque, pourquoi se plaindrait-on si les gens peu élevés cherchent leur littérature dans la poésie de *Zut ! si tout le monde est malade*, et des *des Bottes de Bastien* ? Quand le dandy s'esbigne, le titi a le droit de crier, *zut* ; le plus coupable n'est pas à la base de la pyramide sociale, il est au sommet.

L'argot même est une friandise que les plus fines lèvres ne dédaignent pas. La langue si pittoresque et si noble du blason est une langue morte, connue à peine d'un graveur héraldique

du Palais-Royal et d'un peintre de panneaux de voitures dont l'atelier est rue Jacob. Bien peu de gentilshommes savent que le premier baron chrétien *porté d'or à la croix de gueules, cantonnée de seize alérions d'azur*, mais le vocabulaire des *biches* court les rues sans y rencontrer l'esprit. Ainsi les plus belles langues se détériorent, se dissolvent et tombent en putréfaction. Après le latin des Césars arrive le latin macaronique. Les sots, ne pouvant s'élever à la distinction du langage, se vengent en s'infusant l'esprit de l'argot; le théâtre leur donne raison en crochetant, pour ses dialogues, les haillons infects du vocabulaire des chiourmes, et le parterre, toujours bon enfant, éclate de rire et donne raison au théâtre. Un ministre voulut dernièrement proscrire l'argot sur la scène. Aussitôt les intéressés réclamèrent. — Nous sommes pères de famille, monsieur le ministre, s'écrièrent-ils, ne nous ôtez pas notre

pain! Laissez-nous l'argot; grâce pour le pros-  
crit! Et le ministre, ému, révoqua le décret.

Les noms poétiques, les appellations distin-  
guées, les vocables de valeur ont été violem-  
ment détournés de leurs sens primitif et ont pris  
une physionomie grotesque. Déjà mademoi-  
selle Mars refusait à Victor Hugo de dire ce  
vers :

Vous êtes mon Lion superbe et généreux.

Le parterre aurait ri; le lion n'est plus un  
lion; c'est un monsieur bien mis et ganté de  
beurre, qui se dandine sur le boulevard. La  
lionne de Florence ne peut plus être citée au  
théâtre, quand on y parle de dévouement ma-  
ternel. Une lionne est une femme folle de son  
corps, qui prodigue le bonheur à droite et à  
gauche. *Abufar* ou *la Famille arabe*, retranche-  
rait aujourd'hui ce vers :

J'aperçois deux chameaux traversant le désert.

La pièce n'irait pas plus loin ; un fou rire l'arrêterait ; les chameaux sont des femmes légères, sans bosses. Il en serait de même pour ces deux vers, si touchants autrefois :

Lorette ! lieu d'asile et de pèlerinage,  
Enrichi par les dons du pieux moyen âge.

Et pour ceux-ci :

Ainsi, dans la saison des brises printanières,  
Brament au fond des bois les biches familières.

Où irais-je si je poursuivais cette revue des mots déclassés ? Un volume y passerait. Il faut se borner à une dernière citation. L'autre jour, pendant une répétition, j'ai vu supprimer, par autorité de directeur, ce vers :

La boîte de Pandore, avec l'espoir au fond.

— Pourquoi ? ai-je demandé.



— Ce vers tuerait la pièce, m'a-t-on répondu, à cause du mot *Pandore*, tout le parterre crierait :

Brigadier, vous avez raison.

Voilà donc aussi cette poétique *Pandore*, créée par Vulcain et par ordre de Jupiter, pour punir Prométhée, le ravisseur du feu céleste; voilà cette déesse de l'espérance, comblée des dons de tous les dieux, exilée aujourd'hui du théâtre et de la poésie, à cause d'une chanson populaire de Nadaud ! Deux gendarmes l'ont mise en prison, et elle n'en sortira plus ! Il ne lui reste pas même l'espérance qui était au fond de sa boîte, car la ravissante chanson du brigadier sera chantée éternellement. Si les hommes d'un talent hors ligne, comme Nadaud, se mêlent aussi de faire leur partie dans le carnaval des mots et des noms, le vocabulaire

poétique est perdu sans retour. L'épidémie étendra ses ravages de l'A au Z, et nos neveux traverseront l'isthme de Suez pour apprendre une des dix langues de l'Indoustan.

## PROMENADE AU JARDIN DES PLANTES

---

Il y a cinq sortes de plantes :

1° Les plantes d'agrément ;

2° Employées aux arts ;

3° Alimentaires ;

4° Médicales ;

5° Vénéneuses.

Quand on va au jardin des Plantes, personne ne regarde les plantes, excepté quelques botanistes et moi ; la nature a tant abusé de son imagination, le jour qu'elle créa les plantes,

elle en a jonché le globe avec une prodigalité si merveilleuse, qu'elle a porté un tort infini à l'étude de la botanique. Si j'avais eu l'honneur d'être la nature, je me serais borné à ne point dépasser, pour les plantes, le nombre des députés de la Chambre, et j'aurais employé l'excédant de mon imagination et de ma force créatrice à supprimer les rhumatismes et à empêcher les cheminées de fumer. Il y aurait moins de plantes, plus de botanistes et plus de bonheur; quant au jardin des Plantes, cela ne lui aurait porté aucun préjudice, attendu qu'on n'y va que pour voir les animaux.

Cette vaste ménagerie, ce bague des monstres de Barca, cette basse-cour d'innocents frugivores, cette miniature de l'Univers, est un spectacle permanent et gratuit offert aux Parisiens et aux étrangers. Grâce au jardin des Plantes, l'ouvrier sédentaire du faubourg Saint-Marceau et les voyageurs académiques font

tous les jours le tour du monde sans doubler d'autre cap que l'angle des Fossés-Saint-Victor. C'est là que Buffon étudiait la nature et méditait sur les lions, avec son jabot de dentelle, ses manchettes de point de Malines et son costume de bal ; noble siècle que le sien, où le naturaliste ne se croyait point tenu d'user la plante de ses pieds sur le sable d'Orient ou sur la neige des Lapons. Buffon écrivait là ces belles paroles : « Ce n'est point en parcourant nos campagnes cultivées qu'on peut connaître le domaine de l'homme, c'est en s'élançant de la Torride aux glaciers des pôles. » Buffon ne s'élançait pas ; il avait des souliers à boucles et des bas de soie ; il assistait au lever du soleil de sa croisée ; il prenait les glaciers des pôles en sorbets, et la Torride en café moka. Il parlait des chevaux avec enthousme, mais ne montait jamais à cheval pas plus que Job, l'inventeur du cheval. Lorsqu'une irrésistible velléité

d'observation voyageuse se saisissait de Buffon, il prenait un parasol et se hasardait, seul, sous un quinconce de tilleuls qui conduit à la serre de briques rouges, tout près de la fosse aux ours. Il étudiait les giroflées et les renoncules, et se délassait avec un ours. Rentré chez lui, il commençait un chapitre. De tous les animaux de la création, l'ours... ou bien : De toutes les fleurs d'un parterre, la modeste giroflée... Ensuite il s'endormait sur un pic neigeux des Pyrénées, dans son alcôve à quatre rideaux de brocard... *Majestati naturæ par ingenium*, génie égal à la majesté de la nature, c'est l'inscription de la statue de Buffon à la Bibliothèque du jardin des Plantes; le célèbre naturaliste l'avait composée lui-même, de son vivant, dans un de ces accès de modestie si communs chez les académiciens du siècle passé.

Au jardin des Plantes, rien ne reste de Buffon, hormis l'inscription latine et la serre de

briques rouges ; la faux du temps et les ordonnances de M. Thiers ont renversé les vieilles et indigentes fabriques ; partout on a greffé 1830 sur l'œuvre de Buffon. La révolution de juillet a étendu ses bienfaits même dans la cage des omnivores, qu'il ne faut pas confondre avec quelques fonctionnaires publics. Ce jardin est vraiment aujourd'hui le plus beau monument de notre capitale ; aussi, pour lui, on vient de créer des serres merveilleuses, légères comme le souffle de l'air, solides comme du granit ; ce sont d'immenses kiosques pleins de grâce et d'orientale poésie, où les palmiers se chauffent au soleil comme des sultans exilés. Jamais on n'a déployé plus de magnificence pour abriter l'aristocratie exotique du règne végétal. La France est grande, même lorsqu'elle donne l'hospitalité à des plantes. Il est des rois en Europe moins somptueusement logés que les arbres indiens dans ces pavillons de féerie ; des para-



tonnerres protègent leurs coupoles; partout la baguette de fer délié, dissimulant son métal sous un élégant vernis, encadre les milliers de vitres qui absorbent les rayons du soleil. Ces étonnantes serres dominant les allées où l'ombrage et la fraîcheur descendent à la rivière par une galerie de tilleuls. Et tout cela appartient à tout le monde; il n'y a point de bureaux à la porte, comme en Angleterre; c'est le jardin des Parisiens, c'est leur paradis terrestre en été.

Une administration paternelle nous a doublé, en quelques années, le personnel des quadrupèdes. C'est peu d'avoir des cages, il faut avoir des animaux. Barca, Saharah, l'Atlas, Chimborazo, plaines, bois et montagnes ont été mis à contribution, et M. Dussumier nous a fait tant de gracieux cadeaux en ours et en panthères, qu'il nous reste fort peu de choses à désirer dans le règne animal. L'expédition

d'Alger a été bonne à quelque chose ; elle nous a fait consommer une trentaine de beaux lions de l'Atlas, lesquels sont morts poitrinaires à la vérité, mais qui, proprement empaillés, nous restent comme des trophées de nos victoires africaines.

*Annibalis spolia et victi monumenta Siphacis.*  
C'est un revenu clair, et qui dédommage un peu la France des millions qu'elle inhume dans les vergers militaires de la Mitidja et dans les tombeaux des saints marabouts. Nous ne manquerons jamais de lions, grâce à Dieu. Le Bengale est beaucoup plus avare envers nous de ses fauves tigres rayés. Il nous faudrait un agent dévoué au Bengale. La cage de l'ours blanc est vide ; ce pauvre animal est mort de chaleur le jour même qu'un lion numide mourait de froid. Il est difficile de concilier toutes les températures sur la même zone de cages alignées. Les soins les plus paternels ne sau-

raient unir le pôle à l'équateur. M. X. Marmier va nous envoyer d'Islande des sagas et un ours blanc. L'espèce noire de ces animaux est en prospérité. Nous avons trois ours bruns dans une seule fosse. Ces animaux sont chagrins ; ils sont dévorés du spleen ; ils vivent comme des ours, mais ils vivent ; à moins qu'ils ne se mangent entre eux, dans un cas de famine, comme nous l'avons vu dans l'hiver déplorable de 1832. L'ours Martin est le père d'une dynastie puissante qui conserve religieusement les traditions de l'arbre, des gâteaux et des enfants dévorés.

Les volières sont magnifiques ; on regrette de n'être pas oiseau de proie pour les habiter. Il n'y a point d'hôtel garni préférable à ces tièdes pavillons dont le gouvernement paye le loyer. Les aigles, les vautours, les pygargues font douce et joyeuse vie ; le grand-duc vit plus heureux là que son frère de Toscane au palais

Pitti. Le condor a oublié Chimborazo ; il cause à coups d'ailes avec son voisin le vautour et se pavane au perchoir en regardant le soleil. Les faisans viennent de recevoir une visite qui les étonne singulièrement et les fait rêver ; on leur a fait donner un phoque pour charmer leurs ennuis. Le phoque regarde les faisans, les faisans regardent le phoque, et aucun d'eux ne comprend cette énigme de naturaliste. Un savant des sciences morales a soutenu que c'était par ce procédé d'accouplement que les Perses avaient obtenu des griffons ; car enfin, dit ce savant, les griffons ont existé, puisque Zo-roastre a défendu d'en manger. A cela le gouvernement n'avait rien à répondre ; il a fait son devoir ; il a mis un phoque dans la cage des faisans et nous aurons des griffons.

La malveillance avait répandu le bruit que la girafe était atteinte du mal du pays, et qu'elle dépérissait à vue d'œil ; nous sommes

assez heureux pour démentir ce bruit. La girafe est naturalisée française ; elle regarde l'Abysinie en pitié ; elle est toujours gaie et blonde ; elle s'incline pour brouter la cime des arbres ou pour caresser une hirondelle au vol ; elle folâtre avec les antilopes nourricières ; elle s'enivre de soleil, de lumière et de lait. Charmant enfant ! A côté de cette figure aérienne vivent en philosophes deux éléphants qui ne portent pas de tours, le père et le fils. Le père nous a semblé subir péniblement les rigueurs d'un célibat forcé. Que le gardien surveille avec soin les premiers symptômes du paroxysme printanier, la tranquillité publique en dépend. Cet animal, si bon, si doux, qui mange du pain de seigle sur la main d'un enfant, dès que, dans son vaste cerveau, tombe le souvenir d'une femelle absente ou rêvée, prend soudainement en horreur le pain de seigle et la main qui l'offre ; il se laisse emporter à toute sa fré-

nésie, il brise comme verre la grille de son enclos, il tombe comme une émeute sur la place publique, il mugit comme une insurrection, il publie son amour à son de trompe, il foule aux pieds les codes, les lois, les gendarmes, les magistrats; il répond à coups de dents aux trois sommations. Que l'exemple de l'éléphant de Genève nous serve de leçon! Il s'était échappé du toit hospitalier, il avait secoué son cornac; il inondait la ville de son écume: on barricada les carrefours, on sonna le tocsin, on battit la générale; la garnison prit les armes; on marcha, baïonnette croisée, contre le gigantesque insurgé. Il se riait des égratignures des baïonnettes; il renvoyait les balles aux soldats. On fit avancer de l'artillerie. Le Génevois est assez fort au polygone; on tira sur l'animal une volée de boulets qui ne l'atteignirent pas et tuèrent trente citoyens qui étudiaient le contrat social au bord du lac.



Enfin, un biscaien, qui allait je ne sais où, rencontra par hasard sur son passage la tête de l'éléphant et lui fit une crevasse de deux pieds. Cela doit donner à réfléchir à messieurs les cornacs du Jardin des Plantes et aux savants. Qu'ils surveillent le père, et surtout le fils, cette jeune plante qu'un souffle mondain peut corrompre. Assez de troubles ont désolé Paris depuis cinq ans.

Je me dirigeai, hier soir, vers le Palais des Singes ; un concierge lettré me cria :

Fuge..... latet anguis in herbâ.

Je me retournai, et je vis un philosophe de la société d'émancipation ; à son aspect, la foule avait frémi, et moi, je mis la main sur la garde de mon épée. Le philanthrope était suivi d'un domestique qui lui sert de nègre blanc, et qui meurt de faim, en attendant l'illusion de ses gages. Pendant qu'on faisait une collecte



pour affranchir ce malheureux, le philanthrope examinait l'orang-outang poil à poil. Je pris des mesures de précaution, et je m'approchai du philanthrope.

— Monsieur, lui dis-je, voilà un bien étrange animal.

— Il n'appartient pas à l'espèce des quadrumanes, répondit le philanthrope.

« C'est le chaînon, fit-il en me regardant avec hauteur ; voilà comme vous êtes tous. C'est un être qui pense, agit, raisonne, et peut même parler comme moi. C'est une belle cause à plaider au tribunal de la philanthropie, que la cause des orangs-outangs. Voilà où la tyrannie conduit les hommes ; voilà des abus inouïs de pouvoir. Sous prétexte qu'un homme s'appelle orang-outang, on le met en cage comme un serin. »

Puis, s'adressant à lui, il lui dit les larmes aux yeux : — Non, vous ne resterez pas long-

temps sous le poids de ces fers qui avilissent votre noble origine ; je vais réclamer pour vous, monsieur, l'exercice des droits politiques et des droits du citoyen.

Le citoyen fit trois soubresauts, secoua sa grille et prit lestement le nez du philanthrope entre ses doigts.

— Voilà les fruits d'une longue servitude, dit le philanthrope, elle corrompt les meilleurs naturels, elle les dégrade. Il faut convenir que cette civilisation que nous faisons sonner si haut est encore empreinte de barbarie. Ici, nous sacrifions les droits imprescriptibles de l'humanité au caprice scientifique d'ajouter un nom de plus à la race, que nous appelons les singes, comme pour l'humilier mieux. Certainement il est possible qu'il y ait des singes, c'est-à-dire des hommes d'un rang inférieur et qui ont encore quelques progrès à faire pour constituer une société, imprimer un dictionnaire,

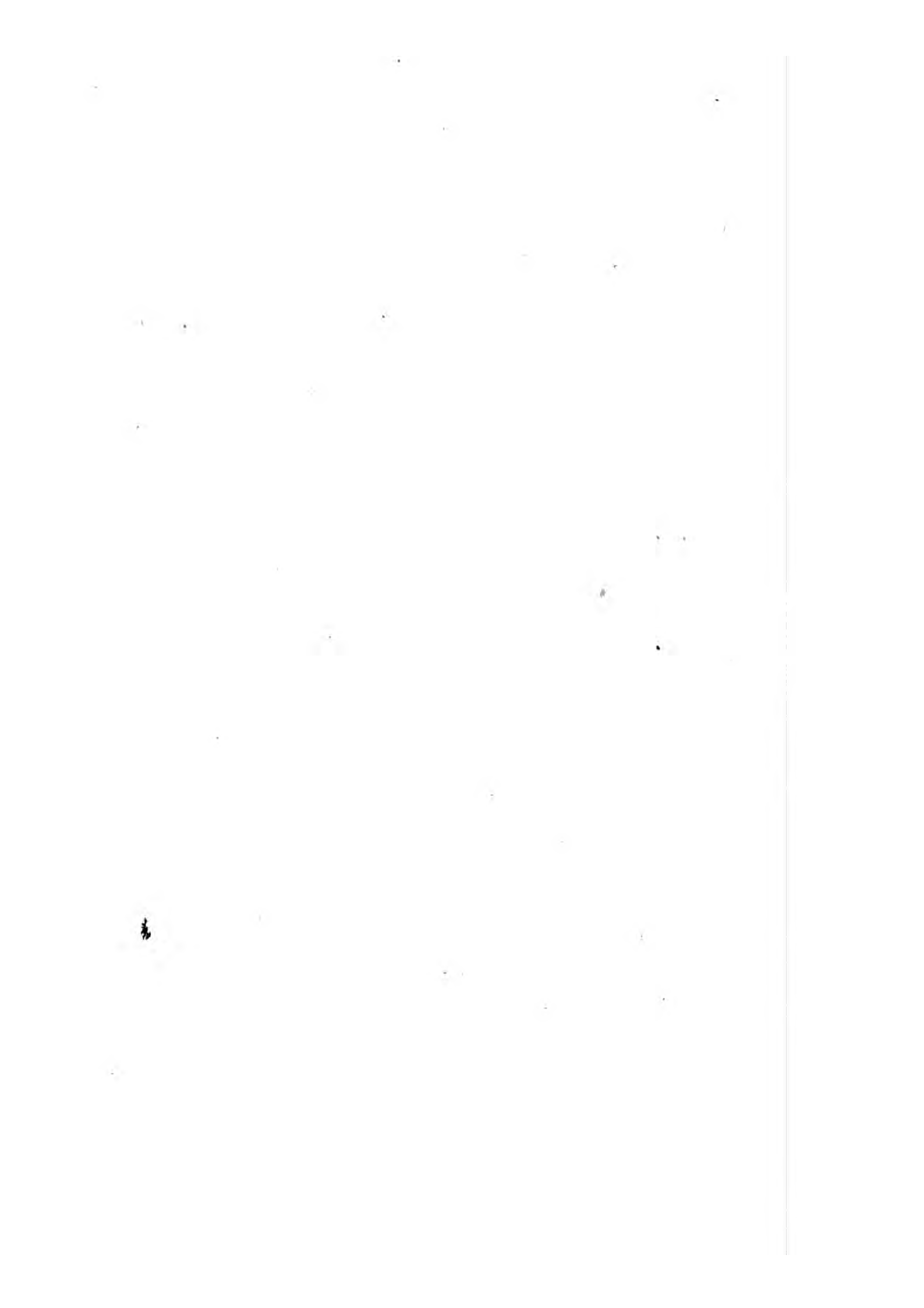
créer une académie, bâtir des monuments... Mais parce qu'il a plu à la nature de produire des hommes à l'état d'imperfection, faut-il en conclure que tout être organisé, qui ne porte pas un frac et un chapeau, comme vous et moi, rentre dans la catégorie des singes et doit être privé de ses droits civils et politiques ? Voilà le cas. La science a flétri ce jeune étranger du nom d'orang-outang. On devrait nommer une commission chargée de l'examiner, de le classer avec plus de justice, et de faire son rapport à notre société philanthropique, instituée pour venger le faible des injustices du fort. Point du tout, la science a, dans cette occasion, agi avec une précipitation vraiment tyrannique. L'étranger que voilà, malgré son titre de citoyen africain, a été enlevé à sa famille, à sa religion naturelle, à sa tribu, à ses devoirs ; il a traversé l'Océan sur un vaisseau, école flottante d'immoralité. En mettant le pied sur le sol de France il doit

être libre. Autre abus de pouvoir : on le débarque, on paye à la douane son droit de singe, conformément au tarif ; on l'enchaîne sur un tombereau, au milieu d'animaux véritables ; on fait violence à ses goûts ; on l'emprisonne ici comme une girafe ou un bison. Ah ! convenez que les droits les plus saints ont été violés avec une audace que le zèle de la science n'excusera pas. On affirme que ce jeune étranger est privé de l'usage de la parole ; erreur. Sa voix est nette, sonore et articulée avec intelligence ; la langue française lui est inconnue, sans doute, mais il parle l'idiome de sa tribu. En supposant qu'il fût muet, serait-ce une raison pour attenter à sa liberté ! Quelle langue, d'ailleurs, est plus éloquente que l'expression de cette physionomie si mobile, de ces gestes si variés ? Quant à l'analogie parfaite qui existe entre son corps et le mien, elle est clairement démontrée à la plus obstinée mauvaise foi.

L'étranger a une certaine obésité d'abdomen, c'est vrai ; on rencontre ce léger défaut chez des individus de nos académies, de nos chambres, de nos tribunaux, qui ne sont pas enfermés dans des cages pourtant. L'étranger est velu ; eh bien ! est-ce un crime ? Il est roux, dit-on ; il n'est pas roux, il est blond. Que la calomnie est ingénieuse dans ses inventions ! C'est donc pour nous un devoir d'arracher le jeune Africain au joug de fer qui pèse sur lui. J'en fais mon affaire ; heureux si j'attache mon nom à ce grand acte de justice et d'humanité.

Ayant dit ces choses, il ôta respectueusement son chapeau, salua l'étranger, sortit du jardin, et, au lieu de traverser le pont d'Austerlitz, comme font tous les gens raisonnables, il longea la rive gauche de la Seine, en la remontant jusqu'au pont suspendu qui conduit à un petit village voisin de Bercy.

(ÉCRIT EN 1837)



## MOHAMMED ET BUMDINAH

— 1837 —

---

Dans les premiers jours de ce mois d'octobre, je passai à Marseille ; cette ville est le caravan-sérail du midi, l'Orient y donne ses rendez-vous au septentrion ; le port a disparu sous deux mille vaisseaux. C'est une prospérité qui efface Tyr et Sidon, c'est un fracas de chantiers et de môle à étourdir le voyageur ; c'est une mosaïque de couleurs, de costumes, de visages, à éblouir ; c'est le nouveau monde qui se promène avec



l'ancien. Marseille, c'est l'univers en raccourci.

J'entrai au café Bodoul ; c'est un riche salon où l'on fume, où l'on cause à haute voix, où l'on joue aux dominos. La jeunesse élégante vient au café Bodoul, à midi, heure du cigare de la Havane, des discussions et du moka. On n'a point d'idée à Paris d'un semblable local de réunion. A Paris, le café et l'estaminet ont des habitudes distinctes ; ici, la liberté provinciale et l'aisance de la vie du Midi ont tout révolutionné. Le fashionable du café Bodoul fume sous des lambris dorés ; il aime à se renverser nonchalamment sur un beau pilastre corinthien, et à suivre le bleu tourbillon qui jaillit de cent cigares comme une bordée d'un vaisseau à trois ponts, et ternit la riche tenture de glaces qui couvre les murs.

J'étais assis devant un guéridon, avec M. B\*\*\*, négociant algérien, qui, dans un long

séjour à Paris, s'est fait parisien d'esprit, d'élégance et de cœur. Deux prisonniers de la Sickak passèrent en ce moment devant la porte ouverte; ils s'arrêtèrent et saluèrent M. B\*\*\* qui leur fit signe d'entrer, en les invitant à s'asseoir. Les deux Maures obéirent sans façon, et prirent place à nos côtés; on leur servit du café. Le plus jeune n'a que vingt ans, il se nomme Mohammed; l'autre est un vénérable talb ou marabout; il a cinquante ans; sa figure est régulière, vive, toujours prête au sourire. Il a de l'instruction et de l'esprit naturel. Mohammed porte sur ses traits une expression profonde de mélancolie. Nous entrâmes en conversation avec eux; M. B\*\*\* me traduisait en français les réponses de nos sauvages interlocuteurs.

« Ne vous trouvez-vous pas heureux à Marseille? demanda M. B\*\*\* à Mohammed.

— Je suis très-malheureux; j'aimerais mieux

vivre dans mon pays, avec un rocher sur la tête, que libre chez les Français.

— Vous pensez donc toujours à votre pays ?

— Je suis marié, et j'ignore le sort de ma femme ; j'ai deux frères, et je n'ai point de leurs nouvelles ; j'ignore ce qu'ils sont devenus.

— De quel pays êtes-vous ?

— De Mascara.

— Mascara a été brûlée ?

— Oui, mais nous l'avons rebâtie.

— Êtes-vous dévoué à Abd-el-Kader ?

— Très-dévoué ; c'est un grand guerrier. Il a vingt-deux ans, son menton est sans barbe ; c'est le meilleur cavalier de l'armée. Dieu le protège ; Abd-el-Kader ne peut pas périr.

— Il a été blessé à la Sickak.

— Lui, blessé ! (avec un sourire ironique) les balles ne peuvent l'atteindre ; il porte l'iruz (amulette) qui protège contre les blessures et

la mort. Moi aussi, j'ai un iruz ; là, sur ma poitrine, voilà pourquoi je n'ai pas été tué. A la Sickak, j'ai reçu plus de trente balles ; elles sont restées dans mes vêtements. C'est un talb renommé qui m'a donné cet iruz ; avec ce talisman, je ne crains rien.

— Vous savez qu'il y a quatre sectes dans votre religion.

— Oui : les Malaki, les Hanafi, les Hamali, et les Schiafhi.

— De quelle secte êtes-vous ?

— Des Hanafi, comme tous les musulmans levantins.

Alors le lettré Bumdinah prit la parole et dit :  
« Mahomet avait deux filles ; elles épousèrent Omar et Ali. Les malaki descendent de Mahomet ; les trois autres descendent d'Omar et d'Ali. Les hamali observent leur religion avec plus de fidélité que tous les autres ; les schiafhi sont les plus tolérants.



— Quels sont les devoirs d'un bon musulman?

— Adorer Dieu et Mahomet, répondit Bumdinah, faire un pèlerinage à la Mecque, et donner le dixième de ce qu'il gagne aux pauvres.

— Aimez-vous les Français?

— Tous les hommes sont frères; la famille des hommes est comme un arbre qui a mille rameaux et une seule tige.

— Quelle idée vous faites-vous de notre civilisation?

— Nous nous ennuyons beaucoup chez vous.

— Quelle est la plus belle ville de Marseille ou de Mascara?

— Mascara.»

Bumdinah prit le papier où j'écrivais ses réponses, et traça ce madrigal en caractères arabes.

*Marseille bon,*

*La France bon,*

*La femme bon.*

Et il me le remit en s'inclinant avec un sourire gracieux.

« N'avez-vous pas été surpris de la beauté de Marseille, lorsque vous y êtes entré ?

— Non.

— Quel effet vous ont produit ces belles rues, ce port, ces quais, tout l'ensemble de cette ville française.

— Nous sommes ici comme en pleine mer ; nous ne voyons que la terre et le ciel ; nous ne regardons jamais autour de nous. Vous ne me comprenez pas, je crois ; moi, je me comprends bien. Nous sommes enfants du désert ; moi je suis fils de la ville, comme l'exprime mon nom ; mais j'ai toujours vécu dans les montagnes. Vos rues, vos maisons, vos palais sont beaux pour vous ; pour nous, toutes ces pierres taillées sont misérables. Nos rues sont des vallons avec de beaux arbres, nos édifices sont les crêtes de l'Atlas, nos promenades sont des

lacs tranquilles, bordés d'ombrages où chantent les oiseaux. Vos villes doivent nous faire pitié; nous avons compassion de vous; ce que nous désirons, c'est de revoir notre pays, et de ne plus revoir le vôtre, qui n'est pas beau. »

Pendant ce monologue, le jeune Mohammed avait allongé ses bras maigres et noirs sur le marbre du guéridon; sa figure était immobile; les plis grossiers de son kaik, serrés autour de son front, retombaient sur ses épaules; il ressemblait à un sphinx de Karnac.

« Pensez-vous comme votre marabout, dit M. B\*\*\* à Mohammed.

— Oui, le talb a raison; moi, je meurs ici. Voyez là, sur ma tempe, comme j'ai souffert du mal de tête; je croyais être fou. Le talb m'a guéri. »

Les Arabes ont une singulière recette pour guérir le mal de tête; ils se font saigner à la tempe, et ils affirment que le mal ne revient



jamais après cette opération. Mohammed, visiblement ému des paroles de son vénérable compatriote, aspira quelques gouttes de café refroidi, et après nous avoir montré à tous sa tempe tatouée, il s'exprima ainsi :

« Je ne puis plus supporter la vie; j'ai besoin de l'air de Mascara. Votre ciel est obscur; votre soleil n'est pas le mien; on étouffe dans cette ville; je veux revoir mes frères, Mustapha et Ali. »

Le pauvre Arabe pleurait, et tout son corps était convulsif. Nous étions attendris en voyant cet enfant du désert, qui refusait de s'asseoir au banquet de la civilisation et qui sanglottait au souvenir de sa patrie absente; et quelle patrie! Un monsieur placé derrière nous, ne jugeant pas à propos de donner au malheureux exilé quelques marques de commiseration, s'écria brusquement : « S'ils nous tenaient ainsi, eux, ils nous couperaient le cou. » Ce monsieur avait

peut-être raison ; mais, puisque nous n'avons pas l'habitude de couper la tête à nos prisonniers, il faut bien les laisser vivre et les ramener à notre mansuétude de mœurs, si nous pouvons.

« Est-ce que vous coupez la tête à vos prisonniers ? demanda M. B\*\*\* à Mohammed. »

L'Arabe parut un peu déconcerté à cette brusque interruption, il aspira quelques gouttes de café, puis il secoua la tête et répondit : Non.

« C'est pourtant, continua M. B\*\*\*, un usage malheureusement établi dans votre pays.

— Oh ! chez nous ! non... jamais ! nous bons, nous généreux...

— Mais quels sont ceux qui coupent les têtes ? car enfin, il y en a.

— Les Kabyles ! les Kabyles !

— Ah ! les Kabyles !

— Oui.

— N'avez - vous pas cru pendant quelque

temps que les Français ne vous amenaient ici que pour vous tuer ?

— Oui, nous avons vu là-bas, au bout des arbres, près de votre mosquée, un grand Français tout nu, mort, avec des clous aux pieds et aux mains (c'est une croix de mission à l'église Saint-Martin); un Maure nous dit que nous serions tués comme ce Français, quand on nous aurait montrés à toute la ville.

— Aujourd'hui vous ne le croyez plus ?

— Non (avec quelque hésitation).

— Vous voyez que le peuple est bon, qu'il vous traite bien.

— Oh! Français très-bon ; il nous donne de bons habits, de bon manger, et toujours un soldo per tabacco. »

Les Arabes parlent tous la langue franque, sorte de langue universelle pour les Levantins, les Grecs, les Italiens et les Français du midi. C'est par le moyen de cette langue que les pri-

sonniers maures se mettent en communication avec le peuple du port de Marseille. Ils racontent les exploits de Mascara, de la Macta, de la Sikak sur les quais et sur les places publiques, et le refrain de ces rapsodies homériques est toujours celui-ci : Un soldo per tabacco, un sou pour du tabac. Le chantre d'Ilium, lorsqu'il avait psalmodié, dans l'antique mélopée, Eleusine, les hauts faits d'Achille, de Diomède, d'Ajax et d'Hector, demandait à ses auditeurs de l'Archipel un peu de miel de l'Hymette ou de l'Hybla, une grappe de raisin sec de Corinthe, ou quelques figues des coteaux de Phocée ou d'Argos ; les rapsodes d'Abd-el-Kader demandent aux Phocéens des Bouches-du-Rhône un peu de tabac pour prix de leurs chansons. Mascara sera aussi grande qu'Ilium, lorsqu'on la regardera au travers d'un microscope de trois mille ans de longueur. Il est de la destinée des Phocéens de tous les âges de

payer en figes sèches ou en tabac des poèmes en lambeaux composés sur les villes incendiées. Les rapsodes ne sont pas exigeants; avec eux la curiosité d'un auditoire trouve satisfaction à bon marché.

Nous donnâmes quelques soldi per tabacco à Mohammed; Bumdinah refusa nos dons, attendu sa qualité de marabout. M. B\*\*\* lui dit :

« Vous voyez que les Français sont d'honnêtes gens ; pourquoi ne faites-vous pas alliance avec eux? »

Blumdinah s'inclina, leva ses mains et ses yeux aux plafond, en disant : « Ah ! » monosyllabe universel qui, selon la circonstance, a une profonde signification.

Mohammed, plus jeune et moins diplomate, ne se contenta point du monosyllabe et voulut le paraphraser. « Comment voulez-vous, dit-il avec feu, que nous fermions l'oreille à la voix de l'émir puissant, du marabout inspiré qui

nous appelle au nom de Dieu à la défense de nos villes saintes ! Lorsqu'Abd-el-Kader paraît au milieu de nous et demande mille cavaliers, mille cavaliers se lèvent le sabre à la main. La femme chasserait de son lit l'époux qui ne s'armerait pas pour la cause de la religion.

— Mais personne, en France, ne songe à détruire votre religion ; vous êtes les maîtres d'adorer Dieu ou Mahomet. On vous laisse vos mosquées ; soyez les alliés des Français ; ne leur tendez plus de pièges, vivez avec eux en bons voisins, et vous pouvez être assurés qu'on vous laissera toute liberté pour exercer votre religion. »

Mohammet et Bumdinah ne répondirent rien. Ils se taisaient comme des hommes de tact, qui ont une conviction inébranlable, et qui ne veulent pas la manifester de peur de blesser des interlocuteurs polis, au milieu d'une conversation amicale. Bumdinah se contenta de dire

d'un ton de voix qui jouait l'indifférence :

« Pourquoi les Français qui sont si bons nous gardent-ils prisonniers chez eux ?

— Soyez tranquilles, votre captivité ne durera pas longtemps.

— Ah !

— Les Français n'ont aucune envie de vous garder.

— Le roi des Français devrait nous dire : « Enfants de la ville, je vous rends votre liberté ; allez trouver vos femmes et vos enfants. » Et nous, reconnaissants, nous irions à Mascara et à Tlemcem, et nous vanterions la France, et nous dirions partout que votre peuple est grand, bon, généreux ; qu'il faut faire la paix avec lui. Nous parlerions de vos villes, de vos mœurs, de votre religion ; nous dirions à nos frères de la ville et des montagnes que les Français nous ont tenu en leur pouvoir, qu'ils pouvaient nous tuer ou nous forcer à travailler à leurs champs,



et, qu'au contraire, ils nous ont donné une grande ville pour prison, qu'ils nous ont laissés oisifs, qu'ils nous ont donné des vêtements commodes et une bonne nourriture ; et alors nos frères qui entendront nos récits béniront la France et diront : « Le Français est juste et grand. »

— Mais pourquoi, vous, Bumdinah, qui savez écrire, n'écrivez-vous pas tous ces éloges de la France à quelque marabout de votre pays ?

— Pourquoi ? ah ! pourquoi ! c'est que mes frères n'ajouteraient pas foi à ma lettre. Mes frères diraient : « Cette lettre a été écrite par Bumdinah, qui avait un poignard sur la gorge ; les Français ont dit à Bumdinah : Écris cette lettre ou nous t'égorgerons, » et Bumdinah aura eu peur, il aura menti avec sa plume pour conserver sa tête. » Voilà ce que diraient mes frères, si je leur écrivais votre éloge sur la terre de France. Ces éloges n'auraient aucun

prix et ne seraient utiles à personne. Mais si vous voulez tirer un bon parti de notre captivité, renvoyez-nous libres à Mascara et à Tlemcem; quand on nous verra libres, on croira facilement tout ce que nous dirons, et nous rendrons service aux deux pays. Mes paroles sont-elles assez claires ?

— Nous comprenons fort bien, et nous croyons même que vous avez raison. Certainement vous serez libres bientôt et vous nous remercirez. Vous, Bumdinah, n'avez-vous pas déjà beaucoup gagné à notre fréquentation ?

— Oui, je comprends très-bien la langue française.

— Vous ne la parlez pas encore ?

— Non.

— Eh bien ! si vous la comprenez, vous la parlerez en quelques mois; voyez quel avantage vous retirerez de votre instruction ! si vous

étiez resté à Mascara, vous n'auriez su jamais parler français.

— Vous avez raison.

— Que gagnez-vous au service d'Abd-el-Kader?

— Trois sequins par mois.

— Sans doute, Abd-el-Kader vous paye fort bien; mais c'est un dur métier qu'il vous fait faire. Vous n'êtes plus jeune, Bumdinah, vous avez besoin de repos.

— Abd-el-Kader est un grand émir!

— Je ne le nie pas. Il serait encore plus grand, s'il faisait la paix avec nous.

Mohammed était tombé en rêveries, ses lèvres s'agitaient, il priait Dieu mentalement. Au nom d'Abd-el-Kader, il ouvrit ses grands yeux noirs, et il parut s'interrompre dans sa prière. Nous fûmes curieux de connaître le verset d'oraison qu'il récitait du cœur; il nous

le chanta à demi-voix. Ce chant, qui paraissait faire une grande impression sur lui, était fort mélancolique ; il se traînait sur deux notes ; il ressemble d'ailleurs assez à notre plain-chant. Voici le verset :

« Louange au Seigneur, maître du monde, juste et bon, et miséricordieux au jour du jugement ! O Dieu clément envers vos créatures ! faites-nous aller dans le droit chemin ! »

Pendant notre conversion, nous fûmes visités par divers groupes d'Arabes qui prenaient place un instant auprès de nous, et sortaient sans avoir échangé un seul mot avec leurs compatriotes ; d'autres s'arrêtaient sur le seuil du café, mais n'osaient pas le franchir. Cette sorte d'espionnage inquiétait Mohammed et Bumdinach ; ils aspirèrent les dernières gouttes de leurs tasses de café, nous saluèrent amicalement et sortirent en nous disant : Bonjour.

Nous conclûmes, de ce court entretien, que la France avait fait fort peu de progrès dans le cœur de l'Atlas. Les philanthropes de Paris sont toujours fort habiles dans la charpente de leurs théories, mais tout dégringole lorsqu'arrive l'application. Les philanthropes voyagent peu, même ils ne voyagent pas; ils étudient les peuples sur la carte, les mœurs dans la Bruyère, les montagnes dans un cabinet. Je voudrais voir un civilisateur de profession aux prises avec un talb de Mascara. Le civilisateur lui montrerait le Panthéon, la Bourse, la rue Vivienne, la Madeleine et tout ce que Paris renferme de plus corinthien dans son enveloppe de boue, et il dirait au sauvage : « Voyez comme il est doux d'habiter ces lieux, de marcher sur un trottoir, de se promener devant des colonnes d'ordre ionique, dorique, toscan ! Faites-vous naturaliser Français, et vous jouirez

comme nous de toutes les merveilles des arts, et vous payerez patente, et vous prendrez une boutique avec des rhumatismes, dans la rue Saint-Denis, où le soleil ne vous incommodera jamais. »

Ces pauvres Arabes mourraient dans l'impénitence finale ; ils se moquent de nous et de notre civilisation ; ils nous regardent comme des barbares. On leur dit que nous nous massacrons depuis quarante ans, et ils se racontent entre eux nos folies, nos désastres, le soir, à la veillée, en causant comme de vrais Arabes qu'ils sont. Jugez de leur stupéfaction lorsqu'ils nous entendent dire que nous voulons les civiliser ; ce mot les fait trembler ; en l'entendant prononcer, ils recommandent leur âme au prophète. Ils prêtent peu d'attention à nos colonnes corinthiennes, mais ils connaissent notre histoire toute de ruines et de sang. Ils n'ont

pas d'histoire de ce genre, eux, en patrimoine national ; ils vivent fraternellement, sans constitution écrite ; ils sont hospitaliers, charitables, religieux ; ils aiment mieux une vallée plantée de palmiers qu'une rue plantée de maisons ; ils aiment mieux un lac qu'un ruisseau, une forêt déserte qu'un jardin public. Ces goûts seront toujours les leurs, ils ne les abdiqueront pas pour nous obliger.

Voilà maintenant une centaine d'Arabes qui se promènent dans les rues de Marseille, avec une nonchalance qui ressemble à l'agonie de l'ennui. Une fois qu'il leur sera démontré que nous ne voulons pas les égorger, l'humanité nous fera un devoir de les renvoyer chez eux ; d'autant plus qu'il est assez coûteux d'entretenir cent dix-huit pensionnaires qui ont des appétits homériques. L'économie venant au secours de l'humanité, ces prisonniers ne tar-

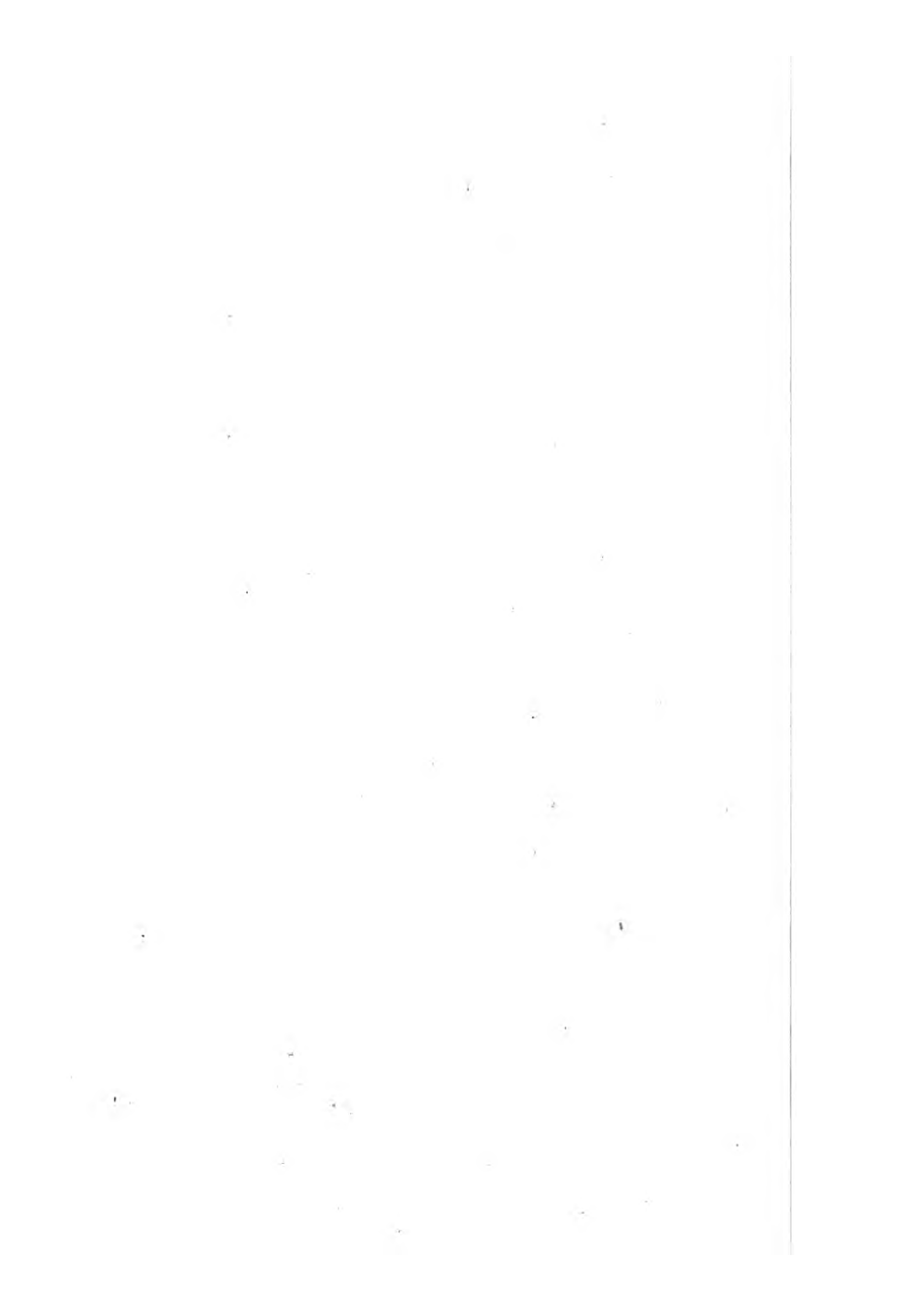


deront pas, je pense, de repasser la mer. Les voilà rentrés dans leurs villes saintes ; Mohammed a retrouvé sa femme et ses deux frères ; Bumdinah a retrouvé ses néophytes. La joie est à Mascara et à Tlemcen. Croyez-vous que ces barbares, comme nous les appelons, vont entonner un chœur d'enthousiasme en l'honneur de nos villes, de nos palais, de nos promenades, de nos fracs, de nos chapeaux, de tout notre attirail de civilisation ? Ces barbares n'auront que des paroles de mépris pour les merveilles qu'ils auront vues, si toutefois leurs yeux ont daigné les regarder du bout de la prunelle, en passant. Les merveilles ne sont que chez eux, les pauvretés sont chez nous. Un philanthrope de la société aura beau écrire, en style académique, cette période en forme de péroration : « France, ouvre tes bras aux bar- » bares; qu'ils viennent, sous l'égide de tes lois,

» contempler ce magnifique développement que  
» les sciences et les arts ont imprimé à notre  
» civilisation ; qu'ils viennent admirer l'aspect  
» imposant et auguste de tes édifices, les mille  
» chefs-d'œuvre étalés dans nos bazars, et ils  
» rapporteront ensuite, sous la hutte du désert,  
» ces impressions magiques dont le souvenir  
» sera durable à jamais ! »

Mal combiné ! ô philanthrope ! Laissons-les rentrer dans leurs foyers, ces malheureux proscrits de l'Atlas, mais ne nous attendons pas à des éloges. Il aurait fallu leur montrer les prodiges des *Mille et une Nuits* pour attirer leur attention, et qui sait encore s'ils n'auraient pas regretté, dans le palais de Nouredin-Ali, la fontaine et les trois palmiers dont parle Victor Hugo ? Estimons-nous heureux, s'il ne leur vient pas à l'esprit que notre générosité, en leur laissant la vie, n'a été qu'un calcul de

nation astucieuse qui cherche à se faire des prosélytes en pays ennemi. Si cette pensée leur venait, nous n'aurions gagné à cette éducation de prisonniers arabes que la perte de plusieurs milliers de rations, de cent aunes de laine et des frais de transport.



SOUVENIRS D'ANGLETERRE

---

## LACKISTES ET MEETINGS

---

Dans les pays du soleil, on a remarqué parfois que certaines conditions d'atmosphère et de terrain, soudainement compatibles avec l'existence de nouveaux êtres, donnaient le vie à des coléoptères non classés par les naturalistes. Cette fécondité créatrice et exceptionnelle ne se retrouve pas dans les pays du Nord; mais l'homme septentrional a

sans doute voulu remplacer l'action du soleil dans les nouvelles espèces géologiques, et il a fait abonder les sectes, là où manquaient les coléoptères de seconde formation. Ainsi, chez nos voisins d'outre-Manche, chaque lune voit éclore une secte sous la parole froidement inspirée d'un zoologue politique, religieux, financier, économiste, humanitaire, philanthrope, et toujours libre penseur. Il ne m'a jamais été donné de voir naître des coléoptères inconnus, mais je me suis consolé de cette lacune de voyage, en assistant à l'éclosion d'une secte, dans la grande ville de Manchester, cette capitale des inventeurs. Un homme passait sur la place de l'Hospice, devant *Albion-Hôtel*. Par hasard, il ne pleuvait pas. Une fantaisie traversa le cerveau de ce passant ; il monta sur un tas de pavés, entonna le *great god what I see!* de l'hymne de Luther, et fonda la secte des ennemis du *champain-wine*. Une heure après, il

comptait un millier de sectateurs, tous furieux contre le vin de champagne qu'ils n'avaient jamais bu.

Cela me fit songer aux Lackistes, je ne sais trop pourquoi, et je vins m'embarquer à Liverpool, pour me rendre à Kingtown, et de là aux dernières limites de l'Irlande, au berceau des Lackistes. Je voyageais à pied, selon mon usage, et en traversant le comté de Kerry, je m'arrêtai dans une cabane hospitalière aux bords du premier lac de Killarmey. Ma station ne fut pas heureuse; pas l'ombre d'un Lackiste ne se montra. Je consultai un chasseur du pays, et il me conseilla d'établir mon poste d'observation du côté du lac voisin situé sur le sommet d'une montagne, et, par conséquent, plus propice au recueillement des sectaires de Killarmey.

C'était au mois d'août. Le vent soufflait de l'Atlantique et mettait en fuite les nuages. Le soleil brillait de tout son éclat. Mauvais temps



pour les Lackistes, me dit le curé catholique de Killarmey, en souriant avec un bonhomie charmante; et, pour la première fois de ma vie, je murmurai contre le soleil.

Heureusement les nuages ne se firent pas attendre. Un vent du sud mit une coupole grise sur le lac, et donna au paysage une teinte de mélancolie pleine d'attraction. Le bon curé me dit: Vous pouvez vous mettre en chasse; le gibier est au lac.

Il faut avouer que ce lac est une merveille de la nature; le roc arrondi en coupe l'entourne de sa nudité désolée, et ressemble à l'abreuvoir d'un peuple de géants.

Un homme d'âge mûr, vêtu d'un *water-proof* gris et coiffé d'un feutre à larges ailes, était assis sur un petit coussinet de mousse, dans une immobilité de statue. Il tenait ses yeux fixés sur les eaux plombées du lac, et rien ne pouvait le distraire de sa méditation, pas même

un bruit d'ailes de vautour qui s'acharnait à tourbillonner devant lui.

Je pris un fragment de roche, et je le lançai sur le point que fixait le regard du penseur. C'était une révolution. Jamais pareil fracas n'avait retenti dans cette coupe démesurée, depuis le cataclysme des jours anté-diluviens. Les échos, muets pendant soixante siècles, se livrèrent à une orgie de répercussion tourbillonnante sur tous les tons, sur toutes les gammes, et sur tous les claviers de la montagne. Les familles d'oiseaux aquatiques, établies dans les saxifrages, et dans les creux des parois de la coupe, s'envolèrent à grands cris, et couvrirent le lac d'un nuage de plumes. Cette nature jusqu'alors impassible fut bouleversée sur les bases et sur les cimes, par la chute d'une pierre, et le penseur garda seul son silence et son immobilité.

Il passa tout le jour dans cette pose extatique

et au coucher du soleil, il se leva et reprit avec lenteur le chemin de Killarmey, se retournant par intervalles pour donner ses derniers regards au lac bien-aimé. Quand je le vis descendre en plaine, et délivré de toute distraction idolâtre, je l'abordai d'un air humble pour lui demander un renseignement de voyageur; il répondit avec une bonté naïve, et mit sa complaisance à ma disposition. Nous fîmes route ensemble. De propos en propos je fus amené à lui adresser cette question : Vous êtes Lackiste ? Il me fit un signe affirmatif et modeste, et après, selon l'usage des sectaires, il essaya de me convertir au culte de l'eau morte. Je parus assez disposé à suivre sa bannière, et je lui demandai quelques détails sur le dogme, avec la bonne foi d'un néophyte qui cherche la vérité. Alors, il prit un air solennel et me tint ce discours qui résume toute la doctrine du Lackiste.

« Martin Slobbs, de New-Castle, est notre fondateur. Sa doctrine a fait de nombreux adeptes et tout homme doué d'un regard qui sonde, d'un front qui s'incline, d'un cerveau qui pense, est lackiste ou le sera.

» L'eau est la mère de toute création. Le feu même vient de l'eau. Les parsis, adorateurs du feu, étaient de poétiques ignorants. Notre Martin Slobbs a remporté le prix d'analyse chimique à l'université d'Oxford.

» La mer intérieure et l'océan extérieur sont les ennemis de l'homme; leurs abîmes sont des cimetières; ils engloutissent et dévorent tout ce qui se hasarde à leur surface. Les bêtes fauves sont moins cruelles. Un œil ami ne peut donc se reposer sur l'océan.

» Les rivières sont folles; elles courent aux mers, et deviennent complices des naufrages, au lieu de se reposer dans les vallées silen-

cieuses, sur les berges tranquilles et à l'ombre des bois.

» Le lac est l'image de la sagesse; le lac est toujours le vainqueur d'un volcan; le lac est le miroir aimé du soleil; le lac est le réservoir de la pluie féconde; le lac est l'emblème immobile du recueillement.

» Le penseur vient s'asseoir au bord d'un lac, il médite la moitié du jour et se lève meilleur.

» Si tous les hommes étaient Lackistes, il n'y aurait pas un seul *attorney*, un seul *king's procor*, un seul avocat.

» La sagesse divine, prêchée par douze apôtres, est venue du lac de Génésareth.

» L'eau est donc le principe de toute création matérielle et de toute pensée spirituelle; mais l'eau douce et innocente du lac. »

Nous arrivions à Killarmey; je serrai les mains du Lackiste, et je lui promis de songer

sérieusement à augmenter le nombre des élus irlandais. « Soyez Lackiste, me dit-il, et vous serez heureux ici-bas. Parcourez toute l'Angleterre, et vous ne trouverez que des travailleurs accablés par les soins matériels de la vie et vivant à leur insu, ou de riches oisifs dévorés par l'ennui, ce père nourricier de l'opulence. Se recueillir, c'est vivre. La pensée est la vie. Il faut se rendre compte de toutes les heures du jour, et demander à chaque minute ce qu'elle doit vous donner en voluptés de méditation. En dehors du lackisme, la vie est une longue mort.

— Ainsi soit-il, » lui dis-je, et nous nous séparâmes pour penser.

Passons au *meeting* sans transition, par privilège de voyageur.

Ce mot, naturalisé français, dérive du verbe *to meet* qui exprime l'action de se réunir, de se rassembler, de se rencontrer sur un point convenu.

En Angleterre, le *meeting* politique a fait inventer beaucoup d'autres *meetings* secondaires. On aime à se rassembler, dans ce pays, au moindre prétexte, à la moindre occasion. La taciturnité britannique a des éruptions intermittentes. Le volcan populaire est bien nommé. Silence absolu de la veille, explosion du lendemain. Les orateurs abondent en Angleterre, et les auditoires ont une patience à l'épreuve de tout. Un homme qui parle six heures trouvera toujours une foule pour l'écouter. J'ai vu à Birmingham, le 23 juillet 1837, MM. Atwood et Shoffield parler toute la nuit, sur la terrasse de *Royal-Hôtel*, dans *New-Street*, devant une foule de quatre mille ouvriers qui écoutaient debout, et applaudissaient en dormant.

Le *meeting* politique change de caractère selon les localités, et à l'inverse des influences atmosphériques, il devient plus ardent à mesure qu'il se rapproche du nord. Une de



ces affiches colossales, comme la seule Angleterre en imprime, annonce le meeting; les unes sont affichées sur des murs de clôture, ou des palissades recouvrant un chantier de construction; les autres sont colportées, comme des drapeaux imprimés, par des hommes voués aux professions ambulantes. Le ton et le style de ces proclamations populaires sont en général très-impératifs, et ne souffrent pas de contradicteurs, chose assez commune dans les pays de liberté absolue. *Go to meeting, allez au meeting*, crie l'affiche, au sommet de sa feuille monumentale. Il y a des *go* d'un pied de hauteur. L'effet en est irrésistible. On se précipite au *meeting*.

J'ai vu un *meeting* d'ouvriers au bourg de Salford, près Manchester. Les affiches s'adressaient exclusivement aux *rate-payers*. Avant le jour indiqué, les membres du *Comitee-room* et leurs nombreux adhérents firent une procession

dans Manchester. Un orchestre composé de clarinettes et de trombones ouvrait la marche, et jouait, à peu près, des airs de *Robert-le-Diable*. On traversa *Port-Street*, on descendit la rue escarpée de *Hay-Market*, on fit le tour de la rotonde de la Bourse; puis on remonta dans la haute ville, en passant par la place de *Old-Church*. Personne, parmi les passants, ne daignait remarquer la procession du *meeting* de Salford. Les Anglais sont tellement habitués à ces exhibitions de rues qu'ils les traversent sans y prendre garde. L'orchestre a beau faire retentir toutes les faussetés criardes de ses instruments, pas une fenêtre ne s'ouvre; n'importe! la procession accomplit son devoir.

Le *meeting* avait pour but de demander une augmentation de salaire pour les ouvriers de Salford, les ouvriers en briques; c'est la spécialité de ce bourg. On prononça une multitude de discours, dans lesquels les tories ne furent pas

épargnés. Un orateur ouvrier, reconnaissant O'Connel dans l'auditoire, le fit saluer par un *grognement* général, et ne lui ménagea pas les épigrammes. O'Connel se rendait alors en Irlande, pour son élection de 1837, et dans tout le comité de Lancastre qu'il traversait en observateur, les *meetings* l'accablaient de sarcasmes violents et de railleries amères. J'eus le bonheur de le voir au *meeting* de Salford, et de me faire une idée du sang-froid britannique, au milieu de ces ouragans populaires, dont rien ne donne une idée chez nous. L'orateur de Dublin subit le feu de cette artillerie oratoire, avec le calme de Nelson à bord du *Vittory*. Ce dandysme superbe opéra une réaction en sa faveur. Ceux qui venaient de le huer finirent par l'applaudir avec enthousiasme. Cette antithèse est de l'anglais tout pur.

Après avoir vu les calmes *meetings* électoraux de Chester, et les *meetings* orageux orga-

nisés à *Grammar-School* de Birmingham contre la candidature de M. Stappleton, un tory redouté, j'ai voulu assister, sur la recommandation d'un ami, au *meeting* de la maison des assurances générales à Manchester ; on y soutenait la candidature de M. Thompson, devenu depuis ministre du Commerce, malgré ses discours sur le désintéressement.

Manchester seul, la ville des minéraux fusibles, peut fabriquer des poitrines assez fortes pour résister aux discours et aux cris d'un pareil *meeting*, il n'y avait pourtant pas un contradicteur. Tout le monde y était du même avis. L'enthousiasme seul faisait les frais de l'ouragan politique. M. Thompson ne quittait presque pas l'estrade, on l'interpellait sur tout, et il répondait sur tout avec une facilité fluide, une roideur de pose, une sobriété de gestes, qui plaisent tant à un auditoire anglais. M. Thompson promettait d'anéantir les abus, de com-

battre les prétentions du torysme, de modifier le tarif des douanes, de contrôler la Compagnie des Indes, de veiller sur les trames perfides du Penjaub, de veiller sur O'Connell et l'Irlande, de combattre l'influence russe à Constantinople, de sonder les ténébreux mystères du Nizam, enfin d'avoir les yeux constamment ouverts sur l'Angleterre des cinq parties du monde, et pour récompense, il ne demandait que d'être élu à Manchester. Chaque promesse du candidat était accueillie comme chose tenue, et les hourras frénétiques ébranlaient le toit et les fondements de la maison : le soleil, le jour, le crépuscule s'éteignirent, la nuit tomba, et les orateurs continuèrent leur œuvre dans les ténèbres. La chaleur doublée par l'enthousiasme était étouffante, on ouvrit les six larges croisées de la salle du *meeting*, et, à défaut du gaz, les étoiles du *midsummer* jetèrent de pâles lueurs sur l'assemblée, en donnant à ce tableau un carac-

tère inconnu de tous les peintres créateurs.

C'est une des plus vives émotions de ma vie de voyages, et j'en ai gardé un ineffaçable souvenir. L'énergie du peuple anglais se manifestait dans cette scène, et en effaçait souvent la teinte de ridicule que nous aimons à découvrir, nous, Français, sur les choses antipathiques à nos mœurs. Il y eut un moment, où je me crus sérieusement en danger, et je regrettai la forêt de Viterbe que je venais de traverser en allant à Rome. En ma qualité d'étranger, j'avais cru devoir garder, dans ce *meeting*, la neutralité du silence. Un électeur colossal, mon voisin de gauche, me dit brusquement : « Pourquoi n'applaudissez-vous pas, monsieur? Seriez-vous tory? — Non, lui dis-je, je suis Français. — Français wigh ou tory? reprit-il d'un ton menaçant. — Français wigh, lui dis-je avec une fermeté d'emprunt ; » et, dès ce moment, je me mêlai à toutes les démonstrations de l'enthousiasme de



mes voisins. Un énergique *shake-hands* me récompensa, et je gardai longtemps sur ma main l'empreinte de la griffe de l'électeur.

Un troisième *meeting* qui diffère essentiellement des deux premiers, était annoncé à *Jordan's-Street*, à Liverpool. Je suis très-friand de ces originalités anglaises. On venait de terminer l'embranchement du chemin de Liverpool à Manchester ; je partis pour assister au *meeting de la totale abstinence*.

En sortant du long tunnel qui aboutit à *Lime-Street* de Liverpool, je fus assez heureux pour rencontrer la procession de ce *meeting* de tempérance. Cinquante musiciens ou souffleurs d'instruments marchaient en tête de la colonne, des bannières bleues flottaient sur les rangs, et laissaient lire toutes sortes d'inscriptions sous des peintures primitives ; je me souviens de quelques-unes : — *Honesty*, — *Sobriety*, — *Domestic Confort*, — *Total abstinence meeting*. Les



sociétaires étaient vêtus de noir, et conduisaient leurs enfants par la main.

Je me mis à suivre la procession. Elle passa devant *Adelphi-hôtel*, descendit à *Church-Street*, longue rue qui aboutit à la Bourse; elle entra dans la cour de cet édifice et fit une halte devant le monument de bronze qui représente la mort de Nelson ornée d'allégories. Les musiciens entrèrent au public-house voisin, pour boire de l'*ahfnaff*, du *soda-water* et du *gin*.

Ces libations faites avec assez d'intempérance, la procession se remit en marche, et descendit à la douane; elle longea les quarante docks et le quai de la Mersey, et remonta par des rues étroites au berceau de la Société, à *Jordan's-Street*, pour tenir *meeting*. Sur toute la longueur du parcours, les passants profanes ne firent aucune attention aux sociétaires, et pas une fenêtre ne s'ouvrit. On comptait beaucoup sur cette exhibition publique de toutes les forces

de la tempérance pour conquérir des adeptes à la religion d'origine américaine, mais on ne recruta rien.

J'eus l'honneur d'assister au *meeting*. Les discours furent nombreux et longs. Trente orateurs au moins foudroyèrent tous les vins et toutes les liqueurs de l'univers, depuis le vin d'Argenteuil jusqu'au vin de Constance. A chaque épilogue, on faisait l'éloge de l'eau de la Mersey, et des applaudissements frénétiques saluaient les dernières paroles de l'orateur. Quand le soleil du mois d'août éclaira la cime de *Copperas-Hill*, un orateur parlait encore, et on l'écoutait ! On buvait par intervalles de l'eau miellée, et de l'eau colorée au porter et au rhum, par les procédés d'un chimiste tempérant.

La réclame ne perd jamais ses droits en Angleterre. Quand un *meeting* quelconque est tenu, des colporteurs circulent partout, et sèment

dans toutes les mains de petits billets ayant en vedette majuscule le titre, l'adresse et le but du *meeting*; le reste des imprimés est consacré à annoncer au public le cirage patenté, les chapeaux qui se lavent, le porter qui supprime Barclay-Perkins, la taverne qui rassasie à bon marché, le tailleur qui fait des habits sans couture, avec les adresses des honorables industriels, inventeurs de ces raretés. Tout cela est mis sur le compte du meeting du jour, et la gravité de la cérémonie n'est nullement troublée par une raillerie ou un bon mot qu'auraient inspirés ces circulaires comiques. Ce sont là des usages passés dans les mœurs; ils sont sacrés, comme les articles de la constitution; ils défient la critique ou l'hilarité.

L'Angleterre est un pays qu'il faut parcourir, en lui prodiguant les pointes d'épigrammes et les points d'admiration. A chaque étage, on s'extasie devant des merveilles de grandeur et

de puissance, ou on éclate d'un rire de comédie devant de bouffonnes excentricités. On voit que le drame géminé du grand Will a pris naissance dans ce pays.

FIN



629

## TABLE

---

Préface.....	1
Rachel à vingt ans.....	7
Les Jeunes de 1827.....	31
Un souvenir de Rome, 1834.....	55
Un voyage à Oxford.....	69
Souvenirs d'une lecture du Talmud.....	93
Une campagne dans le Palatinat.....	115
Une œuvre de Meyerbeer.....	135
Souvenir d'enfance à Marseille.....	147
Gérard de Nerval.....	169
Souvenirs d'une première représentation à Paris.....	227
Le cheval parisien.....	239
Le chapitre des chapeaux.....	263
Promenade au Jardin des Plantes.....	283
Mohammed et Bumbinah.....	301
Lackistes et meetings.....	327

67420882



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

MÉRY

LES UNS

ET

LES AUTRES

— SOUVENIRS CONTEMPORAINS —

138

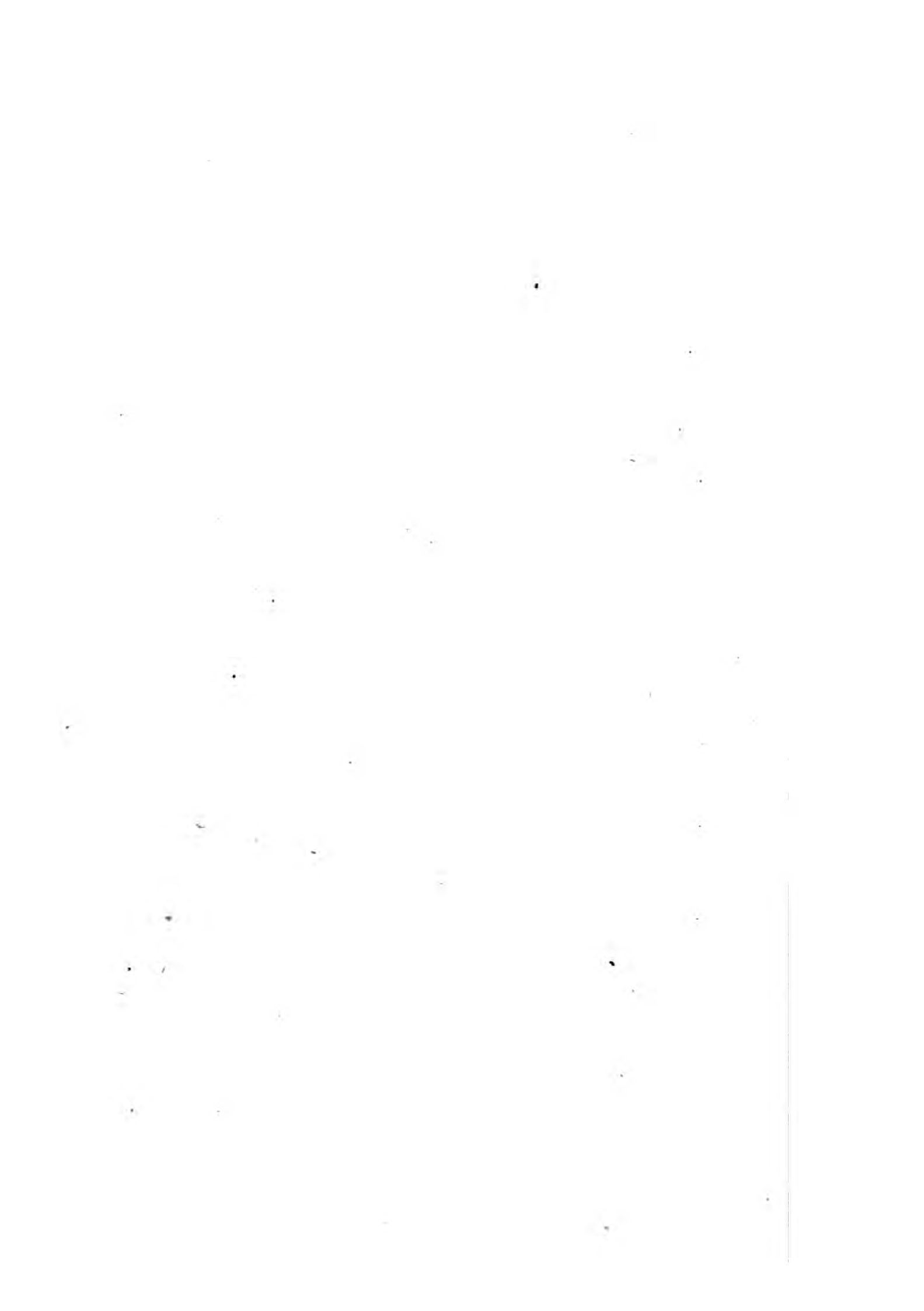


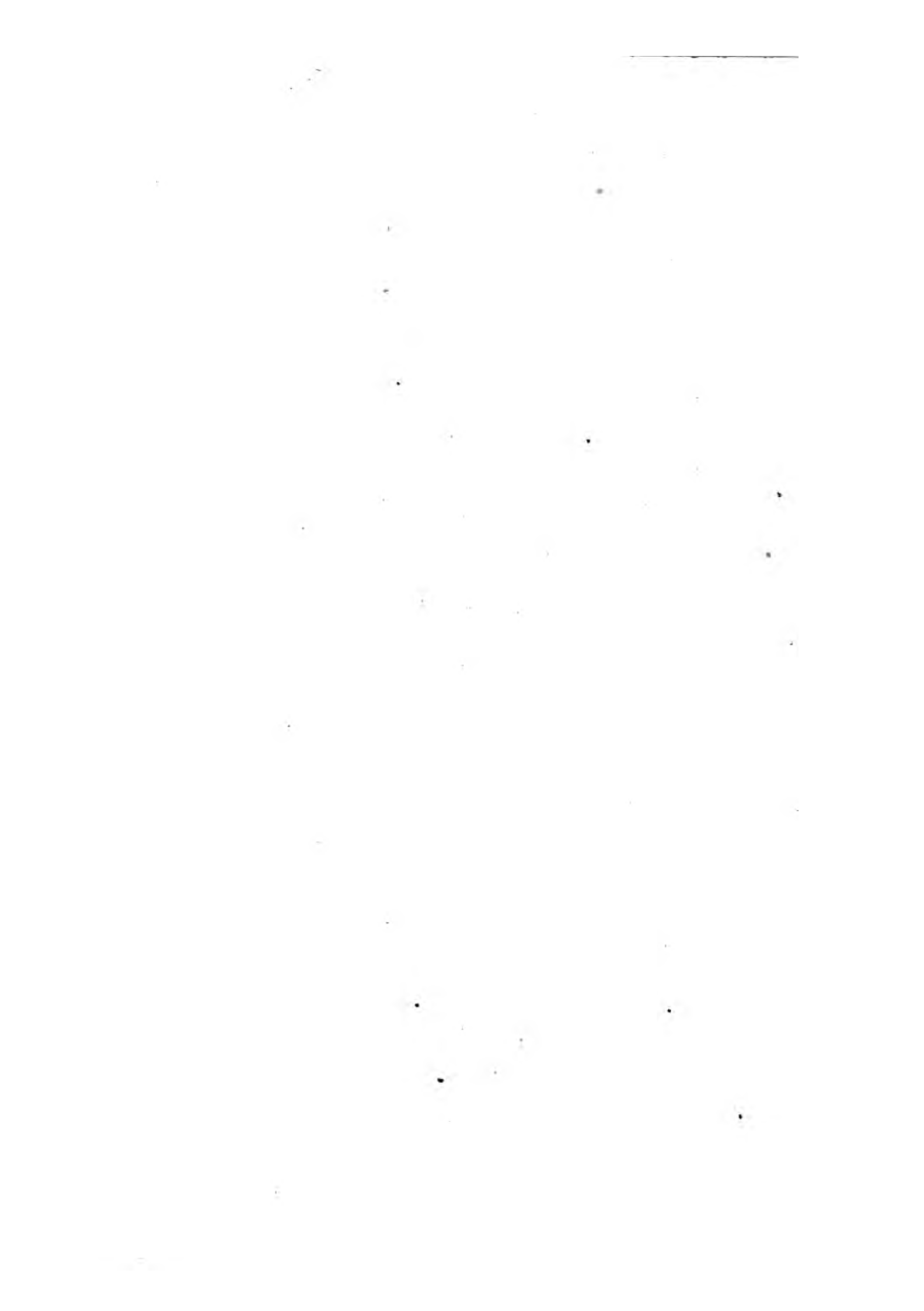
Vet. Fr. III B. 2222

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864







LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES PARUS FORMAT GRAND IN-18,  
à 3 francs le volume.

LES UNS ET LES AUTRES	
Par MÉRY. . . . .	1 vol.
NAUFRAGE AU PORT	
Par ÉDOUARD GOURDON . . . . .	1 vol.
VIE DE JEANNE D'ARC	
Par l'Auteur de <i>Madame la duchesse d'Orléans</i> . . . . .	1 vol.
LA VIE FANTASTIQUE	
Par MÉRY. . . . .	1 vol.
LA BELLE REBECCA	
Par AMÉDÉE PICHOT. . . . .	1 vol.
LE SECRET DU BONHEUR	
Par ERNEST FEYDEAU . . . . .	2 vol.
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE	
Par D. NISARD . . . . .	1 vol.
LA COMTESSE FAUSTINE	
Par M <sup>me</sup> IDA HAHN-HAHN . . . . .	1 vol.
DUELS ET DUELLISTES	
Par ROGER DE BEAUVOIR. . . . .	1 vol.
RYNO	
Par M <sup>me</sup> MANOEL DE GRANDFORT, 2 <sup>e</sup> édition . . . . .	1 vol.
BONJOUR ET BONSOIR	
Par MIE D'AGHONNE. . . . .	1 vol.
EN CHEMIN DE FER	
Par X. MARMIER . . . . .	1 vol.
THÉÂTRE DE NOHANT	
Par GEORGE SAND . . . . .	1 vol.
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART	
Par L. VITET . . . . .	2 vol.
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE	
Par CORNÉLIS DE WITT . . . . .	1 vol.
UN CHEVAL DE PHIDIAS	
Par VICTOR CHERBULIEZ. . . . .	1 vol.
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	
Par ERNEST RENAN (7 <sup>e</sup> édition, revue et corrigée). . . . .	1 vol.
LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES	
Par CH. MONSELET . . . . .	1 vol.
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES	
Par PASCAL DORÉ . . . . .	1 vol.
LES CHASSES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE	
Par PAUL CAILLARD. . . . .	1 vol.





